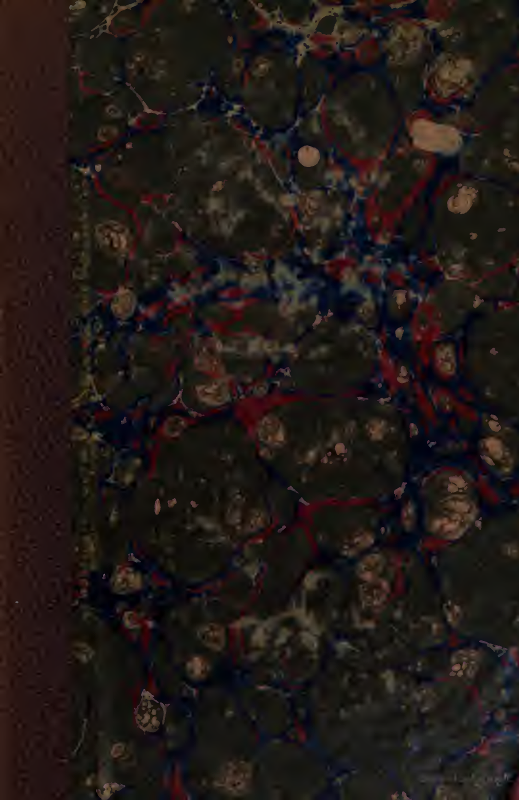






ROME
SOUTERRAINE.

IMPRIMERIE GAMBART DE COURVAL.

ROME

SOUTERRAINE,

PAR

Charles Didier.

TROISIÈME ÉDITION.

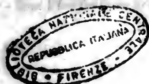
TOME SECOND.

Bruxelles.

SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE.

LONDRES, DULAU ET Cie.

1837.



ROME

EST SANS CONTREDIT

LA CAPITALE

QUE LES ITALIENS CHOISIRONT UN JOUR.

(NAPOLÉON.)

ROME SOUTERRAINE.

XXI.

LE CONCLAVE.

La grande neuvaine était fermée, et le conclave ouvert depuis plus d'une semaine ; mais on attendait encore quelques cardinaux étrangers, et les travaux étaient à peu près nuls. Les armées étaient bien en présence ; mais elles s'observaient, se comptaient, se mesuraient de l'œil sans en venir aux mains. Tout se passait encore en attaques simulées, en légères escarmouches ; on se ménageait pour les coups décisifs.

Chassé par la mal'aria, qui au temps des chaleurs franchit les murs de la ville sainte et envahit jusqu'à la demeure du pontife souverain, le Sacré-Collége était rassemblé cette année dans le palais plus aéré et plus sain du Mont Quirinal. Digne émule du Vatican, il mé-

rite cet honneur par sa magnificence. Mais sévèrement cloîtrés entre les quatre planches de leurs étroites et chaudes cellules, les saints électeurs jouissaient aussi peu de ses appartemens spacieux et splendides que de ses jardins frais et délicieux.

Les captifs, du reste, sont en nombre, et le Conclave est un petit monde. Médecins, chirurgiens, barbiers, chambellans, apothicaires, rien n'y manque, et chaque éminence a des plus auprès d'elle, pour servir son corps, son esprit et son ame, un camérier, un sécretaire et un confesseur. Une fois clos, les conclavistes ne peuvent plus sortir, ou, s'ils sortent, c'est pour ne plus rentrer. Il n'y a que l'élection du Pape qui les rende au grand air et à la liberté. Comme les francs-maçons et les carbonari, leur bouche à tous est liée par un serment.

La police du lieu est confiée à un grand officier laïque qui porte le titre militaire de Maréchal du Conclave. Il habite le palais même, en tient les clés, et à lui seul appartient le droit d'ouvrir et fermer la geôle. Les suisses en gardent les portes. Le Maréchal est assisté, dans ses fonctions de geôlier, par le premier Conservateur du peuple romain, et celui-là est le vrai cerbère du logis. C'est lui qui fouille ou est censé fouiller tous ceux qui entrent, comme il est censé sonder le flanc des pâtés et des volailles qui figurent sur la table des électeurs; car le dîné des cardinaux ne se fait point sur la place, il leur arrive tout fait de leurs éminentissimes cuisines.

Tous les jours à midi les bienheureux dînés se mettent en route, clos dans une boîte aux couleurs du maître, et portés en pompe, sur un brancard aux mê-

mes couleurs, par deux laquais en grande livrée. Deux valets de pied ouvrent la marche, la canne à la main; et, vide ou plein, le carrosse de l'éminence ferme le cortége. La lourde magnificence de ces carosses cardinalesques est une des curiosités de Rome. Peints en pourpre— c'est la couleur sacramentelle — et surmontés aux quatre coins de quatre pompons massifs, pourpre aussi, ils sont écrasés plus qu'ornés d'épaisses dorures, et tout bariolés d'armoiries et de peintures souvent fort profanes. Les plus galans sont bordés de Vénus nues et de petits amours qui dansent, tout nus comme leur mère, sous des guirlandes de roses.

Rome donc est chaque jour sillonnée dans tous les sens par ces convois gothiques; destinés aux armées belligérantes du Saint-Esprit, ils défilent paisiblement dans les rues, et débarquent en procession dans le vestibule du champ de bataille. Aussi avide de spectacles que ses ancêtres, le peuple romain a un goût décidé pour cette cérémonie gastronomique, et manque rarement de border la haie et d'assiéger à midi les portes du Conclave.

Une autre cérémonie dont il n'est pas moins friand, c'est ce qu'on appelle à Rome la Fumade. Voici ce que c'est : les électeurs vont au scrutin deux fois le jour, avant et après midi, et cette formalité se renouvelle aussi long-temps que nul candidat n'a réuni les deux tiers des voix, nombre de rigueur pour être élu. Jusque-là on brûle les votes, et la fumée du papier sacré s'échappe par un tube de fer exposé aux regards du public. C'est là ce qu'on nomme la Fumade.

A onze heures et à cinq la foule se presse au pied du palais mystérieux, et, l'œil fixé sur le tube prophétique, comme le marin sur la boussole, le peuple romain attend là son destin : si la fumée sort, le Pape est encore à faire ; si elle ne sort pas, il est fait.

Mais ceci n'est point, comme la cérémonie des dînés, une curiosité vaine et puérile. Les États de l'Église sont au temporel un despotisme pur et absolu; le choix du souverain importe donc à tout le monde, puisque le souverain touche à tout. Il est au-dessus des lois; il est lui-même la loi vivante; il revise les sentences, annule et casse les arrêts, et peut, de sa propre autorité, sans même consulter le créancier, remettre à un débiteur sa dette, quelle qu'elle soit, par une simple ordonnance; cette inique faveur peut indéfiniment et au mépris de tout droit se renouveler de six en six ans, au profit d'un protégé. On appelle cela une Sessénale.

Ce n'est là qu'une des mille énormités de la papauté temporelle; et si à l'éperon tout-puissant des intérêts on ajoute l'aiguillon non moins aigu de l'ambition — car à Rome il n'est personne qui ne tienne de près ou de loin à quelque cardinal — on concevra avec quelle fièvre d'impatience, quelle anxiété, quel battement de cœur toutes les classes de la population romaine interrogent la fumade augurale.

Quand aux reclus, leur chaîne est assez courte et leur pèse rudement. Vieux et maladifs, ils regrettent leurs aises, leurs palais; et leur captivité leur devient parfois si incommode qu'après avoir beaucoup tâtonné, beaucoup intrigué, beaucoup rusé, ils s'accordent tout-

à-coup et se fixent, pour en finir, sur le premier venu. Ainsi l'ennui, la lassitude, les saignées font souvent plus en un jour que la diplomatie en un mois; de là vient l'irrévérent proverbe que le Pape se fait alors que les cardinaux commencent à être fous.

Le gouverneur intérieur du Conclave est le Grand-Majordome.

Quoique les antiques statuts apostoliques interdisent aux prisonniers toute communication avec le dehors, ils n'en reçoivent pas moins des visites au guichet ou *sportello*, comme les religieuses à la grille; mais toujours en présence de quatre *ascoltatori*, auditeurs incommodes, mais au besoin complaisans, chargés de contrôler leurs paroles et leurs gestes.

Une entrée particulière est destinée aux seuls ambassadeurs. Tous révoqués de fait par la mort du Pape, ils viennent un à un et en grande pompe présenter au Sacré-Collège leurs nouvelles lettres de créance. Introduits par le Maréchal du Conclave dans la salle d'audience, ils remettent leurs lettres au Camerlingue et aux trois Chefs d'ordre chargés de les recevoir. Les excellences s'agenouillent, les éminences restent debout et couvertes, attendu qu'ayant alors le Pape dans le ventre, comme dit le rude proverbe romain, les cardinaux représentent la majesté divine du Pontife-Roi.

Les cardinaux chefs d'ordre sont au nombre de trois, et changent tous les matins. Ce sont, pendant la durée du Conclave, les vrais dépositaires de la souveraineté temporelle et spirituelle du Vatican, comme l'é-

tait le Camerlingue durant la grande neuvaine. Héritière de sa papauté d'un jour, et reine éphémère comme lui, cette trinité provisoire gouverne Rome et l'église.

Pendant ce temps, le clergé romain se fond en prières, et toutes les confréries, tant laïques qu'ecclésiastiques, sont sur pied, allant d'église en église adorer le Saint-Sacrement. Chaque matin, les curés de Rome, réunis aux ordres mendians, partent de l'antique chœur de Saint-Laurent-à-Damas, et s'acheminent processionnellement vers le Conclave en chantant les litanies des saints, jusqu'à ce qu'il plaise à la miséricorde de Dieu et des électeurs de donner un pasteur au troupeau.

A l'intérieur, mêmes prières, mêmes cérémonies. Dès le matin, et avant de procéder au premier scrutin, on célèbre la messe du Saint-Esprit dans la chapelle du Conclave, et on entonne après dîné le *Veni Creator Spiritus,* ce qui veut simplement dire ; Messieurs, dépêchez-vous; car toutes ces pompes surannées ne sont, comme dit l'apôtre, que l'airain qui résonne et les cimballes qui retentissent ; il n'y a là ni sérieux, ni foi, et l'esprit de toutes ces choses est depuis long-temps mort. Mais les formes subsistent, et on les étale aux yeux du peuple pour l'aveugler, comme on jette un manteau d'or sur un cadavre royal.

Antique officine de vice-dieux, le Conclave n'est plus désormais qu'un mesquin théâtre de petites intrigues, et les saints électeurs, presque rois jadis, des marionnettes, dont la pourpre cache le squelette et dont les rois d'Europe tirent à leur gré le fil.

Toute cette vieille machine électorale roule aujourd'hui sur le véto des quatre puissances catholiques de France, d'Autriche, d'Espagne et de Portugal, qui toutes quatre jouissent au Conclave du droit d'exclusion, c'est-à-dire que chacune repousse le candidat qu'elle juge contraire à ses intérêts; la France celui de l'Autriche, l'Autriche celui de la France, de même des autres. Ainsi l'Europe règne au Conclave et tout le monde y est maître, hors les cardinaux.

Comme le véto ne s'exerce qu'une seule fois, toute l'habileté des partis consiste à le neutraliser en le faisant tomber sur une tête qu'on sait ne pouvoir jamais ceindre la tiare. On commence donc de part et d'autre à jeter en avant quelque cardinal gravement compromis aux yeux des cours étrangères par sa naissance ou sa politique, et sur lequel doit nécessairement peser l'exclusion. Mais ceci n'est qu'une feinte. Si le rival prend l'attaque au sérieux et mord au piége, il perd son droit et l'on est débarrassé de lui. C'est tout ce qu'on voulait, et le génie de la diplomatie italienne, l'antique génie des Machiavel et des Sforce épuise sur ce terrain borné, dans cette arène misérable, toutes ses finesses et ses subtilités.

Mais la diplomatie étrangère est sur ses gardes. Elle entretient des intelligences sûres au sein même du Sacré-Collége : elle y a ses cardinaux dévoués, et le Maréchal du Conclave ne garde pas si bien la geôle, le Conservateur du peuple romain ne sonde pas si profondément les volailles apostoliques, que les émissaires et les billets ne circulent chaque jour de la cellule des

princes de l'Église à l'hôtel des princes de la terre.

Le résultat de toutes ces sourdes manœuvres est presque toujours le même, et l'on peut prédire à coup sûr que le candidat d'aucun parti ne l'emportera. Long-temps suspendue, tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre, la triple couronne va tomber d'ordinaire sur quelque tête insignifiante qui ne s'y attendait pas et à laquelle personne d'abord n'avait songé; car, comme l'avait dit à Anselme le cardinal de Pétralie, la tiare ne ceint plus que les fronts neutres. De là cet adage : Qui entre Pape au Conclave, en sort cardinal; de là le soin constant que le Sicilien avait pris de s'effacer lui-même et d'entrer cardinal au Conclave pour en sortir Pape.

Il n'y avait, lui, aucun parti puissant; il n'était le client d'aucune cour ultramontaine; mais n'ayant par cela même à redouter le véto d'aucune, il était plus près du trône que leurs protégés à toutes. Et puis s'il n'était pas candidat des rois du monde, il était candidat du peuple romain. Son nom était grand sur les sept collines, sa parole y était révérée; sa renommée de savoir et de sainteté était sans émule; et s'il avait semé dix en consolations, en aumônes, il recueillait mille en amour et en vénération, car le peuple n'est pas ingrat. Or, en ces temps difficiles, qu'elle bénédiction ne serait pas pour la papauté temporelle un souverain populaire! Le Sicilien l'avait senti; convaincu qu'étayé, fortifié des sollicitations de toute la famille italienne, le patronage du peuple romain était tout-puissant, il s'était fait son client, et avait élevé sur cette base profonde l'édifice de sa fortune.

Quant au Czar du schismatique empire, il n'a ni véto, ni voix officielle au chapitre des princes de l'Église, mais son influence politique n'en est pas moins grande au Vatican; aussi le cardinal de Pétralie comptait-il plus sur les insinuations occultes de l'hérétique du nord que sur le dangereux appui des rois très fidèles. Conciliateur en apparence impartial, le Tartare devait intervenir comme médiateur, et proposer aux partis lassés un candidat propre à rallier toutes les opinions, tous les suffrages : or ce candidat neutre — on l'a vu — était le cardinal de Pétralie. Le Sicilien avait la parole du Moscovite; non certes que le Moscovite se soucie du Pape, pilote de la barque de Saint-Pierre; mais il se soucie du Pape, prince italien, et il était ici, comme tous les autres, la dupe du Grand-Pénitencier. Il le tenait, lui aussi, pour un anachorète, un nouveau Pierre Morrone; et patron intéressé, il comptait bien se payer de sa peine en exploitant largement à son bénéfice l'incapacité politique de son client couronné. Là était tout le secret de sa lointaine protection, et il était l'acteur le plus actif, le plus intrigant de la pieuse comédie du Quirinal.

Ses mines ainsi disposées, le Sicilien ne s'était point endormi aux bras de l'espérance; mais il avait tout prévu, même le cas où elles seraient toutes déjouées. Calculant toutes les chances, toutes les possibilités d'un revers, et spéculant sut les terreurs du Sacré-Collége, il avait recouru, comme dernière ressource, aux carbonari. Il connaissait à fond, et homme à homme, tous les membres du Conclave; et il n'ignorait pas que telle est

la faiblesse de tous ces vieillards caducs, qu'un attroupement armé sur le Quirinal au cri de : Vive le cardinal de Pétralie! leur forcerait à tous la main, et leur arracherait, au besoin, son élection; mais ce n'était là qu'un moyen extrême et désespéré.

D'ailleurs cette épée s'était brisée avant d'être hors du fourreau: en lui fermant la place publique, la surprise du Vélabre lui interdisait la violence, et le laissait aux prises avec la diplomatie, sur les pacifiques tapis du Conclave.

Mais le moment n'était pas venu pour lui d'entrer en lice. Simple spectateur, il suivait la joûte d'un œil ardent, mais muet; et renfermé toujours en silence dans son rôle tacite et profond, il laissait les joûteurs impatiens s'épuiser en luttes vaines, attendant que l'heure eut enfin sonné de se faire de leur lassitude et de leur épuisement un marche-pied.

Il assistait avec une ponctualité monacale aux formalités du scrutin, comme aux cérémonies de la chapelle. Quoiqu'initié à toutes les trames et les dominant toutes, toujours contenu, toujours patient, il n'entrait dans aucune, et il donnait sa voix à tous les candidats extrêmes, bien sûr de n'avoir rien à craindre de tels rivaux.

L'idée de la papauté embrâsait sa tête, le sacré diadême lui brulait les yeux, l'ambition soulevait en lui ses tempêtes; et à le voir traîner avec tant de recueillement, tant de calme, sa longue robe de moine sur les dalles de la chapelle Pauline; à le voir fuir toute intrigue, toute faction, donner complaisamment sa voix

à l'un, puis à l'autre, avec tant d'abnégation, tant d'indifférence, le Conclave persistait à ne voir en lui qu'un saint, détaché du monde, incapable des affaires terrestres, absorbé dans les pensées du ciel. Un si austère renoncement les étonnait, les édifiait tous ; mais ils répétaient avec le vieux Pasquin : *Si sanctus oret pro nobis, si doctus doceat nos,* et des soixante cardinaux du Sacré-Collége, pas un n'eut songé à lui donner sa voix. Et toi, l'homme fort, tu voyais toutes ces choses et tu t'en réjouissais!

Cependant les intrigues suivaient leur cours, et devenaient de jour en jour plus ardentes, à mesure que les cardinaux étrangers entraient au Conclave; mais tout se passait encore en escarmouches, et l'auguste assemblée attendait, pour livrer le grand combat, l'arrivée du cardinal autrichien, porteur du véto impérial.

Enfin il arriva. Descendu au palais de Venise, il y passa un jour tout entier enfermé avec l'ambassadeur. Ils concertèrent ensemble leur plan de défense et leur plan d'attaque; les secrets éventés du cloître trastévérin et les rapports de l'espion Marse jouèrent sans doute un rôle important dans la mystérieuse conférence.

Le second jour le renard empourpré sortit de la tanière gibeline et prit, avec sa suite, le chemin du Quirinal. Reçue à la porte extérieure par le Maréchal avec les honneurs militaires, et au sein du Conclave par le Cardinal-Doyen et les Chefs d'ordre, son éminence autrichienne prit possession de la cellule que lui avait assignée le sort, et son entrée fut le signal de la bataille décisive,

XXII.

LES VÊPRES.

Le cardinal autrichien avait été suivi de près à Rome par le trastévérin Marius. La mort inattendue du Pape avait tronqué son voyage et sa mission. La nouvelle l'en avait surpris à Bologne; attisant par sa parole ce foyer toujours ardent de cabonarisme, il s'était hâté de revenir à Rome pour l'ouverture du Conclave et du sépulcre de l'Italie.

Quelle fut sa douleur en arrivant! Jusque là il avait ignoré la catastrophe du Vélabre; il en fut consterné. Tous ces hommes de péril et de courage qu'il croyait trouver en armes et déjà sur pied, ils étaient tous aux fers ou cachés.

Enflé de la dénonciation d'Antonia et de la mésaventure du Vélabre comme d'une éclatante victoire, le Vatican avait fait sonner et sonner haut toutes ses trompettes; toutes les églises en avaient retenti; une

circulaire du Sacré-Collége avait annoncé à l'Italie, à l'Europe, la destruction définitive, radicale des carbonari; du haut de toutes les chairs l'anathème pleuvait sur eux.

Exploitant à grands coups cette sanglante mine, la police avait de jour en jour étendu le cercle déjà si large des persécutions. Vrai pacha dont l'arbitraire est sans frein, le Gouverneur de Rome se donnait le long plaisir d'une vengeance de prêtre; espions et sbires, Saint-Office et confesseurs le secondaient à l'envi, et les cachots s'emplissaient.

Après les compromis, les suspects; et de degrés en degrés la proscription avait atteint, avait frappé jusqu'aux têtes les plus innocentes : l'innocence est une égide mal sûre quand le soupçon fouille les consciences avec l'épée. Malheur à qui avait fait gras en carême ou manqué la messe un jour de fête! Malheur au philosophe qui avait lu Jean-Jacques, à l'hérétique qui lisait l'Évangile! Malheur surtout au sujet rebelle que la cloche de Pâques avait en vain appelé au confessionnal; il n'y avait pour lui ni pardon, ni pitié; car à Rome, où l'autel est sur le trône, tout ce qui ne va pas à confesse est carbonaro, et les cachots s'emplissaient toujours.

Quoiqu'absent la nuit du Vélabre, Marius n'en dut pas moins veiller à sa sûreté, car il n'allait point à la messe, lui, et son orthodoxie politique était singulièrement compromise. Un soir déjà il avait failli être arrêté. Suivi par des sbires jusqu'au pied du Janicule — il demeurait au sommet — il n'avait dû leur retraite et sa liberté qu'à la fortuite rencontre d'un groupe de Trastévérins

qui sortaient alors de l'église de Saint-Chrysogone, et qui l'avaient escorté jusque chez lui. Dès lors il ne marchait plus qu'en armes et prêt à tout plutôt qu'à se laisser prendre. La police de son côté ne persista point; elle respecta, par peur, l'idole du Trastévéré, tremblant d'avoir encore sur les bras pendant l'interrègne la redoutable tribu du Janicule. C'était bien assez des carbonari.

De tant de sujets de tristesse, d'alarmes, le plus douloureux, le plus poignant pour Marius était la disparition d'Anselme. Son sort était un problème. Les uns le croyaient loin de Rome, et le palais Madame laissait croire, afin de mieux effrayer la multitude; les autres le disaient plongé dans les cachots du château Saint-Ange; Loysa seule avait son secret, et le gardait bien. Le cœur d'une femme est un sanctuaire profond, fidèle; ce que l'amour y cache est bien caché. L'œil ami de Marius n'y pénétra point; tout ce qu'il put savoir d'elle, c'est qu'Anselme était libre; mais en quel lieu? sous quel déguisement? c'est ce qu'elle ne lui dit jamais.

Soit jalousie, soit prudence, elle ne voulait pas de tiers dans leur intimité mystérieuse; elle poussa même la circonspection jusqu'à taire à Anselme le retour de Marius, craignant que la témérité de l'amitié ne jetât son amant dans quelque nouveau péril. Et puis, quoique le crime des carbonari ne lui fût pas bien clair et qu'elle ne les connût guère eux-mêmes que par les blasphèmes de son père et les anathèmes de l'église, elle s'obstinait à voir dans le Trastévérin le mauvais génie d'Anselme, et le haïssait de toute la force de son amour.

Ainsi les deux amis soupiraient en vain l'un pour l'autre. Réunis dans cette Rome dont ils se croyaient tous deux si loin, ils respiraient le même air, ils ne s'en doutaient pas, et l'égoïsme raffiné de l'amour s'élevait entre eux et les divisait.

Mais que faisait Anselme dans sa retraite? Anselme renouait lentement et d'une invisible main le fil rompu de la conjuration. Le martyre de ses amis faisait saigner son cœur sans le décourager; car s'il avait l'ame sensible, il l'avait forte et croyante. Il savait—et c'était un puissant motif de force et de foi—que, si acharnée que fût la persécution, elle pouvait bien retarder d'un jour l'avènement de la liberté, mais non pas éteindre dans les ames cette lave ardente qui bouillonnait dans son lit de feu, et se cabrait contre ses digues. Créant au contraire de nouveaux sujets de haine, de vengeance, la persécution jetait à l'incendie des pâtures nouvelles, elle ouvrait au volcan de nouveaux cratères.

Plus l'orage était furieux, plus il serait court; une fois déchaîné, il s'userait par sa propre furie et s'apaiserait de lui-même. Si nombreuses d'ailleurs que fussent les arrestations, elles n'en reposaient pas moins toutes sur des soupçons, sur des présomptions vagues; la Vente du Vélabre avait été désertée à temps; pas un carbonaro, hors le comte de Kaleff, qui ne l'était guère, et qui n'avait rien vu et rien pu dire, parce qu'il ne savait rien; pas un n'avait été arrêté en flagrant délit; et les mesures éteient si bien prises, le mystère si profond, que les preuves juridiques manquaient pour tous.

Il est vrai qu'en cette Jérusalem bienheureuse les Caï-

phes et les Pilates sont en nombre, les témoins à bas prix, et les tortures, au besoin, inquisitoriales et menteuses; mais on touchait à l'aurore d'un nouveau pontificat, et, soit politique, soit même probité, un Pape de si fraîche date pourrait-il jamais consentir à ouvrir son règne par un prologue si sanglant, et à monter au trône par un marche-pied de cadavres? Un prince de la veille aspire toujours à la popularité; Néron lui-même aurait voulu ne savoir pas écrire : or les supplices, il faut le dire à la gloire du peuple, ne sont jamais popularisateurs, et la clémence seule fait les Henri-Quatre et les Trajan.

Si toutes ces pensées rassuraient Anselme sur le sort futur des martyrs, elles n'allaient pas jusqu'à dorer pour lui l'avenir d'illusions romanesques. Il lui fallait toujours accepter comme un grand malheur cette fatale nuit du Vélabre qui avait dispersé l'armée et ajourné le combat. Elle avait mis le Vatican sur ses gardes; c'était pour lui une victoire, et toute victoire donne au vainqueur en force, en audace, en crédit, ce qu'elle ôte en confiance au vaincu. Anselme le savait, et tout en se résignant à l'inaction de l'attente, il n'en déplorait pas moins la perte d'une occasion si belle.

Ce qu'il déplorait surtout; car ici la patience n'était pas de mise, et l'attente était mortelle, puisque le Conclave touchait à son terme; ce qu'il déplorait amèrement, c'était de ne rien faire, de ne rien tenter pour le cardinal de Pétralie, candidat occulte et puissant, dont l'élection eût délivré ses amis, lui-même et l'Italie. Mais compromis comme il l'était, et nul ne l'était davantage,

traqué par les sbires comme un sanglier dans sa bauge, que pouvait-il? Sa puissance à lui, la puissance des siens n'était pas dans les cavernes ténébreuses de la diplomatie, mais au soleil, sur la place publique : or tenter une émeute au Quirinal dans un moment si critique, quand l'hydre avait toutes ses têtes levées, tous ses yeux ouverts, toutes ses griffes aguisées, n'eût-ce pas été se dresser à soi-même son propre échafaud? n'eût-ce pas été perdre son candidat au lieu de le servir?

Bien qu'initié par le cardinal lui-même à toutes ses chances au Conclave, sa raison refusait de croire à l'élection d'un tel homme par une telle assemblée. Certes personne plus que lui ne rendait hommage au génie du grand moine, à sa profonde habileté; mais malgré tout, malgrè lui-même, il tremblait qu'à l'heure décisive un des fils si artistement tendus par le Sicilien nè vînt tout à coup à rompre; et n'entraînât la chute de son mystérieux édifice.

Que le palais de Venise eût été, fût encore sur la trace du Consistoire, qu'il eût eu l'œil ouvert sur le cloître de Saint-François, c'est ce dont Anselme ne pouvait douter; le cicéroné de M. de Kaleff était là pour l'en convaincre. Ainsi le souvenir du Catalan entretenait et légitimait son scepticisme; c'est lui surtout, c'est l'espion Marse qui peuplait cette orageuse nuit des fantômes de l'impossible; ombres sinistres, ombres glaciales qui éclipsaient aux yeux du proscrit l'étoile du bâtard.

C'était pour le cas possible, pour le cas probable d'un véto gibelin, qu'une pétition armée du peuple romain eût pu servir puissamment sa cause et emporter d'as-

saut son élection par la force ou par la terreur. Mais qui soulèverait maintenant ce peuple inerte et dévôt? Qui lancerait contre le Conclave, cour auguste et révérée qui porte en son sein le vice-dieu de la chrétienté? Les carbonari seuls étaient capables d'un tel miracle; et les carbonari, où étaient-ils?

Rejeté dans les ténèbres par la nécessité, reine du monde; condamné par elle à l'inaction, rôle obscur, rôle ingrat, il ne restait donc plus à Anselme qu'à se confier à Dieu et à la fortune de l'Italie. — Ce que les hommes font, pensait-il, et cette idée l'apaisait, les hommes peuvent le défaire. Qu'importe un jour à la vérité qui est éternelle? — C'est ainsi que la foi dans le but triomphait chez lui du scepticisme des moyens.

Mais dans sa solitude, dans son revers, une autre source de consolation, une source plus douce lui était ouverte, et il y puisait avec une joie d'autant plus vive et plus chère, qu'il ne la conquérait pas sans périls. Fidèles à l'autel aimé de Sainte-Marie-Majeure, la jeune fille des Quatre-Fontaines et le pèlerin de l'Aventin ne manquaient pas un jour au rendez-vous. Tantôt c'était aux Vêpres, comme la première fois; tantôt à l'Avé-Maria, et toujours avec mystère et bonheur. Un pèlerin est une chose si peu rare dans les temples de Rome, que, bien loin d'éveiller quelque soupçon, la présence d'Anselme n'était pas même remarquée; et, pour Loysa, on ne remarquait la sienne que pour admirer sa piété. Il n'y avait pas jusqu'à dame Véronique qui n'eût un bandeau sur les yeux.

C'était un spectacle triste et touchant que ces rendez-

vous d'amour entre l'autel et l'échafaud. Comme si le calme du faux habit que portait le conspirateur eût filtré dans ses veines, il oubliait là ses périls : ils oubliaient tous deux l'univers pour ne songer qu'à la tendresse, pour ne parler que d'eux, Sainte-Marie-Majeure était un sanctuaire inviolable où rien du monde ne pénétrait, un terrain neutre où toutes les passions qui n'étaient pas l'amour s'éteignaient. Une atmosphère de paix, d'oubli, d'espérance les environnait, les enivrait comme un parfum du ciel ; et comme le fakir dépose sa sandale à la porte des mosquées, ils déposaient au seuil du temple, lui, ses haines, ses tristesses ; elle, ses angoisses et ses terreurs.

La félicité du proscrit était si grande aux chastes tête-à-tête de la basilique que, rentré dans sa retraite, il s'accusait de mollesse, d'égoïsme ; il se reprochait d'avoir plus de tendresse pour une femme que de pitié pour ses amis, de donner plus à l'amour qu'à l'Italie. Cette pensée le poursuivait comme un remords. Assise la nuit à son chevet, elle troublait son sommeil de rêves improbateurs. Tous les héros plébéïens de cet Aventin sacré dont il habitait, lui, les déserts, comme eux jadis les foyers, ils soulevaient tous la pierre des tombeaux, et, mânes mécontens, ils passaient devant lui un à un, ils passaient mornes et silencieux.

Mais ici encore, que pouvait-il? En se gardant fort et croyant pour les jours meilleurs, ne servait-il pas mieux l'Italie qu'en s'allant jeter, enfant aveugle, en des périls beaux mais sans fruit? Était-ce sa faute, à ui, s'il avait des passions grandes pour toutes les

grandes choses, pour l'amour comme pour la liberté? Devait-il, parce que la plus tendre des femmes, la plus dévouée, lui avait donné sa foi, donné sa vie, devait-il briser ce cœur qui se livrait à lui, fouler aux pieds cette fleur pure et charmante qui parfumait pour lui les routes de l'adversité; et parce que ses amis étaient dans les fers, devait-il jeter sa maîtresse au tombeau? Hommes forts, hommes convaincus, ils avaient, eux, du moins, pour alléger leurs chaînes l'énergie morale et la foi aux idées; mais elle, faible femme, elle, isolée au milieu du monde, à la merci d'un père ignare et brutal, sous quel autel se fut-elle abritée, quel Dieu eût-elle imploré si son amant l'eût abandonnée? Vigne frèle et pritannière attachée aux bras puissans de l'ormeau, eut-elle fleuri sans lui, et sans lui la grappe d'or se fût-elle bercée au soleil de l'été.

Ainsi ouvert par l'amour à la bienveillance, à la pitié, à tous les sentimens tendres, brûlant de déverser sur l'humanité tout entière les félicités dont son ame était inondée, il se reprochait — ce carbonaro si farouche, si impie! — une impossibilité dont il n'était pas comptable; il s'accusait en pleurant de ce qui etait le crime du monde et non le sien.

Le destin sembla prendre à tâche de tarir ses larmes en tarissant pour lui la source des consolations.

Retenue un jour à l'hospice du Saint-Esprit, la charitable tante Véronique avait manqué le service de Sainte-Marie-Majeure. Agenouillés au pied des autels pendant bien des heures, les amans avaient pu s'aimer sans contrainte dans les solitudes de Dieu. Enhardi même

par le bonheur, le pèlerin n'avait pas fui le temple à l'heure des Vêpres, et il était resté à genoux près de la jeune fille. La foule écoulée, ils étaient demeurés seuls.

Jamais leurs émotions n'avaient été si tendres, jamais leurs regards ne s'étaient dit tant de choses; leurs deux ames vibraient d'accord comme deux lyres harmonieuses, leurs deux vies étaient confondues dans une intimité ardente et douce. Et pourtant il y avait de la mélancolie dans leur joie; leur tendresse était grave, leurs paroles sérieuses et tristes. On eût dit qu'un malheur les menaçait, qu'ils en avaient la prescience, et qu'ils prenaient congé de la dernière heure de leur félicité.

— « Je ne sais, disait Loysa, le bonheur m'inonde l'ame, et j'ai les yeux tout en pleurs.

» Ce sont des larmes de joie, répondait Anselme en essayant de sourire; mais son sourire était des lèvres, la tristesse était dans son cœur.

» Le silence de la basilique est morne et sinistre; il me fait peur.

— » Les anges se taisent pour t'écouter, car ta voix est douce même au ciel.

— » Qu'entends-je? on dirait un bruit de pas?

— » C'est le pétillement de la lampe sur l'autel.

— » Non, non; c'est une clameur de trompettes.

— » C'est un soupir de l'orgue, promené par l'écho de la nef sous les saintes voûtes. »

Mais en vain s'efforçait-il à la rassurer; l'oreille pleine de bruits d'alarmes, les yeux d'effrayans spectres, tous

les sens aiguisés par la terreur, elle n'entendait, ne voyait, ne pressentait qu'embûches et surprises.

Tout à coup deux yeux durs et menaçans flamboyèrent au-dessus de leur tête, entre deux colonnes. Au regard sombre et soupçonneux qu'ils fixaient sur eux, Anselme se crut aussi surpris. Il tira un poignard de son sein; il se prépara à la défense, un mot de Loysa le désarma.

—« C'est mon père, dit-elle d'une voix basse et tremblante, et, recueillant tout son courage, elle fit un pas vers le capitaine Orlandini pour lui souhaiter la bienvenue; mais il la repoussa brutalement.

— » Seule à l'église! murmurait-il entre ses dents avec une colère concentrée. Ah! ma sœur, vous la paierez cher. Quel est cet homme? demanda-t-il rudement, en fixant sur Anselme un œil dévorant.

— » C'est lui, mon père, répondit Loysa avec intrépidité.

— » Qui? le carbonaro! l'excommunié! s'écria Orlandini en serrant le bras de sa fille avec fureur. Le carbonaro! répétait-il avec une rage toujours croissante, le carbonaro! » — Et la voûte ébranlée retentissait du cri de réprobation. — « C'est donc toi, scélérat, continua-t-il en saisissant le faux pèlerin par sa robe, c'est toi qui te glisses comme un bandit dans les maisons sans défense pour séduire les filles honnêtes et déshonorer les familles!

— » Anselme n'a séduit personne, interrompit l'intrépide Romaine avec indignation; sa présence honore et ne flétrit point. Et puisque le hazard nous réunit

tous trois au pied de l'autel, je vous répète ici, mon père, ce que je vous ai écrit à Ravenne, c'est que je l'aime, c'est qu'il m'aime ; et fût-il mille fois plus coupable encore qu'il n'est innocent, je n'aurai jamais d'autre époux que lui. Sainte-Vierge qui m'écoutez, recevez-en le serment. »

Orlandini ne se possédait pas ; il ne fallut rien moins que la sainteté du lieu et sa peur de l'enfer pour étouffer les blasphèmes qui se pressaient sur ses lèvres. N'osant blasphêmer il se tut. Puis se retournant brusquement vers Anselme debout et muet : — « N'y a-t-il donc, s'écria-t-il, n'y a-t-il personne ici pour arrêter ce misérable ?

— » Personne ! répondit Anselme en promenant un regard calme dans l'église déserte, à moins que Dieu ne change en sbires les statues des Papes et des saints.

— » Il les changerait plutôt en démons pour te plonger, toi et tes infâmes complices, dans l'étang de feu et de soufre où vous brûlerez pour l'éternité. Holà ! quelqu'un ! cet homme est...

— » Pas un mot de plus, interrompit Anselme en appliquant sa main sur la bouche du capitaine ; pas un mot de plus, vous dis-je.

— » Sois tranquille, reprit plus bas Orlandini, nous nous reverrons ; j'espère bien t'escorter au gibet qui t'attend. »

L'angelus l'interrompit. L'église allait de nouveau s'emplir ; le danger devenait imminent ; Anselme coupa court à cette scène brutale et périlleuse.

— « Capitaine Orlandini, dit-il d'une voix ferme, vous

êtes le plus fort ici; mais n'oubliez pas que j'ai l'œil sur vous, et que de loin, comme de près, je veille sur cette femme. Elle est votre fille, mais elle a ma foi; j'ai la sienne et j'ai le droit de la protéger contre toute violence, toute oppression. L'autorité paternelle a des bornes; ne les passez pas, ou malheur à vous! » — Et prenant un air terrible et solennel: — « Souvenez-vous, s'écria-t-il d'une voix tonnante, souvenez-vous du pèlerin de Sainte-Marie-Majeure!

— » Et du parloir de Sainte-Catherine, ajouta Loysa, avec résolution. »

Moitié fureur, moitié terreur, le capitaine ne répliqua rien. Il prit sa fille par le bras, et l'entraîna vers la porte.

— « A la vie et à la mort! cria-t-elle de loin à Anselme en lui jetant un baiser.

— » J'y compte! » — Et le cœur du proscrit se serra quand elle franchit le seuil déjà moins désert de la basilique. Sorti par la porte opposée, il regagna, lui, ses solitudes à la faveur des premières ténèbres.

Couchés au crépuscule sous les acacias de l'Esquilin, un groupe d'artisans romains jouait à la mourre.

— « Mes amis, leur dit le capitaine en passant, Anselme, le carbonaro, est dans l'église.

— » Eh! qu'est-ce que cela nous fait à nous!

— » Cent écus à qui l'arrêtera.

— » Eh bien donc! sommes-nous des sbires, nous? Passez votre chemin, vous, et laissez-nous tranquilles. » — A ces mots ils reprirent leur jeu interrompu, et pas un n'eût même la pensée d'inquiéter la retraite d'An-

selme. La colère d'Orlandini ne fit que s'en accroître.

La lettre si franche, si noble de Loysa l'avait jeté hors de lui; car franchise et noblesse étaient deux vertus inaccessibles à son ame vulgaire; il n'en pouvait sentir le prix. Voulant frapper la rebelle, l'écraser de sa présence comme d'un coup de tonnerre, il était parti de Ravenne sans lui répondre. Arrivé le soir même à Rome, et trouvant la maison vide, il était venu chercher la coupable jusqu'au pied de l'autel. Juge et bourreau, il tenait la victime sous sa griffe de fer.

La première tempête cependant n'éclata pas sur elle, elle tomba sur la tête de la pauvre Véronique. Toute heureuse de la belle action qu'elle venait de faire à l'hospice du Saint-Esprit, et ne se doutant de rien, la bonne dame, elle rentrait gaiement au logis, lorsqu'une voix trop connue la fit tressaillir et lui donna la fièvre. Accueillie par une explosion d'injures, elle fut souffletée impitoyablement par son formidable Caïn. Pour Loysa, l'invisible pèlerin de Sainte-Marie-Majeure et les souvenirs de Sainte-Catherine la protégeaient et la couvraient d'une double égide.

Orlandini était lâche; il eut peur, il se contenta d'enfermer sa fille, de la verrouiller, et pour ce soir tout se passa en menaces.

Anselme n'en était pas plus rassuré; quoiqu'il connût l'empire de la peur sur les ames de cette trempe, il ne pouvait sans frémir songer au tête-à-tête de Loysa avec un tel homme, et il passa la nuit en de nouvelles alarmes.

Ainsi frappé déjà dans sa patrie, dans ses amis, frappé

dans ses plus chers projets, ses espérances les plus saintes, il venait d'être encore frappé dans son amour, l'adversité l'avait forcé dans ses derniers retranchemens. Déchiré, saignant, son cœur n'était plus vulnérable, tant il était criblé des coups du sort. Jouissant, si on l'ose dire, de toute la plénitude du malheur, il aurait pu, comme Oreste, rendre grâce aux dieux infernaux, et maudire le ciel et la vie; il aima mieux se recueillir en silence dans sa douleur, et il dressa dans son ame des autels à l'espérance.

XXIII.

LE SCRUTIN.

Cependant la grande mêlée du Conclave avait commencé; si long-temps en présence, les armées en étaient enfin venues aux mains. Toutes les factions secondaires se fondaient dans les deux grands partis de France et d'Autriche; à eux deux ils contenaient tous les autres. Le cardinal autrichien avait en poche l'exclusion de Vienne, un cardinal français l'exclusion de Paris; sur ce double pivot roulait toute la machine du Conclave.

Les deux éminences d'outre-monts étaient donc la boussole sur laquelle les pilotes du Sacré-Collége avaient les yeux; et la diplomatie italienne s'efforçait à surprendre sur leurs traits et dans leurs démarches le secret de leur cour. Mauvais politique, le Français avait été bientôt pénétré, mais le Gibelin ne l'était pas, et ne laissait rien lire sur son inerte face allemande.

Déjà plusieurs candidats avaient été éconduits, et les votes s'étaient reportés sur deux cardinaux célèbres, mais trop puissans tous les deux pour que l'un pût jamais triompher de l'autre. Le nombre des électeurs était de soixante; quarante voix assuraient donc l'élection. Les deux rivaux en réunirent constamment trente pendant huit jours; sans pouvoir en conquérir une seule de plus. Le ballotage eût duré six mois, que le nombre trente fût régulièrement sorti deux fois par jour de l'urne inflexible.

Le Grand-Pénitencier n'avait pas une voix.

Les cardinaux commençaient à se lasser. La chaleur était ardente, les cellules sont étroites, et le sacré sang des éminences avait déjà plus d'une fois coulé sous la lancette des carabins. D'ailleurs les grandes solennités de la Saint-Pierre approchaient, et il était important dans les circonstances actuelles de ne pas fruster le peuple romain de son Pape et de ses cardinaux; car il comptait dessus, et pas de fête pour lui sans la tiare et les robes rouges. Un spectacle manqué est un crime qu'il ne pardonne pas; *panem et circenses* est encore son cri.

Informé pas ses espions de l'état des choses, c'est alors que le Consistoire intervint.

Les trois princes sanfédistes de l'Italie demandaient instamment que l'on voulût bien donner au plus tôt un chef à l'église. Les temps étaient difficiles, le provisoire fatal, l'impiété plus audacieuse, plus menaçante que jamais. Égarés par elle, les peuples chancelaient dans leur foi, et la voix d'un souverain pontife pouvait seule raffermir l'autel, base éternelle et divine de tous les trô-

nes. Renfermés en apparence dans le cercle des intérêts spirituels, ils suppliaient le Conclave de veiller avant tout au salut de l'Église, et de ne jeter dans la sainte balance aucune considération politique et mondaine. Passant de là au portrait du pasteur réclamé par les besoins du troupeau, ils peignaient trait pour trait, mais sans le nommer, le Grand-Pénitencier, et ils garantissaient à un pareil Pape, non seulement une aveugle soumission dans le choix des évêques, mais encore — et l'argument était irrésistible — des avantages temporels de nature à enrichir le trésor du Vatican. Enfin, tout en s'en remettant à la sagesse du Conclave de ce choix difficile, ils proposaient, vu les rivalités des cours catholiques et leur incommode véto, de s'en référer à l'arbitrage d'une puissance neutre, dont la croyance et la situation géographique garantissent l'impartialité.

C'était nommer la Russie. Aussi bien le ministre moscovite n'avait-il pas attendu ce moment pour s'immiscer aux intrigues du Quirinal. Agile et rusé comme un Grec du Bas-Empire, il communiquait régulièrement deux fois le jour avec le Conclave; et cachés aux profondeurs des volailles et des pâtés, ses billets hérétiques trompaient tous les argus.

— « Vous ne vous entendrez pas, écrivit-il au Camer-
» lingue lui-même; la France ne vaincra jamais l'Autri-
» che, l'Autriche jamais la France. Le Conclave durât-
» il dix ans, un Pape politique ne passera point.

— » Soyez notre médiateur, lui répondit le Camerlin-
» gue après l'initiative des cours d'Italie; vous, électeur,
» qui nommeriez-vous?

— » Votre éminence va rire, répliqua le Bisantin ; » mais si j'étais cardinal, je donnerais ma voix, moi, » au Grand Pénitencier. C'est un saint, je le sais ; il n'en- » tend rien aux affaires, je le sais encore : vous en serez » quitte pour lui donner un bon Secrétaire-d'État. » Soyez-le, monseigneur, et vous règnerez sous son » nom. L'Europe catholique n'aura rien à dire. »

Cette ouverture souriait au Camerlingue. Ambitieux, mais trop compromis dans le monde politique pour songer en son propre nom au trône de Saint-Pierre, il n'aspirait qu'à y monter sous le nom d'un autre. Meneur en chef du Conclave, il se mit à nouer une nouvelle intrigue et pratiquer une nouvelle mine. — « Les carbonari, dit-il à tous les partis, sont plus nombreux, plus entreprenans qu'ils ne l'aient jamais été ; nommons un cardinal aimé du peuple, c'est le meilleur moyen de les réduire au silence. Un Pape populaire tuerait le carbonarisme sans tirer l'épée. Tranquilles à l'intérieur, nous aurions alors plus de liberté et partant plus de force à l'étranger. L'exclusion menace tous les candidats politiques ; réunissons nos voix sur un candidat neutre. J'en propose un qui n'a certes à craindre aucun véto, tant il est saint et en dehors des affaires du monde ; je propose le Grand-Pénitencier. »

La proposition du Camerlingue fut accueillie par un sourire, mais applaudie, et la transaction fut acceptée à l'unanimité. Ce candidat mystérieux, auquel personne encore n'avait songé, devint tout d'un coup et de guerre lasse, le candidat de tous les partis ; ainsi les renards rusés étaient tous tombés aux piéges profonds du lion.

Il ne restait plus qu'à sonder le Sicilien lui-même et à le pressentir sur le choix éventuel d'un Secrétaire-d'État. Le Camerlingue s'en chargea.

La nuit régnait sur le Quirinal. Tout dormait ou du moins tout se taisait. Le silence était profond, on n'entendait que le bruit cristallin des fontaines et le pas lourd et uniforme des Suisses en sentinelle aux portes du Conclave. Retirés chacun dans sa cellule et animés de passions contraires, les Princes de l'Église se reposaient des fatigues du combat et reprenaient des forces pour l'enfantement long et laborieux du Pontife souverain.

Enfermé comme eux dans son étroite cellule, le bâtard de Sicile songeait à l'empire. L'heure avait sonné pour lui d'entrer en scène, le drame de sa vie touchait au dénouement. Tête à tête avec sa fortune, il en interrogeait toutes les faces, et toutes étaient riantes. L'imprévu seul pouvait tourner la chance; mais si l'imprévu, ce fantôme de l'ignorance et de la faiblesse, inquiétait parfois sa passion, sa logique froide et sévère le repoussait comme un mauvais rêve.

Tout-à-coup on frappa mystérieusement à la porte de sa cellule, et le Camerlingue entra avec précaution.

— « Monseigneur, dit-il au Grand-Pénitencier, le Conclave se prolonge au-delà du terme fixé par les intérêts de l'Église. Les vœux du troupeau appellent un pasteur, la chrétienté tout entière un chef; et cependant les partis sont loin de s'entendre; ils ne s'entendront même jamais, à moins qu'une voie de conciliation ne leur soit ouverte. Mais qu'elle s'ouvre, et ils s'y jetteront tous avec empressement. Je ne connais qu'un homme

propre à opérer ce miracle; cet homme, c'est vous.

— » Moi?

— » Vous-même. Que votre éminence daigne seulement accepter la candidature que je mets à ses pieds, et tous les partis la soutiendront.

— » Monseigneur, répondit le cardinal de Pétralie avec une dignité froide, je ne peux pas; que dis-je? je ne veux pas supposer que votre éminence me tende un piége, ni qu'elle songe à me rendre la risée du Conclave et la fable de la chrétienté; cependant ceci a tellement l'air d'un jeu, votre démarche est si étrange, que, sans la haute idée que j'ai de votre caractère, je pourrais me tenir pour insulté.»

Le Camerlingue ne s'attendait pas à un tel accueil. Il fut un instant décontenancé, tant cette figure grave et austère lui imposait; mais, prêtre et diplomate, il se remit bientôt. Sa justification fut chaleureuse. Il se répandit en éloges pompeux sur la modestie du Sicilien, sur sa piété, sur son savoir, toutes choses qu'il ne croyait pas ou qu'il méprisait; car il était, lui, athée, et il tenait le Grand-Pénitencier pour un simple et un pauvre en esprit. Mais il jouait un rôle, et il soutint jusqu'au bout son personnage.

Le Sicilien n'était pas sa dupe, mais il avait, lui aussi, son rôle, et il n'y fut pas moins fidèle. Il accepta en silence la défense du menteur, et le laissa parler longtemps sans l'interrompre. Chacune de ses paroles était un triomphe; toutes justifiaient ses prévisions de quarante années, c'était comme autant de démonstrations de son génie. Enfin, lorsque le but lui fut bien clair,

lorsque les moyens eurent été longuement déroulés devant lui, et que, feints ou vrais, ses doutes eurent tous été levés, il répondit que si l'œil de Dieu s'était abaissé sur lui, si sa voix suprême lui imposait cette mission de paix et de conciliation, il ne lui appartenait pas, à lui indigne, de sonder les secrets d'en haut, ni de regimber contre les saints aiguillons; il courbait donc la tête et se résignait sans murmure. — « Disposez de moi, monseigneur, ajouta-t-il en s'inclinant devant le Camerlingue; disposez de ma faiblesse. Mais fortifiez-la de votre force; illuminez-moi de vos lumières; allégez, en le partageant, le fardeau dont Dieu m'accable; et s'il m'appelle vraiment à l'empire, daignez être mon ministre, afin que la même main qui m'applanit les voies du trône, m'y guide et my protége. Monseigneur, me le promettez-vous? »

Le Camerlingue n'eut garde de refuser; et l'un se résignant à être Pape, l'autre voulut bien se résigner aussi à être Secrétaire-d'État. Ils avaient tous deux ce qu'ils voulaient.

Mais tout-à-coup, comme se ravisant : — « Non, s'écria le cardinal de Pétralie; non, monseigneur, je ne puis croire encore que le ciel ait condamné ma faiblesse à une si lourde croix, et qu'il veuille ceindre ma tête blanche de ce bandeau d'épines. Songez que si ma foi est connue, mon incapacité l'est plus encore, et que pas un suffrage n'est tombé sur moi.

— » C'est pour y mieux tomber tous, répondit le Camerlingue; et je réponds de votre élection. Ceci, d'ailleurs, est une affaire de chiffres. » — Et il déroula sous

les yeux du Sicilien une liste de cinquante cardinaux dont la voix lui était assurée. C'est là tout ce que voulait savoir le sceptique, il n'ajouta rien de plus.

— » Cinquante sur soixante, reprit le Camerlingue en repliant sa liste ; c'est dix de plus qu'il n'en faut. Votre éminence voit bien maintenant que son élection est sûre. Demain, vous serez Pape. »

— C'est-à-dire que ce sera moi, pensait l'ambitieux vulgaire ; car il comptait bien être le Mazarin de Rome, et régner sous le nom du dévot. — Va, pensait de son côté le grand ambitieux, tu crois me donner un maître ; mais Sixte-Quint n'en avait pas.

Minuit sonnait à l'horloge de la Madone, quand les deux cardinaux se séparèrent.

Quelle nuit pour le Sicilien ! Son élection était sûre ; il venait de la toucher du doigt, et il y avait si bien intéressé son Secrétaire-d'État futur que le doute n'était pas permis. Pour le véto, il le craignait si peu, qu'il n'y songeait même pas. Il pensait que si son nom avait pénétré dans quelque cour, c'était comme le nom d'un saint, non comme celui d'un homme d'État. Et quant à l'espion Marse, il ne partageait pas les terreurs d'Anselme. C'est une affaire de cour à cour, se disait-il ; c'est la Russie que le palais de Venise surveillait dans la personne de M. de Kaleff, ce n'est pas moi. Pour l'Autriche, comme pour tout le monde, je suis un saint, et un saint n'effraie personne.

Reporté par la pensée de cette Rome où il allait régner, à cette Sicile où il avait été laquais, il récapitula d'un regard sa vie tout entière. Il revit l'antichambre

immonde, le théâtre impur, la caserne brutale; il se revit, pauvre déserteur, errant sans pain dans les montagnes de la Madonie; il revit le moine qui le sauva, le cloître qui s'ouvrit pour lui, Palerme et l'archevêque; il relut la vie de Sixte-Quint dans la cellule de Pétralie, et il sentit les premières larmes d'ambition couler silencieusement sur ses joues brulantes. Sorti de la poussière de l'étude et du recueillement de la méditation, il remonta l'Etna, et, à genoux au bord du cratère, il se rappela le vœu qu'il avait fait alors à la face du ciel, ce vœu terrible qui était accompli.

Embarqué à Messine, débarqué à Ostie, il franchit à pied le désert; il revit en palpitant la grande coupole, il s'assit pour respirer sur le piédestal antique; et, Pape futur, il se glissa de nuit dans Rome comme un contrebandier, comme un larron.

Le couvent du Janicule, l'église de Saint-Charles-Borromée, son premier combat, son premier triomphe; puis l'exil, puis le retour; ces quarante années d'attente, d'isolement, de concentration, elles défilèrent toutes sous ses yeux dans la cellule du Quirinal.

C'était comme une nuit longue, une nuit orageuse dont le soleil allait disperser les nuages et les ténèbres. Mais au réveil, quand l'aurore déjà dorait l'horizon, le bâtard rappelait avec amour, presque avec regret, ces fantaisies du sommeil, songes ravissans, mirage fascinateur dont cette réalité tant désirée n'égalerait jamais l'ivresse ni la beauté. Il regrettait ces joies intimes de l'espérance, ces émotions solitaires d'un grand dessein, ces tête-à-tête silencieux avec lui-même, cette pensée

enfin, qui allait cesser d'être à lui pour appartenir au monde. Prêt à briller comme un phare suprême au faîte de la pyramide humaine, il regrettait l'oubli le mystère, l'inconnu, et jusqu'à cette obscurité dont il avait travaillé quarante ans à sortir.

Enfin il prit congé de tout ce passé, comme d'un ami d'enfance que l'on quitte à jamais, et l'enivrement du triomphe ne lui permit bientôt plus ni retour ni souvenirs. La victoire en effet était magnifique; si la route avait été longue et le sentier rude, l'arrivée n'en était que plus douce, et le prix d'ailleurs valait bien l'attente.

Dépouillant peu à peu le vieil homme pour renaître homme nouveau, il sentait son ame s'épanouir; et si près de l'empire après tant d'opprobres, tant d'humiliations, les vieux levains plébéïens qui couvaient depuis quarante ans au cœur profond du bâtard fermentaient au soleil de sa fortune.

Demain vous serez Pape! Ces derniers mots du Camerlingue résonnaient comme une musique à son oreille encore émue. Demain donc allait commencer l'ère nouvelle; demain l'Église aurait son Grégoire, l'Italie son Procida; demain les cachots de Rome allaient s'ouvrir par enchantement; et ces hommes purs, généreux qu'y entassait la persécution, ils allaient renaître tous à la lumière, à la liberté; devenus à sa voix de conspirateurs citoyens, demain ils allaient former sous ses auspices la sainte phalange italienne! Le plus grand de tous, cet ami jeune et dévoué qu'il avait envoyé lui-même sur la brèche sanglante, cet Anselme que l'hydre

du Vatican enveloppait dans l'ombre de ses replis funèbres, sa main puissante allait conjurer l'anathème qui grondait sur sa noble tête, et, l'associant à sa gloire, il allait révéler à l'Italie cette grande ame inconnue.

Jaloux de bander les plaies qu'il avait ou croyait du moins avoir faites, le Sicilien palpitait à la pensée de cette amnistie éclatante, et vraiment royale, et son bonheur grandissait de tout le bonheur qu'il promettait à l'Italie. — Israël! Israël! s'écriait-il avec enivrement, à moi donc appartient la délivrance de tes tribus captives et la conquête de Chanaan! Et il prévoyait, le prophète, avec orgueil et joie, la stupeur de Pharaon à ce coup de tonnerre, et la foudre libératrice brulait sa main.

Telles sont les joies de l'ambition, passion forte et sainte dont l'intrigue impudente et l'ignoble cupidité n'usurpent le grand nom que pour le rapetisser, pour le dégrader. Heureux le cœur qu'elle possède, car elle le comble! Heureux qui ne livre pas son âme aux mille vents du monde! Plus heureux qui l'attache à un grand dessein, et qui, planant par dessus toutes les étroites passions du vulgaire et ses intérêts mesquins, traverse la vie sur les aîles de l'espérance!

Cependant la cloche des couvens romains troubla la veille ardente du cardinal de Pétralie, et salua l'aurore de son jour de triomphe. Cette voix matinale le rappela non pas à lui-même, mais à ce rôle de ténèbres et de mystères au terme duquel il touchait enfin. Prêt à jeter pour toujours son masque de comédien, il s'en couvrit pour la dernière fois; et quand l'heure l'appela à la

messe du Saint-Esprit, il se rendit à la chapelle Pauline d'un pas plus grave encore et plus lent que les jours précédens. Lui-même officia pour soulager le Cardinal-Doyen, et il le fit avec un recueillement, un calme tel que tous y furent trompés. Pas un éclair de l'orage intérieur qui grondait en lui ne jaillit de ses yeux; les regards les plus curieux, les plus pénétrans ne lurent rien que la dévotion, rien que l'insouciance sur cet impassible visage.

Quand il passa de la chapelle dans la salle du Conclave, la même gravité; la même indifférence étonna les électeurs. Il prit sa place au milieu d'eux comme si les intérêts qui allaient se débattre là ne le regardaient point, comme si le nom qui allait sortir de l'urne ne devait pas être le sien.

Enfin le scrutin commença.

Bien que d'avance le résultat en fut connu de chacun, l'attention de l'auguste assemblée n'en fut pas moins profonde, et tous les yeux étaient fixés sur le Sicilien, jaloux de surprendre enfin sur ce front de fer quelque manifestation de joie ou d'espérance. Vaine attente! Fidèle à lui-même jusqu'à la dernière seconde, il ne se démentit point; pas un geste, pas un regard ne trahit son ivresse intime. Contenu, l'œil fixe, enveloppé d'un silence imposant et froid, il écoutait sans pâleur et sans tressaillement la lecture de ces votes dont chacun pourtant était comme un degré de l'échelle mystérieuse qui l'élevait à l'empire.

Vingt fois la main fatale avait plongé dans l'urne, et un nom seul était sorti, celui du bâtard.

Proclamé par le secrétaire du Conclave autant de fois qu'il sortait, il allait frapper, comme un bélier, ce cœur invincible; et le coup était si fort qu'il lui ôtait chaque fois le souffle, et semblait chaque fois prêt à le briser; mais la secousse était pour lui seul; elle était toute interne, elle n'avait en dehors ni communication ni écho; rien de visible n'en décelait la violence.

Ainsi concentrée, elle n'en était que plus terrible, et la torture occulte fut même un instant si douloureuse, si puissante, quelle pensa triompher. Ébranlée sans trève par des chocs si multipliés et si rudes, la grande ame du Sicilien faiblissait; au trentième coup il se sentit défaillir; mais au moment d'être terrassé il eut honte. Aurait-il pu sans ignominie, sans se manquer à lui-même, fléchir au but, démentir à la dernière heure un mensonge de quarante ans? Il recueillit dans un dernier effort, un effort plus qu'humain, tout ce qui lui restait d'énergie physique, d'énergie morale; il se fit une cuirasse de son orgueil, et son orgueil le sauva : il ne tomba point. Retenu par lui dans sa chûte, il trouva plus tard, dans la grandeur de sa destinée, un appui plus sûr et plus digne.

Il lutta donc comme Jacob, et comme Jacob il vainquit.

Ces luttes souterraines, ces sourdes victoires se passaient toutes entre lui et le Dieu qui applanissait devant ses pas les sentiers du trône; nul œil d'homme ne descendait dans cette arène obscure et silencieuse. Et tandis que ces tempêtes grondaient au cœur du Pape futur, les électeurs traitaient de stupide son inertie,

son immobilité. Ils s'applaudissaient déjà, ils se félicitaient entre eux d'un choix qui les allait rendre maître de Rome, et se promettaient richesses, crédit, licence sous la faible houlette d'un si commode pasteur.

Le commode pasteur qui lisait en eux mieux qu'ils ne lisaient en lui leur préparait en silence la métamorphose de Sixte-Quint.

Il se comparait encore à l'Etna, non plus, comme jadis, dans son isolement, mais à l'Etna dans sa puissance. Ne cachait-il pas, comme le géant de Sicile, sous un front de glace un feu dévorant? N'allait-il pas, comme lui, se révéler par une éruption soudaine, retentissante; comme lui, régner sur l'Italie? Quelques minutes à peine le séparaient encore du trône, et après un si long voyage ces dernières minutes étaient des siècles, tant il lui tardait d'être lui, de vivre de sa propre vie, et de dépouiller enfin pour jamais son manteau d'histrion.

Trente bulletins étaient sortis de l'urne, et tous les trente portaient son nom. Le trente-unième, le trente-deuxième, le trente-troisième le portaient de même, et tout faisait augure que l'austère franciscain de Pétralie aurait les honneurs de l'unanimité, comme les eut naguère le facétieux archevêque de Bologne. C'était l'opinion du Conclave; les quatre suffrages suivans ne firent que la confirmer, tous les quatre étaient pour lui. Il en fut de même du trente-huitième.

La secrétaire venait de lire le trente-neuvième bulletin, comme tous les autres; il portait le nom du Grand-Pénitencier : il ne lui manquait donc plus qu'une

voix, et cette voix suprême, la main du scrutateur allait la tirer du sein de l'urne, lorsque le cardinal d'Autriche entra.

— « J'ai l'honneur, dit-il d'un ton froid et sinistre, d'informer vos éminences que sa majesté apostolique l'empereur mon maître donne l'exclusion à son éminence le Grand-Pénitencier. »

Cela dit, il s'assit.

Quelle péripétie ! Le Conclave en fut tout ému, il en fut confondu. Les cardinaux quittèrent spontanément leur place, et le désordre régna dans la salle. Jamais exclusion plus inattendue n'avait déjoué leurs intrigues; ils n'y pouvaient pas croire; peu s'en fallut qu'ils ne la prissent pour un jeu ou du moins une erreur, tant le Grand-Pénitencier leur était peu suspect, tant sa nullité politique était proverbiale.

Le palais de Venise était mieux informé.

Tous les yeux se portèrent sur l'objet d'un si inconcevable interdit. Tel dans sa défaite que dans sa victoire, le Sicilien, lui, n'avait changé ni d'attitude ni de visage; impassible sous le poids du véto comme sous le poids de la tiare, il se leva gravement, et traversant la salle avec dignité, il alla droit au cardinal autrichien, et lui dit en l'embrassant : — « Que ne dois-je pas à votre éminence, dont l'heureuse intervention me délivre du fardeau qui allait accabler ma faiblesse ! » — A ces mots il se retira dans sa cellule, du même pas lent et calme qu'il en était venu; et de tous ces regards de prêtre si avidement fixés sur le moine intrépide, pas un ne put se vanter d'avoir surpris dans sa voix,

dans son geste, sur ses traits, l'altération la plus insensible.

C'est ainsi que les délations de l'espion Marse arrachèrent la tiare du front du bâtard Sicilien.

XXIV.

LE PONT D'ARDÉE.

Perdue au Vélabre et au Quirinal, la cause italienne ne l'était point à Asture. Distraits de la mort de Grimaldi par l'arrivée de Brancador et les tristes nouvelles de Rome, passant pour ainsi dire d'une douleur domestique à une douleur publique, les bannis, décimés par le mal'aria, confondaient dans un même regret le martyr mort avant l'âge au milieu d'eux, et les martyrs captifs aux cachots Saint-Ange.

Inquiets d'Anselme, ils ne savaient rien de lui. En vain avaient-ils envoyé Nicolo à la découverte, le garde-forêts ne leur avait rapporté de Rome que les bruits publics, et ce vague, ce mystère redoublait leurs angoisses.

— « Hélas! disait tristement Côme, tout espoir est-il donc éteint?

— » Quoi! ajoutait don Camillo, n'avoir échappé à

tant de périls que pour mourir ici de mal'aria, comme Grimaldi !

— » Mourir sans vengeance! s'écriait Ponzio avec sa violence de montagnard; mourir sans avoir combattu ! Cela ne sera pas.

— » Non, non! cela ne peut être, répétait le vieux Septime, dont les passions guerrières étaient électrisées par le Samnite. Cela ne sera pas, dussions-nous marcher seuls sur Rome et donner l'assaut au château Saint-Ange !

— » Au château Saint-Ange! interrompit le capucin de Calabre; dites au ciel. Comme Lucifer et ses légions, je révolte, moi, contre ce Dieu sans justice ou sans pouvoir, qui nous abandonne et nous livre à nos persécuteurs.

— » Croyez-moi, mon cher frère, répondit Tipaldo, on détrônerait plutôt le Père éternel au milieu de ses chérubins, si on savait où il est, que nos princes au milieu de leurs sbires; la conquête du royaume des cieux est bien plus facile que la conquête des royaumes du monde.

— » Heureux les morts! murmurait douloureusement Rémo, les yeux fixés sur l'urne du Génois. Heureux qui ne survit pas à l'espérance !

— » Et qui t'a dit, s'écria Cavalcabo, qui t'a dit que nous lui survécussions? Par la barbe de Brutus et de Procida, je ne désespère pas de l'Italie, moi! Désespérer, c'est être mort, et il y a encore du sang dans mes veines. Ce sang, ô liberté ! il est à toi; jusqu'à la dernière goutte il coulera avec joie sur tes autels!

— » Ami, lui dit Azzo, le sceptique, en lui serrant la main, tu es bien de la vieille race lombarde! ta foi est forte et vivace. Dieu te la conserve, jeune homme! Dieu nous l'inspire à tous; nous en avons bien besoin. »

Ainsi parlaient entre eux les bannis d'Asture; Brancador seul était muet.

— « Silence! dit Oddo, j'entends le cri d'alarme de la sentinelle; quelqu'un s'approche de la tour. »

Ce n'était que le père Mattéo qui revenait de la messe. Il n'apprit rien aux conjurés, sinon que la persécution avait l'aile toujours déployée et poursuivait son vol exterminateur. L'excommunication fulminée par le Sacré-Collége contre les carbonari avait été affichée à la porte de toutes les églises, et l'archiprêtre de Neptune l'avait commentée en pleine chaire après la messe. Le pauvre Député en était encore tout tremblant, tremblant pour lui, s'entend, car l'excommunication foudroyante frappait du même anathème et les carbonari et ceux qui, les connaissant, ne les dénonçaient pas. — Ces réprouvés me damnent, pensait le dévot avec désespoir; ils m'entraînent avec eux dans la chaudière ardente. Ma fille! ma fille! tu me coûtes mon ame! — Et poursuivi de diables à pieds fourchus, à bouche ricanante, il remonta précipitamment dans la haute cellule où il avait laissé Isolina.

Elle n'y avait pas été long-temps seule, et le père Mattéo avait à peine enfourché son aliboron que le bel Aronais était déjà aux pieds de la jeune fille. Les

adolescens du désert s'aimaient pour s'aimer. Peu soucieux du lendemain, ils se laissaient aller au flot; et le dos tourné à la proue, les yeux sur les étoiles, ils respiraient une à une, sans les cueillir, sans les faner, toutes les fleurs du rivage.

— « Vois-tu, disait Conradin, vois-tu là bas, vers Vandotène, cette voile argentée qui se balance au soleil comme un oiseau de proie? C'est un Barbaresque. C'est pour toi qu'il vient; il t'a vue, il t'épie, » — et l'étourdi prophète ne croyait pas dire si vrai — « il te vendrait au Grand-Seigneur, et le Grand-Seigneur te voyant si belle te ferait sultane. Mais tu es ma sultane, à moi; Barberousse ne t'aura pas. » — Et il lui racontait alors en riant l'histoire de cette Julie de Gonzague, si belle aussi, que le hardi pirate escalada, une nuit, pour l'enlever, son château de Fondi. Mais en vain pénétra-t-il jusqu'au sanctuaire; réveillée en sursaut et enlevée nue de son lit par un gentilhomme, la jeune comtesse venait de s'échapper. L'Africain, dit l'histoire, se vengea en brûlant la ville, la farouche Diane en faisant assassiner son libérateur. — « Non, non, répétait l'espiègle avec un fou transport; non, Barberousse n'aura pas ma Julie! » — Et enlevant la jeune fille dans ses bras comme pour la sauver, il la retenait des siècles sur son cœur, il couvrait de caresses sa tête brune et ses mains blanches.

Isolina s'abandonnait, sans l'idée même d'y résister, à ces amoureuses folies; elle les encourageait, les prolongeait par sa naïve ignorance; elle appelait Conradin son chevalier, son sauveur; et moins ingrate que l'al-

tière comtesse de Fondi, elle chargeait de sa dette non des bras armés de poignards, mais des lèvres armées de baisers.

Un coup de canon avait troublé un instant le doux tête-à-tête. Le vaisseau de proie du Corsaire africain s'était approché assez près de la tour pour provoquer de la part du sergent ce bruyant salut. L'incivil forban ne l'avait pas rendu; et donnant de toutes ses voiles, il se perdit bientôt dans les pourpres brunissantes de la Méditerranée.

— « J'entends monter ton père! » — dit tout-à-coup Conradin en quittant les mains et les lèvres d'Isolina. C'était en effet le vieux Député timoré qui, poursuivi de tous les démons de l'enfer, regagnait sa cellule aérienne. Assis hypocritement l'un près de l'autre, et les yeux pieusement baissés sur le livre d'Heures de saint Charles d'Arona, galéotto discret qui ne les trahissait point; les jeunes dévots étaient si absorbés, si recueillis, que le vieux en fut tout ému. Croyant n'avoir pas été entendu, il s'arrêta à la porte, et contempla avec édification le charmant tableau.

— « Hélas! murmura-t-il, quel dommage! — le bonhomme en revenait toujours là — quel dommage que cela soit carbonaro!

— » Ah! vous voilà, mon père! dit Isolina en allant à lui.

— » Vous nous troublez dans un mauvais moment, ajouta Conradin en fermant avec dépit le saint volume; nous étions tous deux au paradis, nous étions en extase; demandez plutôt à Isolina, demandez-lui si ma conversion n'avance pas.

— » Allez. Mon père, il y a long-temps qu'il est converti ; mais vous revenez bien tôt aujourd'hui?

— » Comment, tôt! j'arrive deux heures plus tard qu'à l'ordinaire. Il paraît, ma chère enfant, que le temps ne te paraît pas long en l'absence de ton vieux père ; et pourtant, ce vieux père, il livre pour toi son ame à Satan.

— » Jésus ! s'écria la jeune fille tout effrayée; que voulez-vous dire?

— » Oui, ma fille, à Satan ; mais c'est égal, tu ne m'en es que plus chère. » —Et le bon vieillard la pressait sur sa poitrine en pleurant.

— » Mais qu'avez-vous donc ce soir, père Mattéo, demanda Conradin, pour être si prompt aux armes?

— » C'est sur toi que je pleure, malheureux enfant, c'est sur tes complices, c'est sur moi que vous damnez ; notre sainte mère l'Église nous a tous excommuniés : vous, pour être des athées, des factieux, des hérétiques ; moi, pour trahir mon ame et m'obstiner dans un silence impie. Allez, pécheurs endurcis, vous rendrez compte à Dieu, dans l'autre vie, de cette ame de chrétien que vous arrachez de ses mains pour la livrer à l'esprit des ténèbres.

— » Si c'est de la mienne que vous entendez parler, père Mattéo, c'est mon affaire à moi, je m'en charge; si c'est de la vôtre, je m'en charge encore, et de bien grand cœur, je vous assure.

— » Tu auras bien assez de ta propre ame à sauver, pauvre enfant, sans te mêler encore du salut d'autrui. Va, ton compte sera sévère au jugement dernier. Son-

ges-y ; car ceci, mon fils, est sérieux : il ne s'agit pas d'un jour, d'un mois, d'une année, d'un siècle ; il s'agit de l'éternité. Mon Dieu ! mon Dieu ! ajouta-t-il en jetant les yeux sur les Heures du bienheureux archevêque de Milan, pourquoi avez-vous donc permis que le dépositaire d'une si précieuse relique fût un carbonaro ?

— » Vous en voulez donc bien à ces pauvres carbonari ! répliqua le gracieux enfant. Croyez-moi, père Mattéo, vous les calomniez. Pour athées, ils ne le sont pas plus que vous ; ils croient en Dieu, et ils vénèrent comme le type de la philosophie et de la vertu le Christ Nazaréen, le fils du charpentier de Bethléhem, qui souffrit comme nous pour la justice, fut martyr en son temps comme nous au nôtre, et périt sur l'échafaud comme tous peut-être nous y périrons. Nous reconnaissons même pour patron un saint ermite canonisé par l'Église. Vous avez, vous, saint Mathieu ; nous avons, nous, saint Tibaldo ou saint Thibault, comme les Français l'appellent, car ce grand anachorète était français. Il abandonna aux pauvres son héritage, et se mit, quoique gentilhomme, à travailler comme un manœuvre, fauchant les prés et fabriquant du charbon dans les montagnes. C'est ainsi qu'il passa les Alpes. Descendu aux plaines de Vicence, il s'ensevelit dans la forêt de Salaniga, y vécut longues années, mangeant des racines, buvant l'eau du ciel, dormant sur la terre ; affligé de lèpre, comme Job, il mourut en odeur de sainteté. Mais vous devez savoir tout cela mieux que moi, père Mattéo ; notre patron n'est-il pas dans la légende ? »

Une nouvelle alerte de la sentinelle interrompit l'a-

pologie du saint champenois, et coupa la parole à Conradin.

— » Qui sera-ce encore? dit le vieux Mattéo de mauvaise humeur. Pourvu que ce ne soit pas votre Anselme. J'aimerais autant voir entrer ici Belzébuth.

— » Plût à Dieu que ce fût Anselme! répondit le jeune carbonaro; et il descendit pour s'en informer.

— » Hélas! dit le Député en le suivant des yeux, voilà Satan qui ressaisit sa proie! » — Isolina baisa en soupirant le galéotto sacré, et le cacha dans son sein.

Conradin avait à peine franchi le seuil de la salle commune, qu'un inconnu, conduit par le sergent, le franchit après lui.

— » Deux heureuses nouvelles à la fois, s'écria Oddo en entrant: un message d'Anselme, et un bon cousin.

— » La retraite d'Anselme, dit l'inconnu, est impénétrable; ne craignez rien pour lui : mais craignez pour vous; la vôtre n'est pas si sûre. Il vous recommande un redoublement de vigilance : attendez-vous toujours à une surprise; ménagez-vous des voies de retraite, et conservons-nous tous pour les jours meilleurs. Rien n'est perdu, puisque nous vivons encore. Pour le reste, ajouta le messager, le sergent a raison, mes bons cousins; je suis carbonaro, bolonais de naissance, italien de cœur, et artiste de mon métier.

— » Soyez le bien venu! lui dit le Parmesan en lui donnant l'accolade; nous sommes deux fois frères : frères en saint Tibaldo, et frères en saint Raphaël.

— » En saint Tibaldo, soit; mais en Raphaël, pas tout-à-fait, c'est en saint Michelange : je ne suis pas

peintre, je suis sculpteur; c'est-à-dire, continua le Bolonais en s'animant tout d'un coup, comme électrisé par ce grand nom de Michelange qu'il venait de prononcer; c'est-à-dire que je ne suis, moi et tous les autres, qu'un misérable tailleur de pierre. Car, voyez-vous, mes bons cousins, l'art est mort comme tout le reste dans notre Italie. Bâtards dégénérés des géans uos pères, nous avons beau, pour les atteindre, nous hausser fièrement sur nos petits pieds, nous leur restons à mi-jambe. Si du moins nous savions les imiter; mais non, nous ne savons que les parodier; et quand nous avons fait grimacer gauchement le marbre ou la toile, nous nous croisons complaisamment les bras, nous nous pâmons devant ces cadavres sans ame, sans vie, et nous prétendons, nains insolens, à l'immortalité. Immortalité d'impuissance, immortalité d'ignominie, voilà la nôtre; et celle-là, pygmées que nous sommes, nous pouvons être tranquilles, elle ne nous manquera pas. Quand l'avenir, juge suprême, citera notre siècle à sa barre et qu'il lui dira: Tes Michelange, tes Raphaël, où sont-ils? que répondra-t-il, notre siècle?.... Honte et douleur! il faudra qu'il se voile la tête et qu'il se taise. — Quoi! pas un? — Pas un. — Italie! Italie! Hécube des nations, tous les dieux se sont-ils donc retirés de toi? et, en conquérant tes villes, l'étranger t'a-t-il aussi conquis ton génie? O sainte mère des choses, toi dont la fécondité merveilleuse a peuplé de grands hommes les sièles passés, es-tu donc, hélas! si stérile aujourd'hui, qu'il n'en doive pas sortir un de tes flancs épuisés, desséchés, pas un seul pour nous baptiser tous de son nom? On dit le

siècle de Léonard de Vinci, le siècle des Carraches; et du nôtre, que dira-t-on?

— » Le siècle des martyrs, répondit Azzo.

— » Des Martyrs? Et qui les connaîtra vos martyrs? Quel Titien immortalisera leurs traits? Quel Michelange les taillera en marbre? Où est Bramante pour leur dresser des mausolées? Ils n'ont pas même un poète qui les chante; pas un misérable chroniqueur pour dire leurs noms à la postérité! Le silence et l'oubli planeront sur leur poussière. Et pourtant, ajouta le Bolonais en se frappant le front, je sens qu'il y avait là quelque chose; mais l'étincelle n'a rien allumé; elle n'a pas jailli, le vent froid de la servitude a tout éteint. Phidias avorté; j'ai brisé mes marbres, jeté mes ciseaux, je me suis précipité dans la mêlée. Des citoyens d'abord, me suis-je dit, puis les artistes! Avant de faire un art italien, il faut faire une Italie.

— » Amis! s'écria Rémo, dont l'ame artiste sympathisait à la douleur du statuaire, vous me demandiez souvent pourquoi j'étais triste; vous le savez maintenant, le Bolonais vous a répondu pour moi. Ce qu'il vient de dire, je le porte depuis long-temps écrit au fond de mon cœur; mais je n'osais parler, la fausse honte enchaînait ma langue; je rougissais pour moi, pour vous, pour l'Italie, d'un aveu si humiliant. Il fallait du courage pour le faire; et ce courage, qui m'a manqué, il l'a eu, lui; grâces lui en soient rendues. Ce qu'il a dit est tristement vrai, nous ne sommes tous que des copistes; il n'y a plus d'artistes en Italie. Oui, poursuivit le peintre en s'adressant au statuaire, oui, je te rends

grâce, ami, d'avoir formulé ma pensée et délié ma langue ; j'étais un lâche, et tu m'as forcé au courage. Comme toi je me suis senti le feu sacré, et l'esclavage aussi l'a étouffé. J'avais quinze ans; contemplant un jour cette coupole du divin Corrège dont ma Parme est si fière, je me sentis les yeux tout mouillés de larmes, comme Jean-Jacques sous l'ormeau de Vincennes, comme notre Alfiéri devant les tombes de Sainte-Croix. *Anch' io son pittore !* m'écriai-je avec le maître. J'avais eu ma vision de Damas; mon Dieu s'était révélé. Mais, hélas! j'eus bientôt aussi la révélation de son impuissance, et je tombai dans le découragement, dans le désespoir. Le siècle n'est pas artiste, il est athée ; l'art est impossible, l'incrédulité tue le beau; le laid, le faux, l'ignoble, montent sur le trône avec elle. Cette horrible idée glaça ma main ; et quand tu jetais, toi, tes ciseaux, quand tu brisais tes marbres, je foulais aux pieds, de rage, mes toiles et mes palettes. Si l'amour de l'Italie ne m'eût fait, comme toi, carbonaro, la soif de l'indépendance, la haine de cette société dépravée, m'eussent fait bandit comme Salvator Rosa. Et cependant je dois à l'art mes plus douces joies! Il a bercé mon adolescence de délicieuses chimères; il m'a enivré de parfums célestes; il m'a conduit par des chemins de fleurs dans l'arène sanglante des conspirations. Mais à quoi bon rappeler ces délires? Les rêves d'or se sont évanouis, et je me suis réveillé sous l'échafaud.

— » Courage! dit Calvacabo, toujours croyant, toujours convaincu, l'art n'est mort avec la liberté que pour ressusciter avec elle; car, avec la liberté, phénix

inspirateur, art, poésie, histoire, vertu, tout renaît.

— » Dieu donc la ressuscite ! ajouta le Toscan ; l'Italie a soif de toutes ces choses.

— » Elle ressuscitera, répondit le sceptique Azzo, chez qui la justice tenait lieu d'espoir ; elle ressuscitera, gardez-vous d'en douter, et l'art ne fera pas de défaut aux temples du vrai Dieu, quand le vrai Dieu enfin sera sur l'autel, et le veau d'or dans la poussière. Rappelez-vous toujours les trois mots de l'Ordre : *Foi, Espérance, Charité !* Adorons, bénissons cette trinité divine, portons-la dans nos cœurs, et courbons-nous aujourd'hui sans murmure sous la mauvaise fortune, afin de nous redresser demain plus grands et plus forts. Le Bolonais l'a dit : rien n'est perdu, puisque nous vivons encore. Dangers, privations, souffrances, tout s'efface, tout s'oublie devant le saint but qui nous enflamme. Courage, Italiens ! la liberté est au bout de la lice ; un tel prix vaut bien la lutte ; et nous y tiendrons tous d'autant plus, qu'à tous il nous aura coûté. »

Ces nobles paroles trouvaient de l'écho dans la tour d'Asture : on les recevait, on les répétait avec attendrissement ; magnétisés par elles, tous les conjurés s'associaient par la pensée au sentiment qui les dictait. Un seul était silencieux, contraint, au milieu de l'entraînement de tous, c'était Brancador.

Cause ignorée d'une catastrophe dont les suites étaient si funestes, il était plein de douleur, plein de repentir. Il se haïssait, il se méprisait. Il maudissait son imprudence, car l'imprudence en politique est un crime, elle rougit les champs de bataille et les échafauds. Trompés

sur les motifs de sa tristesse, les bannis n'avaient ni ne soupçonnaient son secret, et leurs questions sur la trahison du Vélabre prouvaient assez à quelle énorme distance ils étaient tous de la vérité. Ils se perdaient en hypothèses, ils chargeaient d'anathèmes le traître inconnu, et chacune de leurs paroles était pour le coupable une cruelle torture. Un tel supplice eut presque à lui seul suffi à expier sa faute; mais il était déstiné à une expiation plus terrible.

— « A propos, mon cher, dit le Bolonais à Brancador, j'ai oublié de te féliciter d'avoir si heureusement échappé aux cachots Saint-Ange. Ce bonheur n'a pas été donné à beaucoup; et quant à moi, j'ai jugé prudent de me tenir caché et de quitter Rome à la première occasion; je ne suis pas assez bien dans les papiers du Saint-Office pour rentrer de sitôt dans cette galère; trop heureux d'en être sorti sain et sauf! J'ai refusé de faire, pour le pont d'Imola, la statue du Séjan de la Romagne, du cardinal Rivarola, de sanglante mémoire; c'est là un crime de lèze-Vatican que les prêtres ne me pardonneront pas; et, avec la permission de notre bon cousin le sergent d'Asture; je prendrai la liberté d'attendre paisiblement sous son toit la fin de l'orage. Entre nous, mon cher Brancador, je crains bien que ton filleul, le comte de Kaleff, n'ait ouvert les outres d'Éole. Qu'en penses-tu?

— » Je pense que cela ne peut être, que cela n'est point. Je réponds de lui comme de moi. C'est une erreur, une calomnie; il n'est pour rien dans la catastrophe du Vélabre.

— » Diable ! comme tu prends feu. On dirait, ma foi, à la chaleur de ta justification, que tu as le mot de l'énigme.

— » Ai-je dit cela ? s'écria en rougissant l'amant d'Antonia. Quelle idée ! Comment connaîtrai-je le coupable ? j'ai quitté Rome le matin même.

— » Il paraît du reste, que ton affaire, à toi, est liquidée, et que tu es hors de danger ; car Anselme te rappelle à Rome. Il m'a chargé de te relever ici, et je n'aurai garde de manquer à la consigne. »

Seul de tous les carbonari du Vélabre, Brancador n'avait été j'objet d'aucune recherche ; sa disparition subite et son absence prolongée le compromettaient donc plus que sa présence. Telle était du moins l'opinion d'Anselme, et il s'était décidé, malgré ses répugnances, à le rappeler d'exil. Mais il avait conçu dès-lors des soupçons que les apparences justifiaient tous. Pourquoi seul excepté de la proscription commune ? Quel bras tout-puissant était donc tendu sur lui ! A quel prix était achetée cette protection mystérieuse ?

La solution de tous ces problèmes est que l'œil d'Antonia veillait sur son amant ; providence invisible, elle le protégeait à son insu ; et sa main avait retenu le glaive déjà levé pour le frapper. C'est le prix qu'elle avait mis à sa délation ; et le Gouverneur de Rome avait tenu le marché, bien sûr qu'une fois désignée, la victime tomberait tôt ou tard et d'elle-même dans le piége.

Les amours de Brancador et d'Antonia était trop suspectes à Anselme, il en craignait depuis trop longtemps les suites pour qu'il n'eût pas tourné de ce côté-là ses

premiers regards. Il ne croyait pas Brancador traître, mais imprudent, et il n'ignorait pas le mépris et la haine que la comtesse, digne fille du prince d'Iési, professait pour les carbonari. Avec de tels flambeaux et de tels guides, Anselme ne pouvait manquer de pénétrer ces ténèbres. Mais s'il était sur la voie, il y marchait à pas lents, gêné qu'il était dans tous ses mouvemens, et traqué toujours par la police dans sa retraite de l'Aventin. Il attendait le retour de Brancador pour éclairer à fond le fatal mystère.

Tandis que le proscrit n'en était encore qu'aux présomptions, son ami Marius, plus libre de ses démarches, en était aux certitudes. Un sbire carbonaro, celui-là même à qui la Vente du Vélabre avait dû son évasion, avait reconnu dans la femme voilée la comtesse Antonia; et comme ses amours avec Brancador étaient publiques, le sbire avait été bientôt sur la trace. Trop sévère seulement pour l'amant, et sans indulgence, sans charité pour lui, il le tenait pour traître et délateur; et c'est comme tel qu'il l'avait dénoncé à Marius.

Le Trastévérin ne fut un juge ni plus clément ni plus équitable; il fut d'autant plus prompt à la rigueur que, plébéïen austère, il ne voyait dans le jeune patricien mondain qu'un efféminé dandy. Inexorable et violent, son premier mouvement avait été de chercher le traître pour le poignarder; mais il avait appris sa disparition de Rome. Forcé à l'attente par la nécessité, il avait ajourné sa vengeance, il n'y avait pas renoncé. Le mot de pardon n'existe pas dans la langue du Trastévéré.

La colère cependant n'avait pas tué en lui l'amitié, et toujours inquiet d'Anselme, il n'avait pas cessé un instant ses recherches. Il n'avait rien découvert. La source même de ses premières informations s'était tarie; l'arrivée du capitaine Orlandini lui avait fermé toute communication avec Loysa; Loysa, d'ailleurs, s'était obstinée au silence et elle était bien résolue à y persévérer. Las enfin de l'inutilité de ses poursuites, il songea à la tour d'Asture et tenta cette dernière voie.

La nuit même où Marius partait de Rome pour Asture, Brancador partait d'Asture pour Rome; et tous les deux acheminés vers Ardée, l'un par la voie romaine, l'autre par les bois Antiates, ils devaient inévitablement se rencontrer.

Nicolo, le garde-forêts, qui avait servi de guide et d'escorte à Brancador dans ces solitudes inconnues, prit congé de lui au pied de la vieille tour ruinée de Saint-Anastase, ancienne villa de Mécène, et l'amant d'Antonia continua seul sa route à travers les champs Iémini.

Il marchait triste et morne; la matinée pourtant était riante, le ciel en fête, mais la nature est un miroir où l'ame de l'homme se reflète; l'ame de Brancador était sombre, elle jetait un voile de deuil sur le joyeux soleil et décolorait la création tout entière. Les grands effets de la campagne de Rome le touchaient peu; la seule chose qui fît impression sur lui, mais pour l'attrister plus encore, c'était la solitude immense et le silence vaste, profond. Pas un bruit, pas un visage

d'homme ne le distrayait de sa rêverie ; les pas même de son cheval mouraient sous l'épais gazon des pâturages; rien du monde extérieur ne s'élevait entre sa tristesse et lui.

Un grand combat travaillait son ame. Dans la tour d'Asture, au milieu des bannis, il avait pu, électrisé par eux, s'élever un instant du repentir à l'héroïsme, et, passant du mépris de lui-même à la haine de sa maîtresse, jurer dans son cœur de ne la revoir jamais. Mais seul, mais au sein du désert, mais livré sans défense aux inspirations de sa nature intime, il fléchissait; ses résolutions fortes chancelaient, et chaque pas qu'il faisait vers Rome brisait une maille de la cotte d'armes empruntée dont il avait, au départ, cuirassé son cœur. Il était bien à craindre qu'il n'arrivât désarmé.

Il était jeune, il était faible; ses instincts étaient doux, et lorsqu'en tête-à-tête avec lui-même il descendait au fond de son ame, ce n'était pas la politique qu'il y trouvait, c'était l'amour. A ces êtres tendres, mobiles, il faut non le tumulte des camps ou les orages du forum, mais les ombrages de Tibur, les délices de Capoue.

Jeté par entraînement, sans aucune des vertus mâles du conspirateur, dans l'arène âpre et sanglante des conspirations, il n'avait songé d'avance ni aux sacrifices qu'elles imposent ni aux dévouemens qu'elles réclament; le moment venu de les faire, il n'en avait pas la force. Élevé dans l'opulence, nourri des vieilles traditions patriciennes, il y avait du mérite à lui, sans doute, à

être carbonaro plutôt que sanfédiste, aux rangs des opprimés plutôt qu'aux rangs des oppresseurs; mais il avait trop présumé de lui-même en se croyant propre à l'action; il se connaissait mal; et dupe de sa propre ignorance, il avait pris son ardeur colérique pour de la résolution. Le conspirateur est un être à part, et la race n'en est pas commune. Le mépris de la mort n'est que sa seconde vertu, vertu d'ailleurs assez vulgaire; son premier devoir, à lui, ce n'est pas de mourir, c'est de vivre pour une idée. Or, Brancador était généreux, il n'était pas héroïque. Il adorait en imagination la liberté romaine, mais son culte était stérile; et capable au besoin de mourir pour elle sur un échafaud, il ne savait vivre que pour le plaisir, sur le satin des boudoirs.

Amolli par la solitude, par la nature, l'amant d'Antonia avait atteint les campagnes d'Ardée. Nul peuple du Latium ne fut plus fidèle à Vénus; il semble — tant il lui avait dressé d'autels — que, pénétré d'une religieuse terreur par les infortunes de sa Danaé, il n'ait eu qu'une pensée, qu'un but : désarmer l'implacable déesse. La plaine était peuplée de ses temples; le champ Iémini lui était consacré; une ville même, Aphrodise, y portait son nom; et les myrtes du Numicus ne sont que les ruines encore fleuries de ses bois sacrés, comme les lauriers de Laurente de ceux d'Apollon.

Et comme si ces déserts volcaniques, sanctuaire aujourd'hui de la fièvre, jadis du plaisir, eussent conservé quelque prestige de leur antique magie; comme si l'air y était plus mou, les parfums plus énervans, c'est là, c'est en foulant cette poussière ardente, c'est en re-

muant, à l'ombre des myrtes et des rosiers, toutes ces ruines cythéréennes, que l'amant repentant fut de nouveau vaincu. Brûlé par la fièvre des sens, dévoué comme la fille d'Achrise à la déesse acharnée, il se donna à ses autels, le transfuge, tout entier. Le repentir fut détrôné, l'amour régna seul.

Le désert s'anima de rians fantômes; bercés sur les brises marines et couronnés de fleurs, ils venaient danser autour du cavalier, ils murmuraient à son oreille le nom d'Antonia, et mille souvenirs voluptueux le subjugeaient. Sa maîtresse était si belle! Son amour avait de si tendres mystères; des résistances si fantasques, de si ravissans caprices! Que la politique alors lui semblait froide! Songeant à tant de combats plus doux, qu'il trouvait dures et rudes toutes ces luttes de place publique auxquelles il s'était si étourdiment condamné! Il n'est pas, jusqu'à l'ignominieuse nuit passée aux bras de la délatrice, dont la mémoire n'enivrât encore le sensuel enfant du midi.

Insensible aux leçons plus mâles des champs rutules, il ne rêvait que délices, que voluptés; et l'austère mélancolie de la campagne romaine, au lieu de le retremper, l'énervait.— Que sont, se disait-il en broyant sous les fers de son cheval la poudre des cités antiques, que sont la gloire et la liberté? L'homme travaille pour la destruction. Les empires croulent, les peuples s'évanouissent, et la charrue exhume indifféremment des cendres d'une civilisation éteinte, le nom d'une courtisane ou d'un grand homme. Vénus même survit à Jupiter. Le hasard dispense l'immortalité; le crime et la démence

6.

en ont les honneurs plus que le génie et la vertu. La certitude humaine n'a point de base; la vérité d'un siècle est l'erreur d'un autre; les principes sont des chimères, les idées des mots. Qu'importe un passé qui n'est plus à nous, un avenir qui ne le sera jamais? Le présent seul est nôtre; jouissons-en donc sans vains regrets, sans ambitions romanesques; le plaisir vaut mieux que la gloire, l'amour mieux que la liberté!

Tel était le scepticisme banal et délétère où le carbonaro déchu détrempait son ame. Abandonné au pas languissant de son cheval, il avait tourné la colline d'Ardée et atteint le pont du Numicus. Comme il le traversait lentement et les yeux baissés, un cavalier s'arrêta tout court devant lui, et lui ferma le passage. Brancador tressaillit; il releva brusquement la tête, et reconnut Marius.

— « Que vous êtes pâle! » — lui cria-t-il en retenant son cheval. Et Marius en effet était d'une pâleur sépulcrale; son front livide était effrayant, ses traits bouleversés décelaient quelque furieux orage, et, miroir fidèle de son ame, ses traits ne mentaient pas.

La subite apparition de Brancador avait été pour le vindicatif Trastévérin une tentation de l'enfer, jamais homme n'avait soutenu contre les puissances des ténèbres un plus terrible assaut. Sa première pensée avait été de se précipiter sur le délateur — tel était pour lui l'amant d'Antonia — et de le massacrer; mais quelque implacable qu'il fût dans ses haines, quelque juste que fût à ses yeux le châtiment, il lui parut lâche en tête-à-tête. Grand dans la vengeance, il ne put se résigner à

un obscur assasinat dans le désert; il lui fallait un exemple éclatant. Remettant donc le poignard au fourreau, il réserva le condamné à une expiation plus solennelle. Il ne put toutefois si vite apaiser une telle tempête, que son visage n'en gardât long-temps les traces; mais échappé sans le savoir à un danger qu'il ignorait, Brancador ne vit que la fatigue et le mouvement du voyage dans sa pâleur et son agitation.

Les renseignemens que Marius allait chercher à Asture, Brancador aurait pu les lui donner, il en savait sur Anselme autant que les bannis; mais le Trastévérin le méprisait trop pour lui adresser une question; il ne daigna pas même répondre aux siennes; il le quitta brusquement, et continua son voyage sans lui avoir dit un seul mot.

— D'où vient donc ce délateur? se demandait-il en galoppant vers la tour. Serait-il allé vendre les carbonari d'Asture comme il a vendu les carbonari du Vélabre? Le ciel m'envoie à temps pour les sauver. — Et comme s'il eût craint de n'arriver pas à temps et d'être gagné de vitesse par la trahison, il enfonça ses éperons dans les flancs de son cheval, et fendit le désert comme une flèche.

Resté seul sur le pont d'Ardée, Brancador ne comprenait rien à un tel accueil. Cette rencontre était sinistre, et alors seulement l'idée lui vint qu'il pourrait bien être suspect et passer pour le délateur du Vélabre. Comment expliquer autrement la méprisante réserve de Marius?

Cette terrible lumière fit en lui révolution; elle chan-

gea en menaçantes réalités ses rêves voluptueux ; de la tendresse il repassa à la haine, de la langueur à la rage ; et, toujours extrême parce qu'il était toujours faible, il se livra au désespoir, comme il venait de se livrer à la mollesse ; il blasphéma l'amour, il maudit Antonia. — Délateur ! délateur ! — se répétait-il sans cesse, et ce mot lui glaçait le sang ; et comme s'il eût pu échapper, par la vitesse de son cheval, à l'odieux soupçon, il lui déchirait les flancs, il le lançait à travers les solitudes, il dévorait l'espace comme un insensé.

La peur de l'imfamie l'aveuglait, comme naguère la fièvre des sens ; et quand l'idée enfin lui vint de tourner bride pour forcer Marius à une explication, il était trop tard, il ne pouvait plus le joindre. En vain l'essaya-t-il ; il dut y renoncer, et reprit seul la route de cette Rome où l'attendait non plus l'amour, mais le déshonneur.

Vaincue par la fatigue plus que par la raison, sa fougue juvénile se calma, et il revint par lassitude à la modération.

Il avait voyagé tout le jour sans voir — Marius excepté — une figure humaine ; et comme la solitude, au lieu de l'apaiser, l'exaltait, il appelait de toute l'ardeur de son ame une rencontre, même la plus vulgaire, pourvu qu'elle fît diversion à ses sombres pensées et l'arrachât à lui-même. Ses vœux furent remplis.

Laissant à gauche les collines de Lavinie, à droite le mont Albane, il avait franchi sans y songer le Pomonal, antique *lucus* où l'Anna Pétronilla des chrétiens, a sa chapelle, comme la joyeuse Anna Perenna des païens y

avait la sienne ; au Latium les noms de saints ont à peine changé. Non loin de là, et sans plus d'attention, il avait passé la solfatare d'Altieri, l'Albunea probable de Virgile, mystérieux oracle du vieux roi Latinus; l'âpre odeur de soufre qu'elle exhale au loin n'avait pas même frappé le voyageur, et il gravissait lentement le mont Migliori, lorsque, sorti tout à coup d'un petit massif de lentisques et de figuiers sauvages, restes stériles des villas qui couvraient ces plaines, un cavalier sauta sur les dalles retentissantes de la voie antique.

C'était un pâtre vêtu de peau et coiffé du chapeau conique ; une large bande de cuir bouclée lui ceignait les reins; il brandissait une lance, et montait une jument noire et velue, couverte de harnais blancs. Il aborda Brancador sans cérémonie, et se mit à trotter à côté de lui, disant qu'il allait visiter un casale à quelques milles de là, et qu'on était trop heureux de trouver un chrétien avec qui faire route dans ces déserts. — « Surtout, ajouta-t-il, quand on peut apprendre de lui quelques nouvelles du monde. »

Et il se mit à l'interroger sur les affaires du jour, avec l'aisance et la familiarité du paysan romain.

— ». Eh bien! que font nos cardinaux au Conclave? Nous donneront-ils bientôt un Pape, et nous le font-ils bon? Et les carbonari, quand les pend-on? Ils ont fait une rude peur aux robes rouges, cette fois-ci; mais elles s'en sont bien vengées. On a affiché contre eux, à la porte des églises, une excommunication soignée; toutefois ils s'abusent s'ils croient les tenir tous; et l'archi-prêtre de Neptune, qui nous la commentait en

chaire dimanche dernier, ne se doutait pas, le saint homme, de ce que nous savons tous, nous autres pâtres.

— » Eh! quels secrets savez-vous donc, que vos prêtres ignorent? Le confessionnal a bonne langue.

— » Le confessionnal est bavard, c'est vrai; mais on ne lui dit que ce qu'on veut bien qu'il sache. Ces choses-là, d'ailleurs, ne nous regardent pas, nous autres; pourquoi les dirions-nous?

— » De quelles choses veux-tu donc parler? Je ne te comprends pas.

— » Bah! répondit le pâtre en hochant la tête avec un sourire malin, votre seigneurie ne veut pas me comprendre. Elle en sait là-dessus plus long que nous.

— » Je ne sais vraiment pas ce que tu veux dire.

— » Eh! croyez-vous donc qu'on ne sache pas ce que c'est que la tour d'Asture? Y êtes-vous maintenant?

— » La tour d'Asture! s'écria Brancador alarmé.

— » Eh bien, oui! c'est un nid.

— » Un nid de quoi?

— » De carbonari.

— » Comment donc sais-tu cela, toi? »

Échappée à la surprise, à l'impatience de Brancador, cette imprudente exclamation était un aveu; cet homme de malheur n'avait sur lui nul empire. Il sentit sa faute, mais comme toujours, quand il n'était plus temps de la réparer; on ne rappelle pas plus un mot envolé qu'une seconde écoulée; ce qui est dit est dit.

— » Vous voyez bien, reprit tranquillement le pâtre sans avoir l'air de remarquer l'embarras de Brancador,

que votre seigneurie me comprenait, et qu'elle sait la chose aussi bien que moi. On ne nous trompe guère, nous autres habitans de la Maremme ; rien de ce qui s'y passe ne nous échappe. Tenez, ajouta-t-il d'un air matois, je ne serais point surpris que vous en vinssiez vous-même, et que vous en fussiez un.... Vous m'entendez bien. Au reste, soyez tranquille, on est discret ; un pâtre n'est pas un sbire. »

Tout en causant et trottant côte à côte, ils avaient gagné du terrain et passé à gué le ruisseau qui, descendu du lac d'Albane par l'émissaire souterrain, sautille en cascades argentées sur la lave noire du désert. Ils cheminèrent ensemble un mille encore, puis se séparèrent. Le pâtre prit à droite, du côté du tombeau de Cécilia Métella, un sentier à peine tracé au milieu des taillis, et disparut. Brancador resta seul sur la chaussée, effrayé autant qu'émerveillé de la perspicacité du pâtre. Or, le pâtre n'en était pas un, et l'amant d'Antonia venait de livrer à l'espion de l'Autriche le secret d'Asture, comme il avait livré à sa maîtresse, et par elle au Vatican, le secret du Vélabre. Le prétendu berger n'était autre que le Catalan.

Si vagues que fussent ses premiers rapports sur Asture, ils n'en avaient pas moins éveillé l'attention de ses patrons ; ils coïncidaient, d'ailleurs, avec d'autres, reçus de Corse ; et, l'émissaire russe parti, le palais de Venise avait commis l'espion Marse à la garde de la tour mystérieuse. Travesti en pâtre romain, l'infatigable protée s'était mis en campagne.

Intimidé par sa première déroute, il n'avait pas osé

tenter une seconde fois l'escalade de la forteresse, et s'était contenté d'en surveiller de loin les mouvemens. Il était en croisière dans les bois depuis deux jours, que rien encore n'avait trahi le secret du donjon; enfin il en avait vu sortir Brancador et l'avait suivi. Épouvanté de l'apparition de Marius, dont il connaissait et redoutait la violence, il s'était caché dans un des hypogées d'Ardée, pendant sa courte halte sur le pont de Numicus. Le Trastévérin reparti — et le Catalan devinait le but de son voyage — il avait rejoint Brancador, et abordé enfin cet innocent coupable, attaché comme un mauvais génie à la liberté italienne, et destiné par la fatalité de son caractère à jouer toujours sans s'en douter le rôle de délateur.

Tandis que le Catalan galoppait en rase campagne, et, messager de mort et d'infamie, portait au palais gibelin la bonne nouvelle, Brancador escaladait à pas lents la dernière colline qui le séparât de Rome. Arrivé au faîte, il s'arrêta pour contempler la ville sainte, étendue majestueusement devant lui avec sa forêt de coupoles et sa ceinture de palais. Sorti de la gorge du Janicule et de l'Aventin, le Tibre baignait les marbres calcinés de Saint-Paul, basilique incendiée du désert, et descendait lentement à la mer tyrrhénienne; parsemée de villas riantes, la verte vallée tibérine se déroulait mollement au pied de la colline aride et solitaire. Au dessus du fleuve-roi, et couronné de pins aériens, le doux coteau Pamphile dessinait sur le ciel bleu ses formes harmonieuses.

Après tant de solitude, tant de mort, Brancador ne

revit pas sans une émotion de joie le mouvement et la vie de cette Rome qu'il adorait, de cette Rome où sa maîtresse l'attendait dans les larmes. Peu s'en fallut que cette vue chérie ne le replongeât dans ses langueurs, et qu'il ne succombât à l'ignominie d'une troisième défaite; mais il étouffa un soupir qui soulevait déjà sa poitrine; il retint une larme prête à couler, et, détournant les yeux d'un spectacle trop puissant pour sa faiblesse, il se fortifia du souvenir de Marius, maudit l'amour une dernière fois, et descendit rapidement la colline.

Ainsi victime d'une organisation malheureuse, et déplacé partout ailleurs qu'aux pieds des femmes, toujours agité, toujours oscillant, le mobile amant d'Antonia était semblable à ces luxurieux du Dante, battus incessamment et ballottés dans l'espace par tous les vents de l'enfer :

Cosi quel fiato gli spiriti mali
Di qua, di là, di giù, di su gli mena.

Comme il passait la porte de Rome, Marius passait la porte d'Asture, et le Catalan celle du palais de Venise.

XXV.

LES THERMES DE CARACALLA.

Tandis que Marius était allé chercher Anselme à Asture, Anselme avait appris le retour de Marius à Rome, non par Loysa, car on l'a vue inflexible dans son silence jusqu'au dernier moment, mais par les rapports de la Haute-Vente, hermandade occulte et vigilante opposée à l'inquisition rivale de la police. A cette nouvelle, Anselme rendit grâce au destin qui, en lui ôtant sa maîtresse, lui rendait au moins son ami. Il lui donna rendez-vous non loin de sa retraite, aux Thermes solitaires de Caracalla. Marius s'y rendit à son retour d'Asture. Les deux amis s'embrassèrent avec une joie mélancolique; ils se revirent dès lors chaque jour, et les tête-à-tête de l'amitié remplacèrent les tête-à-tête de Sainte-Marie-Majeure.

Fermée à l'amour par la tyrannie paternelle, la basilique des Esquilies n'avait plus abrité les amans sous ses

doux autels et ne les y devait plus voir. Victime de la violence, captive indignée, Loysa languissait loin d'Anselme sous un despotisme brutal, et n'avait dans sa prison, pour alléger sa chaîne et fortifier son ame, que le souvenir du bonheur qui n'était plus.

Espérant la dompter par la réclusion et lui faire épouser à force de solitude et d'ennui je ne sais quel homme vulgaire qu'elle n'avait jamais vu, le capitaine Orlandini avait relégué sa fille dans les combles et la tenait enfermée dans une étroite cellule dont seul il avait la clef, et dont personne que lui ne passait le seuil. La liberté devait être le prix de son consentement. Il n'épargnait rien pour le lui arracher, et il s'appliquait avec un soin barbare à lui rendre sa captivité insupportable; il alla même jusqu'à lui imposer une diète austère afin d'énerver son courage par l'inanition. Nourri dès l'enfance dans la grossièreté des casernes papales, il ne connaissait pas d'autre éloquence, ni d'autres moyens de persuasion.

Et s'il ne s'était pas encore porté dans sa colère à des extrémités sanglantes, ce n'est pas qu'il eût des entrailles de père, c'est qu'il avait peur; l'invisible pèlerin régnait sur lui et lui enchaînait le bras.

Une apparition menaçante n'avait fait que redoubler son effroi. Glissé, un soir, loin de sa retraite, dans son costume dévot, le proscrit de l'Aventin avait épié son passage dans la rue solitaire de Saint-Vital; et se dressant tout à coup devant lui comme une ombre, il lui avait répété d'une voix foudroyante ces formidables paroles de la basilique : — « Capitaine Orlandini, sou-

viens-toi du pèlerin de Sainte-Marie-Majeure! » — Le fantôme avait disparu dans les ténèbres; mais son souvenir était durable, et, remords vivant, il pénétrait le lâche d'une terreur salutaire.

Stupide et trivial, il n'entendait rien au cœur humain; il connaissait plus mal encore sa fille, et ce qu'il croyait devoir la dompter, ne faisait que la roidir. Bien loin de s'éteindre dans les fers, la passion de Loysa, attisée, exaltée par la persécution, grandissait de tous les maux qu'elle souffrait pour l'amour. Décidée à la résistance, et prête à tout, elle n'opposait que le silence à la fureur, le mépris à la brutalité. Sa résolution était prise, comme à Sainte-Catherine, de mourir plutôt que de céder. Avec cela on est invincible.

Mais que ses journées étaient longues! ses insomnies douloureuses! L'œil sec, devant son père, et la tête haute, elle ne savait que pleurer et prier quand elle était seule, et son cœur se brisait. Sa plus grande torture était de ne savoir rien d'Anselme. Le capitaine lui avait bien dit qu'il était plongé dans les cachots du château Saint-Ange; il avait beau le lui répéter tous les jours, elle n'en croyait rien; quelque chose en elle lui disait que cela n'était pas, et que son père mentait. Cette incertitude n'en était pas moins pleine d'angoisses, elle n'en peuplait pas moins sa prison de visions funestes; mais l'amour triomphait de tout, et son amant en péril lui apparaissait plus beau dans la majesté du malheur.

Lui du moins avait pour distraire sa peine les grands intérêts et les passions ardentes de la politique; mais elle, quels intérêts, quelles passions pouvait-elle avoir

qui ne fussent pas l'amour? Par quelle route lui aurait-elle échappé? Dans quel repli profond, inconnu de son ame, eût-elle pu se réfugier, où l'image d'Anselme ne l'eût poursuivie, où elle ne l'eût trouvée vivante, ineffaçable? Loin de la fuir, cette chère image, elle l'adorait, elle n'implorait qu'elle; c'est elle qui occupait ses longues heures de solitude et d'oisiveté; elle qui s'asseyait la nuit à son chevet pour recueillir ses larmes et les essuyer, elle qui l'armait de patience et de bravoure dans ses combats de tous les jours.

Elle était à l'âge où l'on n'a point appris encore à désespérer. Seule, captive, opprimée, sans appui, sans asile au monde, elle ne vivait que pour l'espérance; elle échappait au présent par l'avenir et le faisait si beau, cet avenir réparateur, qu'il ne lui semblait pas avoir encore assez souffert pour le mériter. Religieuse dans l'amour et par l'amour, elle supportait l'épreuve avec résignation, avec joie, semblable à ces martyrs qui bénissaient leurs bourreaux de les rendre par les tourmens plus dignes du royaume des cieux. Le dieu de ce monde idéal que créait sa fantaisie, le roi de ces fêtes futures dont le parfum déjà l'enivrait, c'était Anselme le proscrit, Anselme l'excommunié, fiancé de la mort que l'amour jaloux de l'intrépide Romaine disputait comme Orphée à sa formidable rivale.

Informé par Marius de l'étroite captivité de Loysa, Anselme souffrait plus des maux dont il était la cause que des maux dont il était l'objet. Moins jeune, il savait mieux la vie; plus lent à l'espérance, il ne se créait pas un si splendide avenir; pourtant il ne désespérait pas;

condamné dans un tel moment à une telle inaction, il en gémissait, mais il se résignait, il se réfugiait dans l'asile des forts, la nécessité.

Relégué dans son désert comme la prisonnière dans sa cellule, il passait comme elle de longues heures d'isolement et de silence, attendant que le destin leur fût plus clément.

Sa retraite était sur les pentes méridionales de l'Aventin entre la vieille église cardinalesque de Sainte-Balbine et Saint-Saba, antique sanctuaire des Grecs inconolâtres. Ce n'était qu'une cabane de chaume ensevelie au milieu des vignes, sous l'ombrage épais des mûriers et des yeuses de l'ancien bois sacré d'Égérie. Il devait là sa sécurité moins à la solitude du lieu, quoique profonde, qu'à un passage souterrain, reste ignoré d'un hypogée, qui de sa chaumière allait déboucher au pied du Mont Célien, non loin de la chapelle chrétienne des deux saints païens Achille et Nérée. Le hasard lui avait découvert un jour cette catacombe inconnue, et il avait songé dès-lors à s'en faire au besoin un refuge. Nul au monde ne connaissait l'asile du proscrit. Loysa elle-même l'ignorait; Marius l'ignorait comme elle et ne voyait jamais Anselme qu'aux rendez-vous des Thermes voisins de Caracalla.

Ces vastes ruines, les plus pittoresques de Rome, sont, de tous les monumens de la magnificence impériale, le mieux conservées. Les Thermes antiques n'étaient pas seulement des bains, où la volupté la plus raffinée épuisait ses délices; c'étaient aussi des promenades plantées d'arbres et des xystes couverts, où les

oisifs venaient prendre le frais; c'étaient des stades, où les athlètes s'endurcissaient et s'assouplissaient aux jeux du corps; des galeries immenses, pinacothèques somptueuses, où les peintres exposaient leurs tableaux, les sculpteurs leurs statues; des bibliothèques enfin et des exèdres studieuses, où les savans venaient lire, les philosophes discuter, les orateurs et les poètes réciter leur prose et leurs vers.

Tels étaient les Thermes de Caracalla. Ceux de Dioclétien, sur le Quirinal; de Titus, sur l'Esquilin; ceux enfin de Néron, entre le cirque Agonal, aujourd'hui place Navone, et le Panthéon, avaient tous le même emploi; mais aucuns ne pouvaient surpasser ceux-ci en grandeur, en beauté. Ils n'avaient pas moins de seize cents salles de bains, toutes séparées, et ornées toutes de marbres précieux; on y arrivait par une voie royale et des portiques non moins superbes, l'empereur lui-même y avait un palais et un bain à lui.

Le statuaire a puisé là, et y puise encore des chefs-d'œuvre; c'est là que fut exhumé le torse du Belvédère : de là sortirent l'Hercule de Glicon l'Athénien, la Flore et le Taureau Farnèse, trésors sans prix, que Rome envie aujourd'hui à Naples; car la reine du monde enrichit les nations de ses dépouilles, après s'être enrichie des leurs.

Coupée et dispersée par la cognée des Barbares, la forêt des colonnes orientales qui ornaient les salles et soutenaient les portiques, orne et soutient de ses débris somptueux les églises de Rome. La dernière arrachée du sol fut donnée par le Pape à Côme de Médicis, et trainée

à Florence. Érigée par l'usurpateur sur la place de la Trinité pour éterniser la victoire de Montemurlo et la chûte de la république des Dante et des Machiavel, elle porte encore au faîte, ironie sanglante! une statue de la justice, comme si la justice ne mourait pas du coup qui tue la liberté.

Quoique dans l'enceinte des murs et au centre de la Rome d'autrefois, les Thermes de Caracalla sont à presque deux milles de la Rome d'aujourd'hui, et loin de toute habitation. Cet isolement leur imprime un singulier caractère de désolation et de tristesse. Dépouillées de leurs marbres et de leurs peintures, mais couronnées de lentisques et de giroflées, les grandes murailles de briques rouges se dressent au milieu d'une forêt d'herbes vénéneuses qui croît au pied. Le lierre les tapisse en guise de bronze et d'or; la clématite et le scolopendre s'y balancent en festons gracieux; une salle, jadis parfumée et ouverte à toutes les voluptés du corps et de l'esprit, sert maintenant d'immonde poulailler; et, seul habitant du désert, un paysan maigre, hâve, miné par la mal'aria, garde les ruines comme un fantôme assis sur un tombeau.

C'est là, dans ce même lieu, où le peuple romain venait causer familièrement de la conquête du monde, à l'ombre des jardins en fleurs et des portiques; c'est là, au milieu des ronces et des décombres, que les deux conspirateurs s'entretenaient en secret de l'Italie conquise, et conjuraient sa délivrance.

Le dernier espoir d'Anselme, espoir, hélas! bien pauvre, reposait sur le Conclave. L'œil fixé sur le Quirinal,

ignorant encore la défaite du champion sicilien, il prêtait l'oreille au nom qui allait sortir de l'urne, comme le Peuple d'Israël aux oracles de Sinaï.

Étranger au Consistoire et aux mystères de la cellule de Saint-François, Marius ne partageait point ses espérances; il ne le pouvait pas, et il les combattait sans les comprendre. Sa haine du Vatican était inplacable, aveugle; homme de guerre plus qu'homme d'État, il voulait tout abbattre, tout détruire; il aurait fait, lui aussi, la faute énorme de dépouiller les temples d'Italie, et un Pape lui aurait dit : Sois libre! qu'il n'aurait pas voulu de cette liberté donnée par un prêtre.

— « D'ailleurs, ajoutait-il, un Pape républicain est impossible; je n'y crois pas.

— » Attendons, répondait Anselme, qui lui-même n'y croyait guère; attendons le résultat du Conclave. Il touche au terme, et peut-être, à cette heure, les dés sont-ils jetés. »

Un coup de canon lui répondit qu'ils l'étaient.

— « Le château Saint-Ange a parlé, reprit Marius : le Pape est fait.

— » Qui sera-ce? s'écria Anselme avec émotion.

— » Qu'importe! répliqua le Trastévérin. Pape pour pape, ce sera toujours un prêtre. Il est vrai que ce pourrait être un moine, et ce serait pis. Je vais le savoir. »

Et, serrant la main du proscrit, Marius prit le chemin du Quirinal.

XXVI.

LE SÉPULCRE DE BIBULUS.

Le peuple assiégait déjà le Quirinal. C'était l'heure de la fumade; la fumée ne sortit point du tube de fer prophétique; le canon Saint-Ange n'avait pas menti : le Pape était fait.

— Le Pape est fait! le Pape est fait! — Répété par cent mille voix, ce cri accueillit Marius sur la place de Mont-Cavallo. Il s'arrêta au pied des deux chevaux gigantesques qui la baptisent; et appuyé contre le piédestal de l'obélisque égyptien qui les couvre, eux et la fameuse fontaine orientale de sa grande ombre, il attendit là, en silence, que le balcon mûré du palais pontifical s'ouvrît pour laisser passer le nom du nouveau Pape.

— « Sait-on sur la tête de quelle éminence s'est posée la colombe? demanda une espèce de campagnard en habit citadin.

— » De quelle colombe voulez-vous parler? répondit son voisin.

— » Eh ! mais de la colombe du Saint-Esprit, je pense.

— » Et qu'est-ce que la colombe du Saint-Esprit a, je vous prie, à démêler en cette affaire?

— » Ce qu'elle a à démêler en cette affaire ! Mais vous ne savez donc pas, tout Romains que vous êtes, comment les choses se passent au Conclave? Moi qui suis étranger, je vais vous l'apprendre. Le jour de l'élection venu, messeigneurs les cardinaux se rangent en cercle dans la chapelle; on y lâche une colombe, et le cardinal sur la tête duquel le Saint-Esprit l'envoie se poser, est proclamé Pape. »

Un rire universel accueillit la burlesque leçon du pédant; car la dernière plèbe de Rome sait aussi bien que la haute diplomatie à quoi s'en tenir sur les opérations du Saint-Esprit au sein du Conclave.

— » Mais qui êtes-vous donc, vous, pour venir nous en remontrer, à nous, et qui vous a donné le droit de régenter le peuple romain?

— » Comment! qui je suis, répliqua le campagnard. Je suis conseiller de la République de Saint-Marin, et filleul, pour vous servir, du feu l'illustre Antoine Onofri.

— » O..... On..... Comment dites-vous?

— » Onofri, vous dis-je, répéta le Saint-Marinais, tout rouge de colère. Quoi! vous ne connaissez pas même le grand Onofri, ambassadeur de la République à la cour de l'empereur Napoléon! Que savez-vous donc? Vous ne savez donc rien, absolument rien; vous êtes des ignorans fieffés. Ne pas connaître Onofri! Vous n'avez sans

doute jamais entendu parler non plus de Napoléon? Faudra-t-il que je vous conte aussi son histoire? car je l'ai vu, de mes yeux vu, et même j'ai eu l'honneur, moi qui vous parle, d'être choisi par mon gouvernement, pour complimenter le grand homme. Mais que fais-je donc, ajouta en se rengorgeant le grotesque ambassadeur de Lilliput; que fais-je, de vouloir décrasser de tels ignares? Comment connaîtraient-ils l'empereur Napoléon et Onofri, mon parrain, eux qui ne savent pas même comment le Saint-Esprit fait leur Pape? Je vous le répète, afin que vous ne l'ignoriez pas; je le répète à votre honte, les choses se passent au Conclave comme je vous l'ai dit; je le tiens du Père-Gardien des capucins de la République; un saint homme, ma foi! et de plus, secrétaire du Saint-Office. Est-ce une autorité, celle-là?

— » Seigneur conseiller, lui dit un petit abbé railleur, est-il vrai que la République de Saint-Marin ait déclaré la guerre, par terre et par mer, à la principauté de Monaco?

— » Vous n'y êtes pas, répondit une voix; il s'agit bien d'autre chose : elle médite la conquête de la République de Sénarica. »

Sénarica est un hameau de l'Abbruzze, qu'un caprice de la reine Jeanne avait exempté de toute gabelle, et qui nommait son Doge. Cette Venise microscopique portait comme l'autre le titre pompeux de République, et occupait le premier rang dans la hiérarchie politique des infinimens petits; elle avait cent cinquante habitans.

Le filleul d'Onofri ne releva pas le gant, il battit en

retraite, et se perdit dans la foule au milieu des éclats de rire.

Cependant la foule grossissait toujours. Attiré par la grande nouvelle, tout Rome était au Quirinal. Carosses et piétons, hommes d'église, hommes d'épée, princes et mendians, tous les rangs, tous les ordres, tous les états, tous les peuples, étaient confondus là pêle-mêle dans une commune attente. Tombant à plomb sur la colline bigarrée, le soleil italien faisait briller tous ces costumes de mille couleurs, de mille feux. Quoique la place fût déjà comble, les rues d'alentour ne cessaient d'y verser des torrens d'hommes. On eût dit une mer houleuse, où se précipitaient en grondant vingt fleuves débordés. Dominant l'orage, et surmonté de la croix, le paisible obélisque se dressait majestueusement au sein des flots tumultueux, comme les pyramides au milieu des sables mouvans. Il était là immobile comme la colonne des siècles.

— « Sang de Christ! s'écria une voix — et à l'apostrophe chacun reconnut Taddée — cela commence à devenir long! Les robes rouges se moquent-elles de nous? Si seulement c'était pour nous en donner un bon, on prendrait encore patience; mais gageons, mes fils, qu'ils n'auront pas même pensé à notre cardinal de Pétralie, le seul qui nous eût convenu. Dieu veuille qu'au moins ce soit un Romain!

— » Et pas un religieux, dit un séculier.

— » Et pas un séculier, dit un religieux.

— » Dieu veuille surtout, s'écrièrent mille voix, que ce ne soit pas un ultramontain!

— » Rassurez-vous, mes enfans, rassurez-vous, répondit un gros chanoine, cela ne peut pas être; le Saint-Esprit ne passe pas les Alpes.

— » Qu'est-ce à dire, mon révérend, interrompit d'une voix aigre un petit abbé français; depuis quand a t-on rogné les ailes de la colombe? Ceci est une hérésie, presqu'un blasphême. L'Esprit souffle où bon lui semble. *Spiritus flat ubi vult.*

— » Sont-ils bêtes, ceux-là! murmura Taddée en se drapant fièrement dans son manteau de poil de chèvre; ne vont-ils pas croire à la fameuse colombe du filleul d'Onofri! »

Et l'Agamemnon du Janicule jeta sur les deux tonsurés un regard de dédain.

Le mur du balcon où tous les yeux étaient fixés tardant à tomber, cette mer vivante se mit à mugir d'impatience dans son lit, et à battre de ses vagues menaçantes le marbre de ce palais silencieux, inflexible, qui ne voulait pas dire son secret.

— » Notre Pape! notre Pape! criait la multitude. A bas le Conclave! Nous voulons notre Pape.

— Leur Pape? répétait entre ses dents Marius, ému de colère. Leur Pape! Anselme a raison; il faut à ce peuple imbécille son Pape, comme il lui faut son soleil. — Et songeant que c'était ce même peuple empressé au pied de son idole invisible qu'il fallait armer contre elle, il désespérait, il maudissait dans son ame de conspirateur le Vatican et la papauté.

Cependant les injures et les menaces ne cessaient de pleuvoir sur le Conclave et les robes rouges, et Taddée

avait déjà parlé sourdement de démolir le palais, pour en arracher de force leur Pape. Tout à coup un bruit de marteau fit diversion à la fureur, et la première pierre du balcon tomba. Elle fut accueillie par un hourra de joie, et la tempête fut conjurée par enchantement.

La brèche ouverte, le silence s'établit, vaste, profond, comme au désert. Précédé de la croix, et suivi d'un maître des cérémonies, le Cardinal Premier-Diacre, en robe violette et en chapeau rouge, parut sur le balcon pour notifier au peuple romain l'élection de son nouveau souverain. Il prononça au milieu du silence la formule sacramentelle : — » ANNUNCIO VOBIS GAUDIUM MAGNUM : HABEMUS PAPAM », — et le nom du Pontife, fut proclamé.

Cela fait, le héraut sacré du Conclave jeta au peuple la feuille qu'il venait de lire, et battit des mains ; il se retira au milieu des applaudissemens et des bravos de la multitude. Les femmes brillantes dont les fenêtres de la Consulte et des palais voisins étaient bordées agitèrent leurs mouchoirs et leurs écharpes en signe d'allégresse; toutes les cloches sonnèrent en chœur, et le canon du château Saint-Ange tonna.

Cette cérémonie est encore une de celles dont l'esprit est mort. Jadis l'élection du Pape était, non signifiée, mais soumise au peuple romain, qui la confirmait ou la rejetait. La forme qui suppose le droit, mais qui n'est pas lui, a survécu seule; et, oublieux de ses prérogatives, le peuple se contente aujourd'hui de ce simulacre de souveraineté.

Autant le spectacle de son impatience avait été terri-

ble, autant était pittoresque celui de sa satisfaction. Enfin il avait son Pape! Grave et sévère jusque dans la joie, il n'éclatait pas en fous transports, comme aurait fait le peuple de Naples ou de Venise, mais en satires sanglantes contre les ambitions déçues et les vanités mystifiées. Implacable dans sa verve ardente, il s'y livrait avec audace; et qu'ils portassent le chapeau de cardinal ou le bonnet d'artisan, sa verge juvénalesque déchirait impitoyablement tous ceux qu'elle fouettait.

Tandis que, relevé d'interdit, le Conclave s'ouvrait pour laisser sortir les prisonniers et entrer les flatteurs, la foule s'écoulait lentement sur les flancs de la sainte colline.

Sombre et mécontent, Marius avait quitté son poste; et entouré d'un groupe de Trastévérins, à la tête duquel était Taddée, il descendait en silence au forum du Trajan par la large rue Magnanapoli.

— » Qu'avez-vous, maître? lui dirent-ils; vous ne nous parlez pas. Que pensez-vous du nouveau Pape? Aurons-nous la feuillette et les pagnottes à bon marché sous celui-ci?

— » Qu'en sais-je? répondit brusquement Marius; et qu'est-ce que cela me fait, à moi? Vous mériteriez de payer la pagnotte un paul, et la feuillette un écu, pour venir battre ici des mains comme aux marionettes, lorsqu'on vous vole au grand jour, et qu'on outrage en vous la majesté du peuple romain. Allez! Jules-César avait bien raison, vous n'êtes pas dignes d'un nom si beau. Ceux de la place d'Espagne valaient mieux que vous.

— » Maître, qu'est-ce donc qu'on nous a volé?

— » Ce qu'on vous a volé? Vos droits, l'honneur, la liberté. Tout ce que nos pères ont acheté pour nous au prix de leur généreux sang, vous le vendez lâchement, vous, pour la girandole du château Saint-Ange et les combats de taureaux du mausolée d'Auguste. »

Sans rien ajouter il les mena près de là, au coin de la montée de Marforio, et s'arrêta devant le sépulcre de l'édile Poblicius Bibulus. Ce monument tumulaire est, avec celui des Scipions, le plus ancien et le plus vénérable de Rome; fait de travestin, et orné de quatre pilastres couronnés d'une élégante corniche, il porte l'inscription suivante :

C. POBLICIO. L. F. BIBVLO. AED. PL. HONORIS.
VIRTVTIS. CAVSSA. SENATVS.
CONSVLTO. POPVLIQVE. IVSSV. LOCVS.
MONVMENTO. QVO. IPSE. POSTEREIQVE.
EIVS. INFERRENTVR. PVBLICE. DATVS. EST.

— « Ce tombeau, reprit Marius, est celui d'un ancien magistrat de la République, un nommé Bibulus; mais un magistrat plein de vertu, plein d'honneur, comme dit l'inscription, et comme on n'en voit plus. Il mérita si bien du public, il remplit si religieusement les devoirs de sa charge que l'État lui donna ce terrain pour lui servir de sépulture, à lui et à ses descendans. Mais remarquez bien ceci: ce fut par ordre du peuple, non du sénat, SENATUS *CONSVLTO* POPVLIQVE *IVSSV;* ce qui veut dire que le sénat ou Sacré-Collége ne faisait que proposer, et c'est le peuple qui ordonnait, car le

peuple est souverain. Il le fut de tout temps à Rome, où de tout temps il nomma ses chefs. Il élisait déjà ses rois; quand il les eut chassés, il y a de cela deux mille quatre cents ans, il élut ses consuls et ses tribuns, plus tard ses empereurs, puis ses évêques et enfin ses papes. Mais aujourd'hui le peuple romain n'est plus rien, ce n'est qu'une bête de somme docile qu'on charge à merci. Il n'est bon qu'à suer jour et nuit pour payer la gabelle et engraisser les robes rouges; car les robes rouges boivent le sang du pauvre. Jadis maîtres du monde, vous ne possédez pas un pouce de terre. Les sangliers ont des bouges, les oiseaux de l'air ont des nids, et vous n'avez pas, vous, un toit où reposer la tête. Et vous me demandez ce qu'on vous vole! Demandez-moi plutôt ce qu'on ne vous vole pas; et, au lieu d'aller battre des mains comme des Anglais devant ce Conclave où les cardinaux vous jouent et vous mystifient, allez-vous-en cacher votre honte et votre déshonneur au fond du Trastévéré; aller filer comme des femmes, puisque vous ne savez pas vous battre comme des hommes. »

La harangue du Gracchus populaire fit sensation. On le laissa parler sans l'interrompre, et, quand il eut fini, Taddée prit la parole.

— « Bravo! s'écria-t-il; voilà qui est parler! C'est ce que je leur disais devant Pasquin, le soir où nous jouâmes du couteau avec les carabiniers. Oui, les robes rouges dévorent la substance du peuple romain. » — Et s'approchant de Marius: — « Maître, lui dit-il à l'oreille, s'il s'agit de quelque chose... Vous m'enten-

dez... Nous sommes là. C'est moi qui tenais le bout de la corde, le jour où l'on pendit au Cours le grand-inquisiteur Tortona.

— « Je compte sur toi dans huit jours, lui répondit Marius ; et si vous n'êtes pas des lâches, dans huit jours il y aura du neuf. Mes amis, continua-t-il en s'adressant aux autres d'une voix adoucie, songez à ce que vous fûtes, à ce que vous êtes, et à ce que vous pouvez être, si vous voulez. Car, voyez-vous, il ne s'agit que de vouloir. Vouloir c'est pouvoir. Songez-y.

— » Nous y songerons, maître, nous y songerons ! » — s'écrièrent en chœur tous les Trastévérins ; et, descendant vers la place Saint-Marc, ils prirent la route de Saint-Pierre, où les appelait un nouveau spectacle.

Marius, lui, descendit au Forum, et prit la route des Thermes de Caracalla, où le proscrit de l'Aventin attendait le nom du souverain Pontife.

XXVII.

L'ADORATION.

Le nouveau spectacle qui appelait les Trastévérins à Saint-Pierre était l'Adoration. L'élu du Sacré-Collége avait reçu deux fois déjà l'hommage de ses électeurs, mais à huis clos dans la chapelle du Quirinal, où le Camerlingue, roi dépossédé, lui avait remis l'anneau du pêcheur. La troisième adoration est publique, et se célèbre dans la basilique du Vatican.

Le cortége pontifical était sorti du palais de Monte-Cavallo et s'était mis en marche au son d'une musique toute militaire. Dragons, chasseurs et grenadiers bordaient la haie. Attelé de six chevaux, et tout chargé de dorures et d'ornemens massifs, le noble carosse du vicaire de ce Jésus qui fit son entrée à Jérusalem sur un âne, roulait lentement sur les saints pavés de la ville éternelle. Couvert de la grande chape de pourpre et de la mitre d'or, chaussé de la mule

rouge à croix d'or comme la mitre, le favori du Saint-Esprit occupait le fond du carrosse; deux cardinaux, l'un d'Autriche, l'autre de France, le devant. Un auditeur de Rota marchait en tête, portant la croix, et monté sur une haquenée blanche caparaçonnée d'un grand linceul noir. Environné des Suisses en grand costume du quinzième siècle, et la hallebarde au poing, le Roi-Prêtre était précédé et accompagné de sa garde à cheval, en habit rouge et en plumes blanches.

Parmi ces derniers était Brancador.

Ni moins gothique, ni moins massif que la lourde machine papale, mais tout noir comme un char de deuil, un second carrosse, à six chevaux comme le premier, roulait pesamment après les gardes, suivi d'une longue file de voitures qui faisaient queue. Un escadron de chasseurs à cheval fermait la marche.

Sorti Pape de ce palais où il était entré cardinal, le nouveau Pontife était un vieillard pâle, d'une figure vénérable. Ses cheveux blancs flottaient au gré du vent sur ses épaules; il était grand, noble, et respirait dans tout son être la double majesté du pouvoir et de la vieillesse. Reçu par les acclamations du peuple, qui s'agenouillait sur son passage, il lui rendait son salut par des bénédictions. Descendu lentement du Quirinal sur la place de Venise, il s'achemina vers Saint-Pierre par la route papale, passant devant l'église des Jésuites et devant ce Pasquin où son prédécesseur mort avait apaisé l'émeute trastévérine.

La place du pont Saint-Ange était couverte de spec-

tateurs de toutes classes, qui attendaient le cortége. Arrivé là, Brancador se redressa sur sa selle, et se carrant dans son habit rouge, il balança ses plumes blanches avec coquetterie, et fit caracoler son cheval devant une élégante calèche où une jeune et belle femme était à demi couchée. Sa robe noire rehaussait la blancheur veloutée de son cou de cygne; son bras nonchalant semblait fléchir sous le poids de son éventail. Elle répondit par une légère inclination de tête au salut du jeune homme, mais le subit incarnat de son teint pâle trahit l'émotion cachée sous cette négligence affectée.

Cette femme était la fille du prince d'Iési, qui s'épanouissait au soleil sur les coussins voluptueux de son carrosse, tandis que les victimes de sa délation languissaient sur la paille humide et ténébreuse des cachots.

De retour à Rome, Brancador avait tenu vingt-quatre heures ses résolutions d'Asture. Mais une visite de sa maîtresse en larmes les avait ébranlées, un baiser de sa bouche anéanties, et l'amour avait ressaisi sa proie d'une main de fer. Rassuré, fasciné, il en vint à prendre ses angoisses et ses épouvantes du pont d'Ardée pour de pures visions, filles de la solitude, et il regarda dès lors comme insensée l'idée qu'il pût seulement être soupçonné de la trahison du Vélabre. La faute de la comtesse était couverte d'un voile impénétrable, et le Gouverneur de Rome était trop prêtre et trop intéressé lui-même au silence pour en révéler jamais le secret.

— Ce Trastévérin, se disait l'amant de la délatrice en pensant à Marius, n'est qu'un brutal ; il ignore l'amour et ne me fait froide mine que parce que j'ai une maîtresse divine et qu'il n'en a point. Pauvre Antonia! à quel danger elle s'est livrée pour moi ! — Et le crime de la jalousie tournait ainsi au profit de l'amour. — Qu'elle est belle? se répétait le jeune homme avec ivresse, en la voyant si admirée. Quel regard! quel sourire! quelle grâce! Et tout cela est à moi! Qui ne serait jaloux de tant de bonheur! — Et son œil charmé lui adressait des regards si tendres, si ravis, que le sein de la comtesse en palpitait visiblement.

L'ivresse de Brancador fut troublée. Une apparition soudaine le rappela tout d'un coup au pont d'Ardée et à ces terreurs du désert. Il vit flamboyer au bout du pont Saint-Ange les deux yeux bruns de Marius, qui en ce moment revenait des Thermes. Le Trastévérin dardait sur lui et sur Antonia des regards si pleins de vengeance, de menace, que l'on ne pouvait plus douter qu'il n'eût le secret du Vélabre. Cette rencontre bouleversa Brancador, un froid glaçant le prit au cœur, il fut pour se trouver mal. Antonia, qui ne connaissait pas Marius, ne vit rien de cette scène muette; elle continua à sourire et à s'éventer d'une main dolente.

Retombé dans ses alarmes, dans ses épouvantemens, Brancador, pâle et morne, avait repris son rang, et marchait, la tête et l'épée basses, le long des hautes murailles du château Saint-Ange, mausolée d'Adrien érigé en forteresse par Crescence. Après avoir passé devant la petite église de Sainte-Marie-à-Traspontine,

élevée au lieu même où fut, dit-on, enseveli Romulus, et devant ce beau palais bramantesque des Conversions où moururent la reine de Chypre et Raphaël, le paisible cortége pontifical, et avec lui Brancador, abîmé toujours dans ses orageuses pensées, arriva enfin sur l'immense place de Saint-Pierre.

Elle était comble. Jaloux d'y voir les premiers entrer leur Pape, les Trastévérins, hommes et femmes, s'étaient échelonnés en amphithéâtre sur les vastes gradins de la Basilique; la terreur respectueuse qu'inspire leur nom leur servait de rempart; peu se hazardaient à leur disputer la place, et à tenter l'assaut. Le costume éclatant des femmes et leurs bijoux massifs rayonnaient au soleil; le chapeau conique des hommes était couronné de fleurs et de rubans. Au-dessous de ce balcon versicolore, la foule de la place ne formait qu'une masse noire et confuse.

Le cortége défila lentement au pied de l'obélisque d'Héliopolis, géant de deux cents palmes qui projetait sur la multitude son ombre opaque; et, déjà fait à sa nouvelle grandeur, le Pape alla descendre à la sacristie au son de la grande cloche de Saint-Pierre et du canon Saint-Ange. Le peuple alors fit irruption dans le temple et en submergea l'immensité. Son attente fut longue, mais calme. Le pape enfin reparut, porté sur la chaise gestatoria.

Précédé toujours de la croix et suivi de la noblesse, de la prélature, des cardinaux, il franchit le seuil de la grande porte, au chant de l'orgue et du chœur, qui entonnèrent à son entrée l'hymne triomphale : *Ecce sa-*

cerdos magnus. Aux sons de cette musique sacrée, à la vue de ce peuple innombrable dont il était la pensée et la foi vivante, à l'éclat de la basilique, à l'appareil imposant de cette fête unique au monde dont il était le roi, le dieu, le Grand-Prêtre de la chrétienté poussa un soupir profond; il courba la tête, comme s'il eût succombé sous sa fortune; quand il la releva, ses yeux étaient mouillés de larmes.

Porté à la chapelle du Saint-Sacrement, il descendit de son trône aérien, près du tombeau de Sixte-Quatre, le fils du pêcheur de Savone, et, agenouillé là sur le Faldistoire, coussin de velours cramoisi bordé d'or, il s'humilia devant Dieu et pria.

Il se fit dans le temple un grand silence.

Retenu par son service à côté du Pontife, Brancador crut s'entendre nommer; il se retourna et vit derrière lui un groupe de Trastévérins dont l'un — maître Taddée — le montrait du doigt aux autres, en leur disant quelque chose qu'il n'entendit pas; mais deux mots qu'il saisit au vol, délateur et Vélabre, lui en dirent assez. Le sang lui mua. Les dents serrées, aveuglé par la rage, il se lançait déjà contre l'insolent pour le percer de son épée, lorsqu'il fut retenu par un de ses camarades.

— « Qu'as-tu donc, Brancador? lui dit-il à voix basse; tu n'es plus à toi depuis le pont Saint-Ange. Ta maîtresse t'aurait-elle fait infidelité! Ses doux regards et son beau sourire n'étaient-ils donc pas pour toi? »

Brancador ne répondit que par un affreux blasphême. Rouge tour à tour de honte et pâle de désespoir il de-

mandait aux marbres de la basilique de s'ouvrir sous ses pieds et de l'engloutir.

Cependant l'auguste vieillard s'était relevé. Porté de la chapelle du Saint-Sacrement à la confession de Saint-Pierre, où les cent douze lampes éternelles brûlent au mausolée du prince des apôtres, il fut assis sur le grand-autel, et la cérémonie de l'adoration commença.

Érigé sur le sépulcre même de Céphas, et ombragé des gigantesques spirales du baldaquin de bronze enlevé au Panthéon, le grand-autel de la basilique papale est élevé sur sept gradins, et tourné à l'orient, suivant l'antique usage. Isolé au centre de la croix, sous la coupole de Michelange, il est digne, par sa magnificence et sa grandeur, de la cour du Dieu vivant. Le Pontife souverain seul y officie.

C'est là que les cardinaux, revêtus de la chape violette, vinrent adorer pour la troisième fois le Vicaire du Crucifié. Agenouillés devant lui, ils lui baisèrent l'un après l'autre le pied et la main droite, puis lui donnèrent sur les deux joues le baiser mystique. Pendant ce temps, le chœur chantait le *Te Deum*.

Fidèle à son rôle de quarante ans; quoique la toile fût tombée pour lui, le dernier qui vint adorer l'Élu de Dieu fut le Grand-Pénitencier. Couvert de la robe de bure qu'il ne quittait jamais, même dans les pompes sacerdotales, il s'approcha de l'autel d'un pas ferme; et ce bâtard, dont les rois du monde devaient baiser la mule, il baisa celle de son rival, de son vainqueur, avec une humilité si calme, qu'à voir la sérénité de ce front intrépide, nul œil que l'œil de Dieu ne devina son

désespoir. Le seul homme qui eût son secret sur terre était caché dans l'Aventin.

La cérémonie et les prières terminées, le pasteur de la bergerie chrétienne se dressa sur ses pieds et bénit le troupeau. Ramené dans la sacristie, il reprit le chemin du Quirinal. Le cortége y remonta dans le même ordre et par les mêmes rues qu'il en était descendu; et, fatigué de tant d'honneurs et d'adorations, ému de tant de respect et d'amour, l'Élu rentra dans son palais en répandant des larmes et des bénédictions. Le soir Rome fut illuminée; toutes les églises en chœur chantèrent le *Te Deum*, et le canon pacifique du château Saint-Ange ébranla l'écho des ruines, et alla troubler le silence du désert.

Mais peu à peu le silence et l'obscurité se ressaisirent de la ville éternelle comme d'une proie. Les grands chevaux de marbre du Quirinal et l'obélisque de Saint-Pierre, conviés d'Égypte et de Grèce à des spectacles si nouveaux pour eux, restèrent seuls sur leurs places désertes, et les fontaines gazouillèrent seules où la multitude avait tonné.

Mais le repos n'était pas dans toutes les ames.

Rentrée chez elle après la fête, et mollement couchée sur ses divans, la fille du prince d'Iési attendit toute la soirée son amant, impatiente de le féliciter de sa grâce militaire et de sa bonne mine; mais elle attendit en vain: son amant ne vint pas.

Son service fini, et ce supplice public avait duré des siècles, Brancador avait fui le Quirinal; croyant voir dans tous les yeux des regards accusateurs, il était venu

s'ensevelir chez lui, accablé de honte et de douleur. — Eh quoi! s'écriait-il avec rage, en se battant la tête contre les parois de sa chambre, traité de délateur en public! Infâme jusque dans le peuple! Mais je suis donc un homme perdu! Il est donc bien vrai que je suis déshonoré, et que je m'endormais sur un abîme, comme un fou sur un volcan! — Et retombé dans ses fureurs du pont d'Ardée, il se livra au désespoir avec tout l'emportement de sa nature impétueuse et mobile. Il recommença de blasphémer, il maudit l'amour, il maudit la liberté, il maudit Dieu; et, prenant le ciel et la terre à partie dans sa cause, il chargea l'univers tout entier du crime de sa faiblesse.

Sa première inspiration fut de voler chez Marius pour lui arracher le mot de cette affreuse énigme; il n'en eut pas la force. La nature de ces deux hommes était antipathique; et Marius, l'austère plébéien, était aussi répulsif à Brancador que Brancador, le patricien efféminé, à Marius. La crainte d'être humilié par le dur Trastévérin, et d'avoir à rougir devant lui, triompha chez l'amant d'Antonia de toute autre crainte; esclave de la fausse honte, il n'y alla point.

Il se sentait plus d'attrait vers Anselme, parce que Anselme comprenait tout; il se fut abaissé devant lui sans rougir à une justification, à un aveu. Mais où le prendre? Il ignorait sa retraite, il ne le croyait même plus à Rome. Depuis son retour d'Asture, le proscrit de l'Aventin ne l'avait pas honoré d'un rendez-vous.

Ce n'est pas qu'Anselme, plus juste appréciateur des faiblesses humaines, adoptât sans examen la leçon de



Marius sur la surprise du Vélabre. — Brancador est un traître, disait le Trastévérin ; il faut le dégrader. — Brancador n'est qu'un homme faible, répondait Anselme, et sa perfidie n'est que de l'imprudence. Le dégrader serait le réduire au désespoir par l'infamie ; et un homme déshonoré est capable de tout. Il vaut mieux lui ouvrir les voies de justification et le réhabiliter. — Le vindicatif enfant du Janicule secouait la tête avec incrédulité, mais il se taisait. Sa résolution était déjà prise, et dès lors inébranlable. Le lien carbonique lui semblait relâché ; il jugeait nécessaire de le resserrer par un exemple terrible.

Si indulgent que fût Anselme, sa tolérance pourtant n'allait pas jusqu'à l'oubli, jusqu'à l'impunité de telles fautes. Il écrivit au coupable une lettre froide et sévère, où il le prévenait, sans plus d'explication, qu'il était menacé d'une dégradation, et qu'il lui ménagerait sous peu l'occasion de se justifier. Le destin voulut que cette lettre écrasante parvînt à Brancador ce soir même, lorsqu'il était déjà si accablé. Ce dernier coup l'atterra.

— Me justifier ! s'écriait-il. Eh ! que servirait de me réhabiliter aux yeux d'Anselme, de Marius, aux yeux de tous les carbonari d'Italie, puisque mon nom est couvert de boue jusque dans le peuple ? Croira-t-il, lui, à mon innocence ? Il n'y croira jamais, et je n'en resterai pas moins déshonoré. Un pareil soupçon tache un homme ; il n'y a que le sang qui puisse laver la tache. — Et, la tête cachée entre ses deux mains, il tomba dans un accablement profond.

— N'importe ! reprit-il tout d'un coup en sortant de



son immobilité, et en se promenant dans sa chambre avec exaltation; je me justifierai, et ma justification sera telle, qu'il faudra bien m'absoudre. — L'homme faible venait de prendre une résolution si gigantesque, qu'elle respirait bien plutôt le délire de la fièvre que l'héroïsme froid et calculé du conspirateur.

L'amant d'Antonia avait résolu de tuer le Pape.

— C'est demain jeudi, pensait-il; le Pape est couronné dimanche; mon service m'appele auprès de lui pendant la cérémonie; j'aurai tout le loisir de choisir le moment; le coup porté, la stupeur sera si grande que je me perdrai sans peine, à la faveur du désordre, dans la foule immense de Saint-Pierre. Ainsi je me justifierai au lieu même où j'ai été insulté.

Son plan arrêté, Brancador n'en fut pas plus calme; il n'y a que les forts qu'apaise un parti pris; mais la lassitude vient à l'aide des faibles; il tomba d'épuisement dans un sommeil orageux et lourd. Défaites, victoires, terreurs, projets, l'avenir qui n'était pas encore, comme le passé qui n'était plus, tout s'anima, tout prit un corps dans ses songes, et son chevet fut assailli de spectres. Il vit le Vélabre, Asture, Ardée, sa maîtresse, le pont Saint-Ange, Saint-Pierre, Taddée, le Pape sanglant, mort à ses pieds, tout, excepté le poignard de Marius levé sur lui.

XXVIII.

L'AMNISTIE.

Descendu le premier au rendez-vous des Thermes, Anselme assis sur les ruines attendait Marius. Levé depuis une heure sur l'Apennin rougeâtre et dentelé des anciens Herniques, le soleil dorait les sept collines, et, glissant des hauteurs solitaires de Saint-Jean-de-Latran, il coulait, comme une lave ardente, dans la vallée d'Égérie. C'est là qu'admis aux assemblées des nymphes, le sage Numa venait puiser ses oracles; c'est là que sa divine épouse l'initiait aux choses saintes, et lui révélait les secrets de l'empire.

Quel Numa, se disait tristement Anselme en passant aux mythes profonds de ses pères, quel Numa, pénétrant les lois de Dieu, viendra rendre à Rome, non pas l'empire, il est à jamais perdu pour elle, mais l'amour et la religion des grandes choses? Quel Numa relèvera de leurs décombres ces temples de l'Honneur et de la

vertu qui jadis brillaient là haut sur la colline, près du bois sacré des Camènes? Hélas! ajoutait-il en soupirant, je m'étais en vain bercé du doux espoir d'un nouveau Numa. Moins heureux que le fils de Cures, le fils de Sicile n'a pas vu son nom sortir de l'urne. Et contristé de la chute du bâtard de Pétralie, devinant son désespoir, il gémit de n'être pas libre pour l'aller consoler, si une telle douleur pouvait l'être. Mais ramené à sa pensée de conspirateur : — Après les Numa, s'écria-il, les Tarquins; après les Tarquins, les Brutus. Notre dernier vaisseau est brûlé. Tant mieux!

Un signal convenu lui annonça l'arrivée de Marius, et les deux amis se joignirent à l'endroit le plus caché des Thermes.

— « Tu es libre, dit le Trastévérin en tirant de sa poche un papier; voici ta grâce. » — Et il lut à Anselme une amnistie publiée le matin même par le Pape de la veille. Elle rendait à la liberté tous les prisonniers politiques arrêtés depuis la nuit du Vélabre, et rappelait dans leurs foyers les fugitifs.

— « Je m'y attendais, répondit Anselme; un nouveau souverain commence toujours ainsi. C'est la lune de miel des nouveaux mariés. Prenons garde aux regrets.

— » Nous allons, j'espère, profiter si bien et si tôt de la liberté, que nous ne donnerons pas au repentir le temps de naître. »

Amnistier des prévenus serait partout ailleurs une étrange anomalie; mais à Rome, où tout accusé politique est coupable, cela n'étonna personne, et l'on fonda sur cet acte de clémence arbitraire l'espoir d'un pontifi-

cat bénévole. Tout le monde, comme Anselme, s'attendait bien à une amnistie; mais on ne l'espérait pas si prompte, pas si complète. On ignorait que le nouveau Pape avait acheté la tiare à ce prix.

Revenu du long étonnement où le véto gibelin l'avait jeté, et plein de respect pour l'héroïsme du Sicilien, le conclave s'en était remis spontanément à lui de l'élection du Pontife. — Nommez-nous un cardinal, lui avait-il dit, et celui-là sera Pape.

Le Grand-Pénitencier avait demandé une nuit pour y songer; et après avoir fixé son choix sur un cardinal neutre, condition tacite, irrévocable de sa médiation, — Monseigneur, avait-il dit, en me refusant la tiare, Dieu, dans sa miséricorde, m'a permis d'en disposer pour en ceindre le front le plus digne; or ce front, c'est le vôtre. Un autre vous parlerait sans doute du choix d'un premier ministre; borné aux soins de l'autel, je n'élève pas mes faibles yeux jusqu'à ces hautes spéculations gouvernementales, et je ne demande à votre éminence qu'une grâce : les cachots de Rome se sont emplis durant le Conclave de prisonniers d'état; ma première démarche, si mon indignité eût été appelée au trône de Saint-Pierre, aurait été une amnistie universelle, plénière; car le premier devoir du pasteur de l'Église n'est pas la rigueur, c'est le pardon. J'en avais fait la promesse à Dieu, et il faut que je la tienne; je suis comptable devant lui de toutes ces ames. D'ailleurs, il n'y a encore que des accusés; s'ils sont innocens, une absolution n'est qu'un acte de justice; s'ils sont coupables, c'est une clémence qui vous immortalisera et vous

conciliera l'amour de Rome et le respect de la chrétienté. Cette amnistie, monseigneur, la voici. Signez-la, et demain vous êtes Pape.

Le cardinal avait signé, et le lendemain le Grand-Pénitencier lui baisait le pied sur le grand-autel du Vatican. Le secret resta entre eux. Le choix du Sicilien était du reste le meilleur, le seul à faire dans le cercle étroit des possibilités du Conclave; c'était un Pape banal.

La dette du bâtard envers Anselme était payée; mais, champion battu du consistoire, n'y avait-il dans cet acte de reconnaissance nulle arrière-pensée d'égoïsme, nulle préoccupation d'avenir? Quoi qu'il en soit, au moment où la scène se fermait pour les sanfédistes, elle se rouvrait pour les carbonari, et par ses soins. Quels acteurs allaient y descendre? quel drame s'y jouer?

Soit défiance, soit besoin de recueillement, Anselme ne quitta pas, de tout le jour, sa solitude de l'Aventin. Les cachots de Rome étaient vides, les prisonniers tous au bras de leur famille, qu'il était encore, lui, dans sa retraite. Enfin il la quitta au soleil couchant.

Il ne croyait pas y rentrer si tôt.

Ses pas se portèrent comme d'eux-mêmes à Sainte-Marie-Majeure. Il prit d'instinct les rues solitaires par où naguère, faux pèlerin, il y allait adorer sa madone. Laissant derrière lui les Thermes fidèles de Caracalla, il passa par ceux de Tite, chef-d'œuvre de grâce antique, de pureté, où Raphaël a puisé les loges sublimes du Vatican. C'est non loin de là aussi, près des Sept Salles,

que fut exhumé le Laocoon. Sans s'arrêter cette fois à la basilique, Anselme descendit sur-le-champ à la maison des Quatre-Fontaines; mais il n'en franchit le seuil qu'après s'être assuré de l'absence du capitaine Orlandini. Dame Véronique était seule et pleurait. Elle fut tellement saisie à cette apparition inattendue, qu'elle cria au revenant et s'enfuit en murmurant des exorcismes.

— « Puis-je la voir? demanda Anselme quand la pauvre tante fut rassurée.

— » Fuyez, fuyez; il est ici. Jésus! Jésus! quelle imprudence!

— » Puis-je la voir? répéta-t-il avec impatience.

— » Impossible! Il a la clé de sa prison, et personne que lui n'y met les pieds. Mais fuyez, au nom du ciel, fuyez! Il va rentrer; et s'il vous trouve ici, il vous tuera.

— » Et sa prison, où est-elle?

— » Là haut dans les combles.

— » Ne peut-on lui parler au moins à travers la porte?

— » La porte, dites-vous? Sa cellule est au fond d'un corridor qui a quatre portes, et la même clé les ouvre toutes les quatre. Pauvre Loysa! quelle épreuve! quelle jeunesse! Hélas! seigneur Anselme, c'est nous, c'est moi seule qui ai fait tout le mal. Je n'aurai jamais dû vous laisser passer le seuil de cette maison.

— » Un peu de courage, ma bonne tante. Vous savez bien que Dieu n'éprouve que ceux qu'il aime. Nous devons lui être bien chers.

— » Vous croyez donc en Dieu, seigneur Anselme? Que

disait mon frère, que vous étiez carbonaro? Au reste, il prétendait aussi que vous étiez enfermé pour le reste de vos jours dans le château Saint-Ange. Mais je suis folle! poursuivit-elle en courant à la fenêtre. Pour l'amour de Loysa, fuyez! Il fait déjà si noir qu'on ne le verra pas venir; il nous tombera ici à l'improviste.

— » Eh! ma chère tante, rassurez-vous donc; un homme vaut un homme. Il faut à tout prix, continua-t-il, qu'elle sache que je suis en liberté, et que je veille sur elle. Qui lui porte à manger?

— » Lui.

— » Quand?

— » Le matin, et le soir à l'Avé-Maria. Il devrait être déjà ici, car voilà le souper de ma pauvre enfant qui l'attend. » — En disant cela, la charitable dame indiquait tristement des yeux un petit pain bis et une caraffe d'eau. préparés là pour la douce victime.

— « Ce pain est atroce, dit Anselme, après avoir écrit à la hâte quelques mots au crayon; mais voici de quoi le rendre blanc et savoureux. » — Et pliant le papier le plus menu possible, il l'introduisit dans le pain, et l'y cacha si bien que l'œil le plus soupçonneux n'aurait pu l'y découvrir. Cela fait, il descendit avec précaution l'escalier ténébreux et s'en alla.

Comme il traversait la borrominesque place des Quatre-Fontaines, il vit venir de Monte-Cavallo un militaire qu'il reconnut, à la clarté des réverbères, pour Orlandini. Il se tapit à l'angle de la place, contre la petite église espagnole de Saint-Carlin; et quand le capitaine passa devant lui, il le saisit brusquement

par le bras, en lui criant à l'oreille d'une voix tonnante : — « Pour la troisième fois, souviens-toi du pèlerin de Sainte-Marie-Majeure ! » — Puis il se glissa, comme une ombre, le long des noires et hautes murailles des jardins du Quirinal, et se perdit dans l'osbcurité.

Immobile, la bouche béante, les yeux hagards, le père de Loysa resta terrifié. Comme la crédule Véronique, il crut un moment à une apparition surnaturelle. — Il est donc partout? — murmura-t-il enfin entre ses dents, quand son sang figé eut recommencé à couler; et il continua son chemin d'un pas mal sûr.

Il arriva au logis pâle comme un mort. Son trouble était tel qu'il oublia de brutaliser sa sœur; il ne songea pas même à l'interroger. Ce fut, certes, un grand bonheur; car la pauvre femme était si tremblante, si timorée, qu'elle n'eût pas manqué de lui tout avouer, et de trahir par peur le secret de l'amour. Le capitaine donc; ne se doutant de rien, porta lui-même à Loysa le billet d'Anselme; et refermant soigneusement les quatre portes de son cachot aérien, il revint se coucher sans avoir prononcé une seule parole.

Restée seule à la clarté d'une faible lampe qui projetait plus d'ombres que de lumière sur les murailles blanches et nues de sa cellule, Loysa tourna un œil humide sur son triste repas. Comme elle rompait machinalement son pain noir, le billet tomba. Elle s'en saisit avec une palpitation de cœur qui pensa la suffoquer, et revint à la vie en lisant ces quatre mots : *Son libero e t' amo.*

L'ame humaine est si peu façonnée au bonheur, que, forte et indomptable dans l'adversité, Loysa succomba dans la joie. Seule et privée de tout secours, elle resta long-temps sans mouvement, et son œil ne se rouvrit à la lumière que pour se fondre en larmes. — Je le savais bien, se disait-elle avec ravissement; mon cœur me disait qu'il était sauvé; l'amour a des pressentimens qui ne trompent pas. — Et se jetant aux pieds du crucifix qui ombrageait son lit de douleur, elle bénit l'amour et Dieu.

Quand sa joie se fut longuement épanchée en prières et en pleurs, elle devint plus intime, plus reposée. Envisageant son bonheur d'un œil calme et recueilli, elle en jouit avec une volupté plus raffinée, plus sensuelle. Elle y vit l'aurore de ce long jour de fête qu'elle rêvait; et se reposant avec foi sur un présage si consolant, elle douta moins que jamais de l'avenir. Soutenue du bras invisible d'Anselme, elle ne craignait plus rien; invulnérable sous une si puissante égide, elle se fortifia dansla résolution de vaincre son père en opiniâtreté. — Il n'aura pas plus la victoire ici, pensait-elle, qu'au parloir de Sainte-Catherine. Déconcerté par une résistance si obstinée, il faudra bien enfin qu'il recule. — Elle le connaissait mal.

Endormie si souvent dans la tristesse, elle se coucha, ce soir, dans la félicité, et son sommeil ne fut qu'une continuation de sa veille heureuse; de doux rêves la prolongèrent.

Des Quatre-Fontaines, Anselme avait pris le chemin du Trastévéré. La dette de l'amour acquittée, il lui res-

tait à payer celle de la reconnaissance, car il devinait bien que le cardinal de Pétralie n'était pas étranger à l'amnistie pontificale. Il le trouva seul au cloître de Saint-François. L'abord fut triste. Le moine lui tendit la main avec un sourire amer, et un silence de quelques minutes régna dans la cellule.

— « Que d'évènemens depuis que nous ne nous sommes vus, dit enfin le Sicilien, et qu'ils sont douloureux! Anselme, me pardonnez-vous les dangers où je vous ai précipité? C'est moi qui vous ai fait carbonaro, qui vous ai envoyé au Vélabre; je vous envoyais à la mort.

— » Dites, monseigneur, que vous me sauvez la vie; car l'amnistie du Vatican....

— » Vouliez-vous donc, interrompit le cardinal, que je vous laissasse monter à l'échafaud? C'est bien assez de vous avoir conduit jusqu'au pied.

— » Parlons de vous, monseigneur, ne parlons pas de moi. Qu'est mon revers près du vôtre?

— » N'est-ce pas, Anselme, ma chûte est affreuse? Depuis les fabuleux Titans, le monde n'en vit pas de pareille. Se lever Pape, et se coucher cardinal! N'ai-je pas l'air d'un cadavre? Une heure m'a plus vieilli que quarante ans; et si mes cheveux n'eussent été déjà blancs, je sens qu'ils auraient blanchi dans cette heure, comme ceux de la reine de France. S'il restait du moins quelque espoir, mais il n'y en a plus; l'épreuve était décisive; tout mon jeu était sur cette carte, je l'ai perdue. Hélas! continua-t-il avec une mélancolie profonde — et la tristesse est grande en ces ames puissantes, —

n'avoir qu'une idée, ne vivre que pour elle, que par elle; concentrer en elle toute espérance, toute affection, toute pensée; l'avoir vue naître, grandir; l'avoir portée en soi un demi-siècle; l'avoir un demi-siècle nourrie de son propre sang, de sa propre vie, dans le silence de son ame; n'avoir eu qu'elle pour compagnon d'un si long voyage; famille, amour, douceurs de père, joies du cœur, fêtes du monde, n'avoir rien connu, rien qu'elle, et lui survivre, et rester seul sur terre, et n'avoir plus de Dieu à mettre sur l'autel, plus d'asile où se recueillir, plus de port où s'abriter : quelle destinée! Et c'est la mienne! Et tant de grands desseins anéantis avant d'éclore, tant de nobles pensées évanouies, et l'empire du monde perdu!.... Mais écoutez, Anselme, vous ne savez pas tout; vous ne savez pas de quelle hauteur je suis tombé; écoutez, vous dis-je; ensuite plaignez-moi, si vous croyez que la pitié atteigne jusque-là. »

Le cardinal se mit alors à lui raconter toutes les vicissitudes du Conclave, depuis son entrée jusqu'à sa sortie du Quirinal. Il le fit d'abord avec assez de calme; mais arrivé à la scène du véto, le calme l'abandonna, ses passions débordèrent. Il se dressa tout d'un coup sur ses pieds; et rejetant en arrière son capuchon :

— » Je la tenais, s'écria-t-il en portant la main à sa tête, comme s'il eût en effet tenu la tiare pour s'en couronner; je la sentais là déjà qui me pressait les tempes avec amour; et l'Autrichien s'est levé, et il me l'a arrachée, et je lui ai souri, j'ai souri à l'Autrichien! Esclave d'un mensonge de quarante ans et ma propre

victime, je lui ai rendu grâces, je l'ai embrassé!... Je l'aurais étouffé dans mes bras! Oh! le monde ne saura jamais ce qui se passait alors dans mon ame; le monde n'y croirait pas. Je puis défier maintenant l'enfer et ses tortures; j'ai franchi les limites de la souffrance humaine: le Guelfe a donné au Gibelin le baiser de paix! Il n'y a rien au delà. Autriche! Autriche! continua le bâtard en étendant ses deux bras en signe d'anathème; Autriche! fléau de Dieu, Antichrist de l'Italie et du monde, sois maudite! Puisse l'Église te rendre un jour au centuple tant d'ignominies, tant d'outrages, et te faire boire à ton tour le calice amer dont tu l'abreuves! Malédiction sur toi, géant fatal, géant monstrueux, qui porte sur ton casque le noir vautour aux deux têtes et l'épée d'Attila dans tes mains, malédiction! Puisses-tu connaître un jour les saules de Babylone et la verge des Pharaons! Puisses-tu, géant superbe, puisses-tu venir à ton tour labourer pour un maître ces champs saturniens que tu foules d'un pied si insolent, et, lié à la glèbe, le front trempé d'une sueur ignoble, livrer tes flancs nus au fouet sanglant de la servitude! Malédiction! Et toi, Vatican déchu, n'as-tu donc pas assez courbé ta tête dans la poussière et donné ta faiblesse en spectacle au monde? Conclave imbécille, monument d'abjection et de douleur, il faut à l'Église des Hildebrand, et tu lui donnes des Célestin! Sortez, sortez de vos mausolées, grands Pontifes de l'égalité, bienfaiteurs des peuples, venez voir la Papauté convertie en pompe vaine, les princes de l'Église en ilotes, le triple diadème livré à la risée des nations; venez voir l'arbre gibelin pousser ses

racines sur vos tombeaux, et couvrir de son ombre épaisse Rome et l'Italie ! Venez ; ce spectacle est bien digne, tant il est nouveau, qu'on déserte, pour le voir, le séjour des morts ! O Rome ! n'aurais-tu plus de foudres ! Volcans d'Italie, n'avez-vous plus de feux ! »

Cette imprécation acheva d'épuiser le Sicilien ; il retomba brisé sur son siége.

— » Non, non, répondit Anselme électrisé par cette parole puissante ; non, Rome papale n'a plus de foudres mais nos volcans ont encore des feux. J'y suis descendu, dans ces volcans ; vous l'avez voulu, vous-même m'y avez envoyé. Eh bien ! monseigneur, je vous dis en vérité que la liberté d'Italie en sortira, comme en sortit deux fois le destin du monde. Croyez-moi vous êtes plus grand que la papauté ; vous dépassez le Vatican de toute la tête, et le trône vermoulu de Saint-Pierre se fût écroulé sous vous. Consolez-vous de n'y être pas monté. Tel qu'il est, il n'est plus à votre taille. D'ailleurs, la route qui mène aujourd'hui à la tiare est trop longue. Vous avez consumé, à la pousuivre, plus de génie, plus d'années qu'il ne vous en eût fallu pour être le plus grand homme d'État de toute l'Europe, et vous ne l'avez pas atteinte ; et, cardinal obscur, vous n'avez rien fait encore pour votre gloire, rien pour la gloire de l'Italie ; et l'Italie va perdre en vous peut-être un Machiavel ou un Richelieu. Combien, hélas ! n'en a-t-elle pas perdus éteints au berceau ! Que votre revers donc vous instruise. Certes, c'est une leçon assez mémorable. Ne vous acharnez pas plus long-temps à la poursuite d'une chimère ; mais gardez-vous de désespérer de vous,

de nous, de l'Italie. Ce qu'un Conclave n'a pas fait, un autre Conclave peut le faire. »

Anselme n'en dit pas davantage; le moment d'expliquer sa pensée n'était pas venu. Il lui suffisait d'avoir semé au cœur du Sicilien un nouveau germe d'espérance, laissant au temps et aux évènemens le soin de le faire éclore. Le cardinal ne chercha pas à pénétrer son secret; peut-être l'avait-il deviné. Ces deux âmes fortes étaient depuis long-temps d'intelligence; unies par un accord tacite, elles s'entendaient sans paroles. Le Sicilien garda le silence; le Romain n'ajouta rien, et ils se quittèrent comme s'ils venaient de conclure un nouveau pacte.

C'est qu'en effet ils venaient d'en conclure un.

XXIX.

LE POIGNARD ET LE BOUDOIR.

Bâtie au pied du Janicule, la basilique de Sainte-Marie-à-Trastévéré est le Parthénon du formidable faubourg : la soffite en est d'or ; le pavé, de marbre et de porphire. Ornée de colonnes de tous les ordres, arrachées aux temples de tous les dieux, elle est d'une magnificence sévère et sombre, digne du peuple qui la révère. Le pinceau du Dominiquin n'a pu réussir à en égayer la tristesse. Le portique est soutenu par quatre colonnes de granit ; sur la façade est une vaste mosaïque du douzième siècle.

Là jadis s'élevait l'Hôtel des Invalides romains, la Taberna Meritoria. Convertie plus tard en hôtellerie, les Nazaréens l'obtinrent de l'empereur Alexandre Sévère, et le Pape Saint-Calixte y fonda un cimetière qui a gardé son nom, et une chapelle qui fut le premier temple chrétien de la cité sainte. Aussi les Trastévérins

ne sont-ils guère moins jaloux de leur basilique primitive que de leur renommée d'anciens Romains.

La place qu'elle baptise et décore est le rendez-vous et comme le forum des fils superbes de Romulus.

C'est au pied du Janicule, et peut-être sur cette même place, que fut enterré Numa.

Ce jour-là, le samedi avant le couronnement du Pontife, un groupe nombreux y devisait au soleil couchant et du Pape fait et de la fête à faire, comme on parle ailleurs de l'opéra nouveau et de la nouvelle danseuse.

— « Il est bel homme, notre Pape! disait avec complaisance une Trastévérine, au corset écarlate et au poinçon d'argent; et vingt autres de renchérir sur sa figure grave et son maintien royal.

— » Ne louche-t-il pas quelque peu d'un œil? demanda une seconde au noble port des Cornélie et des Porcia.

— » Allons donc, loucher! interrompit une troisième; elle ne dit çà que parce qu'elle n'a pas reçu ce matin la pluie du Belvédère. » — Ceci se rapportait à la sportule que l'on distribue au peuple dans la cour du Belvédère, la veille du couronnement.

— » Bah! si le Saint-Père louche, ses pauls ne louchent pas dit une quatrième déjà sur l'âge en lorgnant amoureusement un beau papetto qui reluisait au soleil.

— » Comment! s'écrièrent à la fois cinq ou six femmes, en fixant sur la pièce un œil de convoitise et de courroux; comment, deux pauls à celle-là, tandis que nous n'en avons eu qu'un!

— » Êtes-vous enceintes, vous autres, pour en avoir deux? répliqua la matrone d'une voix aigre, en serrant prudemment dans son corset son petit trésor.

— » Et toi donc, oserais-tu bien y prétendre? demanda en ricanant une belle fille brune, au fin corsage, à l'œil ardent.

— » Et pourquoi pas, ma jouvencelle? Oui, ma fille, on a cet honneur; et toi, Dieu merci, tu n'en pourrais pas dire autant.

— » Entendez-vous la vieille? s'écria la jeune Trastévérine en éclatant de rire. Ne dit-elle pas qu'elle est grosse! Va, crois-moi, ma bonne mère, tu n'es plus bonne qu'à mettre au vert, comme la mule de Balestraccio. »

Balestraccio était un meunier; il acheta une mule, mais si rétive, si têtue, que, malgré cris et coups, elle ne voulait porter les sacs qu'à moitié chemin; arrivée là, elle s'en retournait toujours au moulin; d'où le meunier conclut, en homme sage, qu'elle aurait tout aussi bien fait de ne pas les porter du tout. La bête inutile a passé en proverbe chez le peuple de Rome, et tout ce qui n'est bon à rien, est pour lui la mule de Balestraccio.

Les quolibets ne cessaient de pleuvoir sur le chef grisonnant de la matrone.

— « Elle aura rêvé cela, disait l'une, la nuit des noces de la fille de son fils.

— » A moins, disait une autre, que le bon Dieu n'ait renouvelé pour elle le miracle de Sara, qui eut Isaac à cent ans.

— » Voyez un peu ces péronelles! criait, rouge de colère, la Sara du Trastévéré. Ne dirait-on pas qu'on a passé l'âge et qu'on n'est plus bonne qu'à leur servir de..... » — Un rire inextinguible et un déluge d'épigrammes lui coupèrent la parole.

Nulle n'y allait de meilleure cœur que la belle brune. Fière de sa jeunesse, elle écrasait sans pitié, de ses dix-huit ans, la matrone irritée, qui, à vrai dire, avait passé la sainte quarantaine; aussi est-ce la jeune fille que la vieille femme prit à partie. Jalouse de sa fraîcheur et de ses formes juvéniles, la mégère eût de grand cœur déchiré sa belle gorge et décimé ses dents blanches. Elle se jeta sur elle comme une tigresse; et s'arrachant de la tête la flèche d'argent qui retenait ses cheveux gris, elle lui en lança dans son corset un coup si furieux, que la flèche se cassa dans sa main. Elle avait heureusement porté sur une baleine qui avait amorti le coup. La jeune brune avait déjà saisi sa rivale par sa chevelure dénouée et flottante; et la lutte allait s'engager sanglante, lorsqu'une voix s'interposa.

— » Qu'y a-t-il là bas? dit avec gravité, et en tournant à demi la tête du côté des femmes, un vieux Trastévérin qui dépassait d'une coudée au moins le groupe féminin.

— » C'est cette vieille sorcière, répondirent vingt voix glapissantes, qui a volé un paul à sa Sainteté, et qui veut tuer tous ceux qui ne peuvent pas croire qu'elle soit enceinte, comme si c'était croyable.

— » La paix, femmes! dit le médiateur d'un ton d'autorité et sans quitter sa pipe. La paix! et qu'on s'em-

brasse! » — Les combattantes ne s'embrassèrent pas, mais elles se séparèrent. Sans poinçon et les cheveux en désordre, la matrone opéra sa retraite par la petite rue de Saint-Cosimato. Le champ de bataille resta à la jeune brune.

Cette scène, fort peu chrétienne, se passait devant l'église de la douce Vierge de Bethléhem.

Le conciliateur n'était autre que le vieux Taddée. Présent à tout, le Nestor du Trastévéré revenait comme les autres de la cérémonie du Belvédère. Mais il n'avait fait là que le métier d'observateur; sa dignité romaine ne se fût pas abaissée jusqu'à tendre la main.

— « Nous voulons du travail, et pas d'aumône, disait-il fièrement : le pain gagné seul est bon; l'autre est amer. »

L'attention fut tout à coup distraite de la rixe féminine par Marius, qui sortait en ce moment de la rue du More. Un salut bruyant et cordial l'accueillit; il le rendit du geste et de la voix; mais, contre sa coutume, il ne s'arrêta point,

— « Bonjour! mes amis, leur cria-t-il de loin, bonjour! A bientôt! » — Et traversant la place d'un pas préoccupé, il continua son chemin vers Saint-Pierre-à-Montorio.

Élevée au penchant du Janicule, au lieu même où fut, dit-on, martyrisé le Prince des Apôtres, cette église aérienne a remplacé la cité de Janus, et posséda trois siècles la Transfiguration. Raphaël l'avait fait pour elle. C'est là qu'était la maison de Marius, non loin de l'ancien couvent du cardinal de Pétralie; elle dominait

le Trastévéré, comme le palais de Catilina dominait le Forum du haut du Palatin.

— » Le maître est bien pressé ce soir, dit le jardinier Spada, quand Marius eut disparu.

— » Vous croyez donc, vous autres, répondit Taddée, qu'un homme comme lui n'a rien à faire qu'à venir muser, comme vous, sur la place publique? C'est bon, cela, pour nous autres ignares; ce n'est pas ainsi, mes fils, que l'on devient savant.

— » S'il est savant, dit la jolie brune, il n'est du moins pas galant. Il n'a jamais un mot agréable à vous dire, et il vous passerait bien vingt fois sur le corps sans seulement vous regarder. Moi, ajouta-t-elle d'un air méprisant, je le soupçonne fort d'être sans amour. »

Quand une Trastévérine a dit d'un homme qu'il est *senza amore*, c'est son coup de grâce; il n'y a pas de plus grande honte au faubourg du Janicule. Là, un homme sans maîtresse est un homme déshonoré.

L'accusation parut assez grave au vieux Taddée pour le faire retourner cette fois tout-à-fait; il ôta même sa pipe de la bouche; et croisant les deux bras sur sa poitrine, afin de donner plus de solennité à sa harangue, il fit trois pas vers l'accusatrice, et lui dit d'un ton sévère : — « Ma fille, si votre frère, votre père ou votre amant eût osé parler de Marius comme vous venez, vous, d'en parler, je lui aurais répondu, moi Taddée, par trois pouces d'acier dans sa gorge de menteur et d'insolent. » — La jeune Trastévérine fit un pas en arrière.

— « Quand à toi, ma fille, bénis la Madone de porter

un corset et non pas la jaquette, mais écoute bien ceci, et retiens-le : s'il t'arrive jamais, moi présent, de prononcer seulement le nom de Marius, ton corset et tes dix-huit ans ne te sauveront plus ; et je jure par la Madone elle-même, foi de maçon, de te fouetter de ma main calleuse en plein jour, un dimanche, au sortir de la messe. Tiens-toi pour avertie, et va-t-en à tes fuseaux. »

La pauvre fille ne se le fit pas répéter, et l'admonition de maître Taddée n'était pas finie, qu'elle était déjà, elle, à trois cents pas de la place, devant Sainte-Agathe.

— « Père Taddée, reprit le jardinier Spada, vous avez beau dire, il y a là-dessous quelque chose; le maître nous a dit cet *à bientôt!* d'un air à y entendre malice. Déjà l'autre jour, au sépulcre de Bibulus, ne nous a-t-il pas annoncé du neuf pour la huitaine?

— » Et puis, dit un autre, on ne le vit jamais tant aller et venir que depuis deux jours.

— » Et puis, ajouta un troisième, il a payé ce matin tous ses comptes, comme un homme qui va faire un voyage dans ce monde ou dans l'autre.

— » Quand je vous dis, père Taddée, reprit le jardinier, qu'il médite un coup.

— » J'ai là-dessus une idée, dit mystérieusement un quatrième interlocuteur.

— » Et quelle idée? voyons cela.

— » Oh ! c'est une idée à moi, répondit le mystérieux en pinçant les lèvres, clignotant les yeux et imprimant à sa tête le mouvement oscillatoire d'un homme qui en sait plus qu'il n'en veut dire.

— » Le balancier est en branle, dit le jardinier; l'horloge va sonner.

— » Je ne dis rien, moi, s'écria le sournois. Ai-je dit quelque chose?

— » Pas tant de mystère! lui cria le vieux maçon: si tu veux parler, parle; sinon...

— » Eh bien donc! je le soupçonne d'en vouloir à l'habit rouge.

— » De quel habit rouge veut-tu parler?

— » Eh! père Taddée, de celui que vous nous avez fait voir vous-même à Saint-Pierre, ce garde-noble de Sa Sainteté, vous savez bien, celui du Vélabre.

— » Bah! s'écria le dictateur du Janicule tout aussi clairvoyant que les autres, mais plus circonspect, vous n'êtes tous que des bavards et des visionnaires. Aussi bien, mes fils, si chacun avait l'œil à ses affaires il ne verrait pas tant celles d'autrui. Le proverbe est vieux, enfans; il n'en est pas moins juste : faites-en votre profit. D'ailleurs, Marius en sait plus long que nous tous; et s'il médite quelque chose, c'est à coup sûr une bonne action, parce qu'il ne peut vouloir que le bien. Il a fait ses preuves, j'espère. Aussi, voyez-vous, j'ai soixante ans, moi; il en a, lui, trente : eh bien! je le tiens pour mon maître; car, comme dit le proverbe, la sagesse n'est pas dans la couleur des cheveux, elle est dans la tête; et s'il me disait : Taddée, va brûler le Vatican! — Taddée irait brûler le Vatican sans demander pourquoi.

— » Et nous aussi, père Taddée, nous aussi, nous irions tous; vous le savez bien. »

L'angelus mit fin au dialogue, et tous entrèrent dans l'église, excepté Taddée, qui monta chez Marius.

— « Maître lui dit-il en entrant, on parle beaucoup de vous au faubourg; on dit que vous complottez quelque chose. Je ne viens pas vous demander quoi, mais seulement si on peut, moi et les miens, vous donner un coup de main?

— » Patience! père Taddée, cela viendra. Je sais bien que l'on peut compter sur toi; mais sur les autres?

— » Comme sur moi-même, foi de maçon et de Trastévérin. J'en réponds.

— » On verra cela à l'épreuve.

— » Ah çà! mais, dit Taddée en se ravisant, j'espère qu'il ne s'agit pas de notre saint Père le Pape, au moment!

— » Non, il ne s'agit que du bargel.

— » A la bonne heure, maître; car pour le Pape, voyez-vous...... c'est le Pape. On peut bien à la rigueur se permettre les bas violets, voire même les robes rouges, comme la fois de Tortona, par exemple; mais le Pape! c'est chose sainte. Quant au bargel, c'est une autre affaire; lui et ses sbires, voilà le vrai gibier d'enfer; et celui-là, Dieu merci, on ne s'en fait pas faute. Mais le Pape! diable! le Pape! Maître, le petit Brancador sera-t-il de la fête? »

Marius fronça le sourcil sans répondre.

— « Pardon, maître, pardon; je ne suis qu'un bavard, comme les autres. A quand le coup?

— » Pour moi, demain; pour vous, dans huit jours.

— » C'est bien long, huit jours! C'est égal, j'en profiterai pour aiguiser mon grand couteau et pour faire prendre l'air à ma culotte rouge, qui moisit au fond du coffre depuis une éternité.

— » Va donc, et n'oublie pas le proverbe : Un coup de couteau se guérit; un coup de langue ne se guérit pas.

— » Soyez tranquille, maître, répliqua fièrement Taddée, un Trastévérin sait se taire. »

Resté seul, l'ami d'Anselme suivit de l'œil et de l'oreille la retraite du vieux maçon, et, accoudé sur sa fenêtre, il se mit à rêver profondément. Son empire sur l'esprit des Trastévérins lui était connu ; il n'en doutait pas, il savait bien qu'il était leur oracle, leur idole; mais cette nouvelle assurance, cette assurance inattendue, spontanée, de leur dévouement, au moment même où il fondait sur cette base un grand dessein, cette coïncidence si opportune qu'elle en était miraculeuse, frappa comme un prodige, un présage, le fataliste enfant du Janicule. Je ne sais même si dans son étonnement superstitieux il ne prit pas la voix du vieux Taddée pour la voix du destin, comme il avait pris naguère pour un augure les corneilles d'Antium.

Il n'en persévéra que plus résolument dans sa mystérieuse pensée de vengeance et de liberté.

Une heure de nuit sonna. Déroulée à ses pieds et ombragée de ses grandes coupoles sombres, debout dans les ténèbres comme autant de fantômes immobiles, Rome ondoyait entre l'obscurité de la nuit et les demi-clartés des réverbères. Toutes les cloches étaient en

mouvement, annonçant pour le lendemain le couronnement du Souverain Pontife.

Elles annonçaient bien autre chose à Marius.

Marius ferma la fenêtre ; il vint s'asseoir à une table chargée de papiers, qu'il parcourut tous avec une scrupuleuse attention, brûlant les uns, serrant les autres. Cet examen terminé, il écrivit une lettre qu'il plia, cacheta et mit dans sa poche; sans adresse. Cela fait, il se leva ; il décrocha de la muraille un poignard à gaine, suspendu à un cordon vert ; il enleva la poussière qui en couvrait le manche à filigrane, et, après en avoir minutieusement visité la lame courte et acérée, il le cacha dans ses habits. Il s'enfonça ensuite son chapeau sur les yeux, jeta son manteau sur ses épaules, et, fermant sa porte à clé, il sortit de sa maison pour n'y plus rentrer.

Deux heures de nuit venaient de sonner.

Que faisait à cette heure le meurtrier futur du Souverain Pontife? Bien loin d'ébranler la résolution sanglante de Brancador, l'amnistie papale n'avait fait que l'affermir. Non seulement elle ne l'avait pas déchargé du soupçon qui pesait sur lui, elle n'avait pas effacé de son nom cette tache d'infamie qu'il voulait laver au sang du Grand-Prêtre de la chrétienté, mais elle n'avait fait au contraire que rendre le soupçon plus accablant, la tache plus éclatante, en multipliant dans Rome les trompettes de son déshonneur.

Des carbonari rendus à la liberté, il en était bien peu qui le crussent étranger à la surprise du Vélabre, Sa naissance patricienne, sa charge de garde-noble, sa

soif du plaisir et son incurable légèreté, ses rapports avec M. de Kaleff, personnage double et ténébreux dont il s'était fait étourdiment le parrain, le champion, et dont le rôle était une énigme pour tout autre que pour Anselme, la tutelle enfin du prince d'Iési, cet irréconciliable ennemi des carbonari, et ses amours avec sa fille, la comtesse Antonia, que de motifs de défiance ! que de témoins à charge ! que de circonstances accusatrices! Tous donc, qui par une route, qui par une autre, arrivaient à cette conclusion qu'il était suspect. Or, en ces choses-là — il ne le sentait que trop — le simple soupçon tache, déshonore. Plus d'un, d'ailleurs, et peut-être était-ce le plus grand nombre; plus d'un, comme Marius, le tenait pour coupable, et l'accusait hautement de trahison.

Certes il n'y avait pas là de quoi calmer Brancador, et l'accueil qu'il avait reçu des carbonari libérés ne lui permettait aucun doute sur l'opinion qu'on avait de lui. Il n'est pas jusqu'à son empressement à les féliciter qui ne lui eût été imputé à crime, et l'eût fait taxer d'hypocrisie; tant le soupçon, une fois éveillé, devient ombrageux, et prend pour des réalités tous les fantômes que lui-même enfante.

Brancador avait passé toute la journée du jeudi dans ces angoisses, et il s'était fortifié toute la nuit dans son projet d'assassinat. Le déshonneur était trop public pour souffrir une justification qui le fut moins que lui. Son parti pris, irrévocablement pris, il résolut, pour s'y mieux tenir, de n'y plus penser, de l'oublier tout à fait, et de se plonger jusqu'au dernier moment au sein du

plaisir. — Peut-être, se disait-il, n'ai-je plus que ces deux jours à vivre; vivons-les au moins dans la joie, et passons, s'il faut mourir, des bras de l'amour dans ceux de la mort. C'est la plus belle fin.

La vérité est que sa propre résolution lui faisait peur, et qu'il voulait à tout prix fuir ce tête-à-tête effrayant. Dans les grandes crises, l'homme fort s'inspire de lui-même, il s'excite à l'action par la contemplation calme et prolongée de sa propre pensée; l'homme faible au contraire n'aspire qu'à s'étourdir et qu'à s'échapper à lui-même.

Délaissée toute la journée du jeudi comme la soirée précédente, Antonia ne comprenait rien aux éclipses de Brancador; pas un mot des bruits injurieux qui couraient sur lui, et dont elle était la cause, n'avait pénétré jusqu'à elle. Elle aurait même entièrement oublié la nuit du Vélabre, si l'amnistie n'était venue la lui rappeller pour en décharger sa conscience.

Piquée donc d'être ainsi négligée, irritée d'un abandon qu'elle n'attribuait qu'au caprice, à l'infidélité, elle s'était endormie furieuse, et sa première pensée au réveil avait été de vengeance. Encore couchée, et la tête plongée dans les dentelles, elle méditait un châtiment égal à l'outrage, et, lasse d'un amant si fantasque, peut-être avait-elle déjà fixé les yeux sur un autre lorsque le coupable entra dans sa chambre.

— « Au diable le service et les affaires! s'écria-t-il en jetant sur une chaise son épée et son chapeau à plumes. Vive l'amour et la joie! Il n'y a que cela qui ait le sens commun; tout le reste est absurde. Écoute, An-

tonia, ajouta-t-il en écartant d'une main hardie les rideaux de son lit, c'est aujourd'hui vendredi; mon service ne m'appelle à Saint-Pierre que dimanche pour le couronnement; je te donne ces deux jours jusqu'à la dernière seconde, les veux-tu? Personne ne m'a vu entrer, continua-t-il avec volubilité, et sans attendre la réponse; ton mari moisonne ses fiefs, il ne reviendra pas de sitôt; ta femme de chambre est discrète, elle est à nous; fais-toi malade, ferme ta porte, et moquons-nous du monde. Est-ce dit? »

Un pareil retour méritait plus que le pardon, il méritait l'oubli. Antonia désarmée n'eut pas la force de gronder, et souriant au jeune homme :

— « Je n'y mets, dit-elle, qu'une condition; mon pardon et mon aveu sont à ce prix : c'est que Brancador passe dès ce moment du service de Sa Sainteté au service de la comtesse Antonia; elle ne veut et n'aura pas d'autre camériste pendant ces deux jours.

— » Et pas d'autre concierge, ajouta le jeune fou en mettant la clef de la porte dans sa poche. J'en jure par l'amour, pas un profane, moi vivant, ne passera le seuil du sanctuaire, et nous pourrons dire au moins en mourant que nous avons vecu deux jours. Combien en pourraient dire autant! Qu'ordonne madame?

— » Madame veut se lever. Brancador, mon corset.

— » Quand on est faite comme madame, on n'a pas besoin de corset. On laisse cela aux matrones et aux bossues. Vénus n'en portait pas.

— » Comment, déjà rebelle! Quelle soubrette insubordonnée! »

Soulevant sa tête languissante du mol oreiller, la jeune comtesse sortit du lit fraîche et belle comme la Galathée du palais Farnèse. Elle cacha ses petits pieds nus dans des pantoufles à la cendrillon, et couverte seulement d'une robe volante, elle alla tomber, déjà lasse, sur une ottomane de soie.

— « Brancador, mon chocolat. »

L'heureux esclave prit la tasse des mains de la femme de chambre, et l'apporta à sa maîtresse qui y trempa les lèvres, et pour sa peine la lui abandonna.

— » Madame veut-elle qu'on la coiffe? »

Pour toute réponse, la comtesse livra sa belle tête romaine aux mains du coiffeur inexpérimenté : il s'acquitta de sa tâche avec une lenteur volontaire et une gaucherie exagérée à dessein pour faire durer la toilette plus longtemps. Il nouait longuement, puis dénouait comme par mégarde les tresses souples et moëlleuses confiées à ses mains inhabiles ; il inondait les épaules blanches de la patiente de longs flots d'ébène ; puis s'éloignant d'un pas, et l'abandonnant dans les embarras de sa magnifique chevelure, il riait de sa feinte colère, il la contemplait d'un œil épris et malin dans sa pittorresque parure des premiers âges. Antonia jouait l'impatience de la petite maîtresse; elle s'emportait, frappait du pied, accablait de coups d'éventail les doigts maladroits du coiffeur, qui s'en vengeait en baisant à chaque coup les doux cheveux de sa maîtresse.

— « Sais-tu bien, ma petite Tonia, que tu parodies à ravir ces belles dames romaines de l'ancien régime

qui enfonçaient des épingles dans les bras et les seins de leurs esclaves, et leur faisaient déchirer le visage à coups de verges — surtout si les pauvres filles étaient jolies — pour une boucle mal frisée ou un sourcil mal peint! Tu aurais fait une charmante Agrippine, en vérité, et je suis sûr que tu aurais eu de ces impatiences-là. C'est si sanguinaire une femme! »

Antonia vit là une allusion à la scène du Vélabre et rougit.

— « Qui, moi? s'écria Brancador en tombant à ses genoux; moi des récriminations! moi de la rancune! que tu me juges mal! Je hais les reproches; et pour éviter tout ce qui en aurait l'air, je tâche à n'avoir pas même des souvenirs. Ce qui est fait, est bien; ce qui est passé n'est plus. Me pardonnes-tu ton erreur? »

L'orage fut conjuré, le nuage se dissipa, mais la coquette en tira parti. Laissant son amant à ses genoux : — « Non, dit-elle en retirant sa main qu'il voulut baiser, non; vous êtes mon sujet, mon esclave; et, comme le Pape, je ne donne ma main à baiser qu'aux cardinaux; aux autres je donne ma mule. » — Et disant cela elle lui tendit un petit pied de neige où il imprima ses lèvres.

Mais se relevant tout à coup sérieux : — « Antonia, lui dit-il, tu as fait tes conditions, je veux faire les miennes. Ces deux jours sont tout à l'amour, c'est convenu; que rien donc ne nous en distraie, et que les noms de Pape et de carbonari ne soient pas même prononcés. Me le promets-tu? — Cette fois la comtesse lui abandonna sa main en signe de consentement.

C'est dans ces voluptueuses folies que s'était passée toute la journée du vendredi. Nouveau Fiesque, mais Fiesque oublieux, entraîné, le mobile Brancador s'était si bien étourdi qu'il avait fini par borner tout son horison au boudoir d'Antonia. Cette main qui devait, quelques heures plus tard, déchirer les entrailles d'un vieillard désarmé, elle s'oublia tout le jour, toute la nuit en de sensuelles caresses, et la vue de l'épée destinée au lâche attentat ne ramena pas même un instant la pensée du meurtrier de sa maîtresse à sa victime. Sa passion seulement avait; malgré lui et à son insu, je ne sais quoi de fébrile, de satanique, qui en rendait plus ardens les transports et les étreintes. Il y avait dans son délire frénétique quelque chose des damnés du moyen-âge.

Sa maîtresse enivrée n'avait pas son secret, et faisait honneur à la jeunesse et à sa beauté de ces redoublemens d'amour. Consumée des feux qu'elle allumait, sans force, sans volonté pour des résistances inutiles, captive immobile, captive résignée aux bras fougueux qui l'enlaçaient, qui s'attachaient à elle comme le naufragé à l'épave du salut, elle avait succombé la première, et s'était assoupie sous le poids de la volupté.

— Maudit sommeil! s'était écrié Brancador au réveil; un jour déjà de passé, et tu nous en as volé la moitié; mais aujourd'hui nous t'échapperons.

Cette seconde journée avait été moins impétueuse, moins ardente. Soit lassitude, soit plénitude, la passion était plus calme, la volupté plus douce. Rideaux et jalousies étaient clos; plongés dans le demi-jour vague et

mystérieux de ce crépuscule artificiel, les amans ne s'étaient pas quittés d'une seconde. Assise, ou plutôt couchée tout le jour sur l'ottomane, dans son négligé de la veille, Antonia avait été divine, et de tout le jour Brancador n'avait pas quitté ses pieds.

Molle et caressente, les yeux chargés de langueur, le sein plein de soupirs, elle avait épuisé tout ce que l'amour féminin, tout ce que les sens du midi ont de philtres enivrans, de secrets raffinés; mais en vain avait-elle chanté sur la guitare les airs les plus tendres, lu les poèmes les plus voluptueux, dit et fait, comme la Zulietta de Jean-Jacques, des choses à faire mourir d'amour, le Brancador du samedi n'était plus le Brancador de la veille. Remords ou effroi, ses retours sur lui-même étaient fréquens, ses distractions étaient longues, et sa mélancolie d'instant en instant plus profonde.

Le soir seulement, à cette heure du crépuscule où l'absence du soleil détend les fibres du corps et détrempe l'ame, il s'était senti renaître à la tendresse, et comme ressusciter d'une longue mort. Assis à une table chargée de mets savoureux et de vins exquis, la tête sur le sein d'Antonia, une main dans la sienne, l'autre égarée dans ses longs cheveux noirs, il se livrait en silence au charme, et l'Hébé victorieuse lui versait la double ivresse de sa coupe enchantée; son bras l'enlaçait, son œil le fascinait, ses lèvres douces et souriantes achevaient l'œuvre de séduction.

C'est dans ce honteux oubli que la nuit du samedi avait surpris Brancador. Amolli, énervé dans les délices, il préludait au meurtre par la volupté; Renaud

dégénéré, il outrageait, aux bras de son Armide, la gloire, l'Italie, la liberté, vrais dieux dont il avait naguère adoré l'autel; il sacrifiait aux idoles, il se riait de son déshonneur et du mépris des grandes ames; projets, périls, affronts, il oubliait tout, et le vieillard du Vatican, et Marius, qui descendait le Janicule, un poignard caché sous son manteau.

XXX.

LE MONT SACRÉ.

Quatre heures de nuit d'Italie — minuit — sonnaient aux cloches de la ville sainte. Brancador était aux bras d'Antonia. Les ténèbres et le silence régnaient sur la campagne; venus de Rome à pieds, l'un par la voie Salaria, l'autre par la voie de Nomente, deux hommes arrivèrent en même temps au pied du Mont Sacré; ils se joignirent au sommet, et se saluèrent, en s'abordant, par un serrement de main. Ces deux hommes étaient Marius et Anselme.

— « Anselme, dit Marius sans préambule, tu m'as promis de ne me faire aucune question directe ou indirecte, de ne me tendre aucun piége pour surprendre mon secret; je compte sur ta loyauté; ce n'est même qu'à cette condition que j'ai pu consentir à te revoir, et me permettre à moi-même la douceur d'un adieu, qui peut-être, hélas! est le dernier. J'ai un dessein que je ne veux pas te dire; il est du reste inébranlable.

» Au lever du Soleil, je pars, et je pars seul, pour une entreprise où je ne dois exposer personne. Si je réussis, je sers la liberté; si j'échoue, je ne la compromets pas, et je ne fais qu'une victime : or, cette victime, c'est moi, et je me dévoue. Nul n'a le droit de s'y opposer ; chacun est maître de sa vie : c'est la seule chose qui nous appartienne. Si je succombe, mes affaires sont en ordre, et mon testament en lieu sûr. Je n'ai point de parens, et je lègue, sous ton nom, au carbonarisme, qui est ma vraie famille, tout mon bien. C'est peu de chose; mais achetez-en de la poudre et des balles, afin qu'après avoir vécu pour la liberté et donné ma vie pour elle, j'aie encore le bonheur de la servir après ma mort.

» Quant à mon projet, ajouta-t-il en remettant à Anselme un papier cacheté, cette lettre, que tu n'ouvriras que ce soir, t'en dira davantage.

» Ami, poursuivit-il d'une voix de plus en plus grave, chaque homme a des devoirs qui lui sont propres; et si la nature a donné à tous, facultés et passions diverses, c'est que tous ne sont pas appelés aux mêmes choses. Cincinnatus et Scévola n'ont pas le même compte à rendre. Comme les hommes aussi, les siècles ont leurs nécessités; les âges de vertu publique et les âges de corruption n'ont pas les mêmes. Nous n'en sommes plus à ces temps où il suffisait au peuple, pour vaincre, de se retirer au Mont Sacré; le salut du peuple romain n'est plus aujourd'hui que dans l'épée de Sparticus et dans les torches de Catilina.

» Ah! certes, je déplore aussi bien que toi ces néces-

sités sanglantes; comme toi, je regrette amèrement ces vertus fortes, mais régulières, des beaux jours de la République; mais je suis de mon temps, et j'en accepte sans murmure toutes les charges; j'en saurai remplir tous les devoirs. Ils sont durs, car le siècle est dur; ils peuvent être terribles, car aux époques corrompues il ne suffit pas de frapper juste, il faut frapper fort.

» Si prêt à tout pour la liberté romaine, j'ai pu, à force de douleur, à force de honte, m'élever jusqu'au sacrifice; quel motif pour moi de gémir sur ma triste vie! Mes facultés m'appelaient aux grandes choses; j'étais fait pour les orages de la tribune, pour les luttes de la liberté; j'aurais défendu le peuple au Forum, j'aurais combattu pour lui aux champs de bataille; et je suis né esclave, esclave d'ignobles prêtres! et j'ai passé ma vie à plaider devant des soutanes pour un mur mitoyen ou un sac d'écus! Quelle ignominie! Ne sommes-nous pas bien à plaindre! Notre destinée n'est-elle pas atroce! Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi suis-je donc né en ces jours d'opprobre!

» Nous qui eussions servi la République avec tant d'orgueil à la face du monde, nous qui fussions morts pour elle avec tant de joie, condamnés à l'humiliation du mystère et du silence, nous fuyons la lumière comme des lâches, nous conspirons dans l'ombre comme des assassins!

» Mais ce n'est pas notre faute, et c'est là du moins une consolation. Nos pères nous ont légué l'héritage d'infamie, nous l'avons répudié; c'est tout ce qu'il nous était donné de faire. Que nos enfans soient plus heu-

reux ! Si nous devons périr dans les tourmentes qui s'amassent, léguons-leur un héritage dont ils n'aient pas à rougir, et qu'eux du moins n'aient pas le droit de maudire leurs pères, comme nous maudissons les nôtres.

» C'est ici, ami, c'est sur ce Mont vraiment Sacré, que j'ai voulu prendre congé de toi. Il est digne de nous par ses souvenirs, par son nom; nous sommes dignes de lui par notre amour du peuple romain. Déchirés par la verge patricienne, nos ancêtres, révoltés, transportèrent ici leurs dieux Lares; comme eux, dépouillés, déshérités, nous y portons, nous, nos douleurs et nos espérances; car ce sont là nos dieux, à nous; ce sont les seuls biens que l'on n'ait pu nous ravir. Comme nos ancêtres, nous avons un patrimoine à réclamer; nous voulons, comme eux, nos tribuns, et, comme eux aussi, nous aurons nos tribuns; comme eux, nous rentrerons en possession de notre patrimoine usurpé.

» Je ne sais, mais ce lieu est pour moi plein de prestiges. Que de fois, seul et morne, j'y suis venu pleurer sur la patrie, et j'en revenais toujours consolé! En vain me semblait-il voir l'ombre des cités latines, Antemnes et Fidènes, Nomente et Ficulée, secouer leur antique poussière et passer à mes pieds comme autant de spectres railleurs.

— « La voilà! me disaient-elles, en me montrant » insolemment du doigt la cité déchue; la voilà, la ville » du bâtard! Que lui a servi de s'enrichir de nos dépouil- » les, et de faire passer sur nous la charrue? Esclave des » nations, prostituée aux rois barbares, la reine du

» monde, marâtre dénaturée, n'a plus que les supplices
» pour payer l'amour de ses enfans! Regarde, repétaient-
» elles en ricanant, regarde ta République adultère;
» elle fornique dans l'ombre avec un prêtre. »

— « Non! » leur répondait une voix foudroyante, qui les faisait rentrer toutes dans le néant; et le fondateur se dressait là-bas, calme et majestueux, sur ces collines de Crustumère, où il livra et gagna son premier combat.
« Non! s'écriait le fils de la Vestale; non, ma ville, tu
» ne périras point, et les nations ne prévaudront point
» contre toi. Rome n'est-elle pas la ville éternelle? » — Et l'écho des sept collines, l'écho des tombeaux, des temples, des bois sacrés, et jusqu'à l'écho des cités vaincues, toutes les voix du désert répondaient en chœur : Éternelle! éternelle!

» J'en crois l'oracle; et c'est parce que Rome est éternelle, que nous conspirons dans les ténèbres depuis dix années; c'est parce que Rome est éternelle, que nous sommes ici, et que je me dévoue avec joie, comme Décius, à une mort probable, mais utile.

» Quel siècle, ami, que le siècle où, vainqueur de la royauté, le peuple romain écrasait l'hydre patricienne au Mont Sacré! En ce temps-là aussi — synchronisme merveilleux! — la liberté triomphait aux plaines de Marathon, au golfe de Salamine; Léonidas mourait aux Thermopyles. Et aujourd'hui que la Grèce a retrouvé tant de Miltiades, tant de Thémistocles; aujourd'hui que la poussière des Trois Cents s'est ranimée, le peuple romain ne se ranimerait pas! Il ne retrouverait pas, lui, un Brutus! pas un seul de ces trois cents Fabiens qui

moururent au Cremère, Thermopyles de la république ? Il ne renaîtrait pas comme la Grèce ! Il serait à ce point lâche, à ce point dégénéré qu'il n'y aurait point pour lui de résurrection ! C'est ce que toi ni moi n'avons jamais cru ; c'est ce que nous n'avons jamais pu croire : car nous sommes Romains, nous savons ce qu'a de chaleur et de vie le vieux sang qui coule en nos veines.

» Silence ! le héros et le gardien du Mont Sacré, Sicinius est là qui nous écoute ; il nous entend, il nous parle : — « C'est l'heure ! nous dit-il, debout ! Il est » temps enfin de rouvrir les portes du Capitole à la li» berté ! Mais gardez-vous, nous dit-il encore, gardez» vous surtout de ces Menenius à la bouche dorée, de ces » faiseurs d'apologues, menteurs élégans, vains fabri» cateurs de sophismes, qui ont l'art perfide de convertir » toute vérité en mensonge, tout mensonge en vérité. »

» Mais que pourrait nous dire Sicinius, que nous ne sussions déjà ? et que te dis-je moi-même, dont tu ne sois convaincu ? Est-ce toi, est-ce nous qu'il est besoin de rappeler à ces choses ? Ne vivent-elles pas en nous ? ne sont-elles pas nous-mêmes ? Plus qu'un mot donc, et je me tais, je pars.

» Ami, j'ai légué mon bien à nos frères ; je te lègue à toi ma place au soleil et mon amour du peuple romain. Occupe l'une au profit de l'autre. Aime-le, défends-le, ce client sacré, qui peut te coûter la vie, comme il me la coûtera peut-être à moi-même. Hélas ! qui plaiderait sa cause si nous, nous l'abandonnions, si nous la trahissions !

» Je ne crains pas le jour du combat, je crains le jour

du triomphe; non pour toi, la prospérité ne déprave que les âmes basses; les grands cœurs s'y retrempent et s'y ennoblissent : mais combien, après la victoire, seront fidèles au drapeau? combien persévèreront jusqu'au bout dans le bon combat? Toi, du moins, n'est-ce pas, ô Anselme! tu garderas ta foi à la République? Tu n'es pas homme, toi, à donner un si lâche exemple d'apostasie. Assez, hélas! assez le donneront l'exemple infâme! assez adoreront ce qu'ils ont brûlé, et brûleront ce qu'ils ont adoré. Si du moins, comme le Sicambre, c'étaient les faux dieux qu'ils livraient aux flammes; mais non, comme Julien l'Apostat, c'est le vrai Dieu qu'ils détrônent, pour mettre à l'autel les idoles! Honte aux renégats! honte aux transfuges! Malédiction sur les fils du Peuple qui se vendraient au prince, et, parvenus imprudens, prétendraient convertir le Forum en antichambre!

» *Il Popolo! il popolo!* Je ne veux du moyen-âge que ce cri de bataille! Qu'il soit, ami, ton cri de victoire. En paix comme en guerre, n'en aies jamais d'autre, et ma froide dépouille palpitera de joie dans ma tombe sanglante! O peuple romain! ô mon seul amour! puissé-je vivre assez pour voir lever enfin sur ta gloire le soleil de la liberté, comme le soleil de la servitude se lève en ce moment sur ta misère! »

Et, en effet, tandis que Marius parlait le soleil s'était levé. Descendu des crêtes orientales de l'Apennin, il illuminait déjà la coupole de Michelange. La longue chaîne cintrée des monts Sabins qui enlace a l'Orient la campagne de Rome rayonnait des clartés nouvelles,

et les hauts pics projetaient çà et là sur la plaine leur ombre gigantesque. Le soleil rendait plus saillantes les anfractuosités pittoresques de ces monts aborigènes tout argentés de cascades, tout peuplés de souvenirs; et Tivoli, la ville d'Horace et d'Arioste, blanchissait entre les rochers sur les flancs boisés du Catillo.

Le mont Albane, isolé comme une île enchantée au milieu de l'aride nudité du désert, se teignait de plus de feux encore. L'humble couvent des Passionistes, qui brille au faîte, rappelait, tant il avait alors d'éclat, le magnifique temple de Jupiter Latial dont il a usurpé la place. Tusculum, où dort un Stuart, étalait les marbres somptueux de ses villas patriciennes, et les forêts du mont Algide verdoyaient sur sa tête blanche comme une couronne de gui sur la tête d'un druide.

La campagne était tout en flamme. Serpentant de la ville aux montagnes, six aquéducs rouges, ruinés ou debout, dressaient au loin, comme des ponts aériens, leurs arches sveltes et fuyantes, et imprimaient aux champs romains ce caractère de grandeur et de poésie, qui n'appartient qu'à lui. Les pins d'Italie balançaient mollement leur gracieux éventail; et, plus près de Rome, l'austère sapin des villas bronzait au soleil sa pyramide immobile. De ce côté, et non loin du Mont Sacré, une villa plus fraîche et plus riante que toutes les autres marquait la lisière du désert; le pic bleu du Soracte en marquait le terme, et les lignes vaporeuses du Cimino ondoyaient bien loin vers l'occident. Quelques villages dévastés, des tours féodales, des ruines de toute espèce, de tout âge, semaient les coteaux, les

vallées, dont la plaine mouvante est sillonnée : et, brillant par-dessus toutes les coupoles de la ville sainte, la croix d'or du Vatican, étoile du monde, rayonnait sur l'azur du ciel comme le labarum de Constantin.

Belvédère de ces perspectives tristes et sévères, le Mont Sacré était jaune d'épis. Plus coteau que montagne, et fils des volcans éteints du Latium, son pied baigne dans l'Anio, dont l'eau verte et courante va se mêler plus bas au Tibre fauve et lent. Un mille plus haut, s'y perdent, comme deux fils d'or, l'Allia descendu de Nomente, le Crémère descendu de Veïes, ruisseaux fameux, plus riches tous deux de gloire que d'eau.

Le soleil inondait tout, colorait tout ; mais il ne donnait point de voix à ces champs muets. Tombeau de la grandeur romaine, leur silence est éternel comme le silence des tombeaux. Un troupeau de chèvres blanches s'abreuvait à l'Anio près du pittoresque pont Nomentain ; le pâtre, à cheval, galoppait, la lance au poing, entre deux sépulcres ruinés.

Au moment de se séparer, les deux amis entendirent derrière eux un concert de voix, et, arrivant du côté de l'antique Medullia, une procession passa au pied du Mont Sacré. C'était la Confrérie de la Mort. Couverts de la cagoule noire, les frères marchaient deux à deux en chantant des litanies funèbres. Ils venaient de ramasser dans le désert un moissonneur mort de faim ou de mal'aria sur sa faucille. Après avoir disputé, arraché le cadavre à la voracité des corbeaux et des chiens, ils le portaient en terre sainte, dans un sac de cuir noir.

Le convoi descendit au pont couvert de l'Anio, et

continua, en psalmodiant toujours, son chemin vers Rome. Les chants et bientôt les hommes se perdirent sous les arches du majestueux aquéduc de l'Eau Vierge.

— « Encore un vieillard d'Ardée! s'écria Marius, encore une victime! O peuple infortuné! Vatican maudit! » — En prononçant ces derniers mots, l'énergique Trastévérin éleva ses deux poings fermés vers la coupole de Saint-Pierre, en signe de menace, d'anathême, comme le Pistoïais du Dante, blasphémant Dieu,

Le mani alzò con ambeduo le fiche.

La haine, le mépris, la vengeance, toutes les passions de cette ame violente respiraient dans cette imprécation silencieuse.

Il ne revint à lui que pour congédier son ami. Leurs conventions étaient précises, les droits de leur indépendance individuelle reconnus et sacrés. Fidèle aux pactes, Anselme n'adressa à Marius ni question ni reproche. Il le savait, d'ailleurs, inflexible dans ses résolutions; toute tentative pour l'en détourner eût été vaine. Il s'abstint donc, et se tut.

Les adieux n'en furent ni moins tendres, ni moins touchans. Le dur Trastévérin s'amollit jusqu'aux larmes. Honteux lui-même, comme d'une faiblesse, d'une sensibilité si nouvelle, il s'arracha des bras de son ami, et le pria de retourner à Rome.

— « Comme tu as promis de ne point m'interroger, lui dit-il, tu as promis aussi de ne pas me suivre, de ne pas m'épier, et j'y compte. » — C'était là encore une de leurs conventions.

Anselme donc laissa Marius sur le Mont Sacré. Il descendit seul à l'Anio qu'il côtoya jusqu'à ce pittoresque pont Salario, où Torquatus tua le Gaulois. Là, il passa le fleuve, et remuant la poussière d'Antemnes ; première rivale et première conquête de Rome, il entra dans la ville éternelle, comme Alaric et Brennus, par la porte Colline, aujourd'hui Salaria.

La porte franchie, il descendit de la cité des morts dans la cité des vivans par les jardins de Salluste, de ce marquis débauché, arrondisseur de périodes, détracteur de Marius et de Catilina..

Quand Marius jugea Anselme de retour à Rome, il en prit à son tour le chemin, mais par la voie de Nomente. Il passa sans le voir devant le tombeau de Menenius Agrippa, le rhéteur, puis devant les deux vieilles églises de Sainte-Constance et Sainte-Agnès, deux monumens chrétiens de Constantin; cheminant un mille encore au milieu de toutes ces villas princières d'un aspect si majestueux, si sévère, dont la voie antique est bordée, il rentra à Rome par la porte Pie, une heure après Anselme.

C'est là qu'était la villa de celle des sœurs du grand Corse qui a légué sa beauté au monde dans la Vénus Victorieuse de Canova. Comme Marius avait passé devant les sanctuaires de l'austérité chrétienne, il passa de même devant ce sanctuaire des voluptés mondaines, bâti — vicissitude étrange! — sur ce Campus Sceleratus, où l'implacable inquisition des aruspices et des pontifes ensevelissait vivantes les Vestales.

Abîmé dans sa pensée, le Trastévérin se jeta dans la

rue champêtre du Maccao, entre les Thermes solitaires de Dioclétien et l'ancien camp du Prétoire ; il erra long-temps dans les vignes désertes du Viminal, et vint s'asseoir, non loin de Sainte-Marie-Majeure, au pied des Trophées de Marius. Entraîné par une conformité de nom, c'est là, devant ce monument douteux du vainqueur des Cimbres, que l'âpre enfant du Janicule venait se fortifier dans la violence de ses résolutions. Il y resta long-temps plongé dans une rêverie profonde, sanglante. La grande cloche du Vatican l'en tira. Elle appelait le peuple au couronnement du souverain Pontife ; elle appelait Marius au meurtre.

Il se leva et prit d'un pas ferme la route de Saint-Pierre, pour y poignarder, au milieu du peuple assemblé, le délateur du Vélabre.

Brancador sortait en ce moment des bras d'Antonia, et prenait ; lui aussi, la route de Saint-Pierre pour poignarder, au milieu de la fête, le Vice-Dieu de la chrétienté.

XXXI.

LE COURONNEMENT.

Tout Rome était à Saint-Pierre. La basilique énorme se dessinait sur l'azur transparent du ciel, avec une magnificence qui n'était ni sans grâce ni sans légèreté. La sévérité des longues lignes romaines était adoucie par l'éclat de l'air, et la colossale coupole a, dans sa spirale immense, je ne sais quoi de svelte et d'aérien qui étonne et qui charme.

Rien de menaçant ou de minutieux, rien de maniéré ou d'imprévu, rien de monastique, rien de lourd dans le monument bramantesque; tout y respire, au contraire, la beauté, la grandeur, le génie italien, vif, pittoresque, spontané, plein de force et d'éclat. Si la parcimonie de la lumière a créé les patientes dentelures et les découpures fantastiques du style gothique, si le rigide ciel du nord lui a imprimé son caractère sombre, austère, sa mysticité monacale, les longues lignes et

les larges masses de l'architecture romaine sont filles du soleil du midi. Là l'énergie est tempérée par la mollesse, la majesté par l'élégance.

Saint-Pierre est l'œuvre de vingt-quatre pontifes; tous les grands artistes de l'Italie y ont mis la main, toutes les nations du monde y ont versé leur or; aussi y règne-t-il un luxe inoui, un luxe non pas royal, mais vraiment divin; car Saint-Pierre est bien, comme on l'a dit, la cour non d'un roi, mais d'un Dieu.

La façade seule est sans excuse; mais tel est le prestige de la grandeur, que les fautes et les incorrections de détail disparaissent dans l'harmonie de l'ensemble, et, malgré tout, la masse est sublime.

Ancien cirque de Néron et sépulture de Saint-Pierre, la place du Vatican a les dimensions exactes du Colossée, et comme le Colossée elle fut teinte du sang des martyrs avant d'être usée par les pieds des pèlerins. Elle est digne du temple. C'est une richesse, une variété, un mouvement de lignes dont rien ne peut donner l'idée. La courbe et la ligne droite s'y marient avec une grâce pleine pourtant de caprice et de hardiesse.

Le double portique circulaire qui l'enlace est merveilleux; il n'a pas moins de trois cent soixante-douze colonnes de travertine, disposées sur quatre rangs et d'une grosseur proportionnée à l'espace, d'une richesse de teinte inimitable.

L'obélisque égyptien, élevé par Sixte-Quint au milieu de la place, n'est qu'un épisode de ce poême de pierre. Il est flanqué de deux fontaines, ou plutôt de deux cascades, qui arrivent là du lac de Bracciano par un aqué-

duc de trente milles ; couronnées d'un iris éternel, leurs jets fantastiques et cristallins s'épanouissent au soleil en gerbes de toutes couleurs. Retombant en diamans dans leurs larges coupes de granit oriental, elles distillaient ce jour-là une fraîcheur pénétrante, comme une rosée de printemps, sur la foule pieuse convoquée à la fête de la chrétienté.

La foule était innombrable. Hommes et femmes avaient déserté les montagnes et la Maremme pour la solennité. Il en venait tant qu'il n'en vint jamais plus. En voyant les multitudes inonder sans relâche la place du Vatican, l'œil saisissait sans effort la pensée grande et poétique de l'artiste, qui semble avoir figuré dans sa gigantesque colonnade les deux bras de la basilique, ouverts pour accueillir le monde et pour l'embrasser.

Toute cette foule en habits de fête était pittoresque à voir, et la richesse des costumes piquante en sa variété. Les atours champêtres luttaient de couleur et d'éclat avec les atours citadins. La coiffure isiaque des femmes d'Albane et la robe grecque des Neptuniennes ne cédaient point le pas à la flèche d'argent et au corset de velours des Trastévérines ; et plus préoccupées de leur toilette que de la solennité, les jalouses Romaines jetaient sur leurs rivales des yeux de critique et de dédain. De grosses croix d'or pendaient à leur cou brun.

Moins brillant, l'habit des hommes n'en était guère plus uniforme. La sampogne au côté et la pique au poing, le pâtre velu de la Sabine, vêtu de peaux de

chèvre, perçait fièrement et la tête haute les groupes tout luisans de boutons d'argent et de galons d'or. Orné d'une simple fleur de la montagne, son feutre brun ne s'abaissait point devant les rubans et les plumes des chapeaux trastévérins; pour porter, comme Jean-Baptiste, une ceinture de cuir au lieu d'une ceinture de soie, il ne s'en estime ni moins bon chrétien, ni moins vieux Romain, et n'en dit pas moins: Notre Pape!

En vain, jaloux d'écraser son orgueil, les fils du noble faubourg étalaient-ils complaisamment à ses yeux la boucle énorme de leurs souliers cirés du matin; le pâtre sabin peut bien caresser d'un regard de convoitise le métal éblouissant, mais il n'en dit rien; et quoique chaussé de la calandrelle agreste, il n'en foule pas moins les marbres de Saint-Pierre d'un pied sûr, d'un air superbe. Roi du pâturage, il se sent là chez lui comme sur ses rochers.

Après lui vient, mais plus humble et moins indépendant, le moissonneur des plaines. Plus tyrannisé par l'homme et par la misère, il n'a, lui, ni la souveraineté du troupeau, ni l'empire de la montagne; vêtu de haillons, la faucille autour du corps, en guise de ceinture, il marche d'un pas timide et d'un air modeste. Son humilité lui coûte cher. La mine altière et l'air dégagé du pâtre peuvent du moins, et malgré son habit de peaux, conquérir l'ardente œillade de quelque Trastévérine; mais le pauvre moissonneur qui se glisse furtif, passe inaperçu, ou n'obtient des hautaines Porcia du Janicule qu'un coup-d'œil de mépris.

Guindés et sanglés dans leurs cravates et dans leurs

habits à queues d'hirondelle, les messieurs faisaient là, comme toujours, le plus sot et le plus plat personnage. Aussi tous les quolibets étaient-ils pour eux, et le peuple romain n'en est pas chiche.

Une rumeur subite annonça que le Pape descendait l'escalier royal qui du palais conduit à la basilique du Vatican. Cette nouvelle mit le peuple en mouvement; en un instant la place fut désertée, et, de comble qu'elle était, elle resta vide.

Descendu de la salle ducale, où les deux Cardinaux-Doyens l'avaient revêtu du grand manteau rouge et coiffé de la mitre d'or, — la tiare ne ceint pas encore son front, — le Souverain-Pontife porté sur la chaise gestatoria, avait passé la statue colossale de Constantin, et atteint le portique du temple. Là, près de la porte sainte, et sous la vieille barque symbolique du Giotto, s'élevait un trône somptueux, entouré des siéges des cardinaux. Le pape y monta à la voix des musiciens de la sainte chapelle qui chantaient l'antienne : *Tu es Petrus*. L'hymne achevée, le Cardinal-Archiprêtre fit au Pontife le compliment et les embrassemens sacramentels. Le chapitre de Saint-Pierre et tout le clergé, rassemblé là en grand costume, fut admis au baise-pied; après quoi le Pontife, remonta de son trône sur la chaise gestatoria, et fit son entrée dans la basilique au bruit des trompettes.

Ce moment est solennel, imposant. Porté par douze hommes en robes rouges, entre les deux Flambelles, les deux éventails de paon blanc dont les yeux mythologiques figurent—dit le rituel—les yeux de l'humanité

ouverts sur son chef, le vieillard sacré domine la multitude dont ses pieds semblent fouler la tête. On dirait un Lama d'Asie, tant il y a d'immobilité dans sa majesté. Mais afin que l'objet mortel d'une adoration plus qu'humaine, d'un culte tout divin, ne puisse s'oublier jusqu'à se croire, dans son orgueil, non plus le Vicaire du Dieu, mais le Dieu lui-même, une voix de la terre s'élève tout à coup d'en bas, et lui rappelle qu'il est homme. Un maître des cérémonies fait passer devant lui une étoupe enflammée, et lui dit d'une voix grave et sévère : — « PATER SANCTE, SIC TRANSIT GLORIA MUNDI. » — C'est l'esclave au char du triomphateur, et la leçon d'humilité se répète jusqu'à trois fois dans la grande journée.

Arrivé à l'autel du Saint-Sacrement, le Pape mit pied à terre, et agenouillé, tête nue, sur le Faldistoire de velours et d'or, il s'abîma dans une adoration profonde et silencieuse.

Cet abaissement volontaire du chef de l'humanité devant Dieu est toujours pour les ames croyantes d'un effet puissant. Elles ne contemplent jamais sant attendrissement ce spectacle touchant et sublime, et leur foi naïve lui rend tous les prestiges que lui a ravi le temps, car ce n'est plus, hélas ! comme tout le reste, qu'une cérémonie morte.

Mais tandis que l'émotion du peuple élevait son ame à Dieu, ou du moins à ce qu'il prend pour Dieu, deux hommes n'y pensaient pas, et ne rêvaient l'un et l'autre, au pied des autels, qu'homicide et destruction. Outrant une passion civique et désintéressée, l'un ne songeait

qu'à laver une trahison dans le sang du traître, et cela aux prix de sa propre vie. Plus personnel et plus faible, l'autre n'obéissait qu'à un instinct d'égoïsme, de vanité, et il croyait retrouver l'honneur dans les entrailles dechirées du vieillard auguste.

Sorti pâle et défait des bras de sa maîtresse, Brancador s'était rendu dès le matin à son poste; il avait escorté le Pape jusque-là pas à pas, et de tous les gardes-nobles il se trouvait alors le plus près de lui. C'est le moment qu'il avait fixé pour l'accomplissement de son sanglant projet; c'est aussi ce moment de silence et de repos que Marius avait choisi pour le sien. Mais entraîné loin de Brancador par les flots mouvans du peuple, il n'était pas probable qu'il le rejoignît à temps.

Quant à l'amant d'Antonia, il avait trop présumé de sa résolution, et il n'était pas au terme de ses combats. Debout et l'épée nue, à côté du Pontife à genoux et désarmé, il fixa sur lui un long regard de stupeur, et l'idée de son forfait le glaça soudain d'un tel frison qu'il resta devant sa victime immobile, pétrifié. — Eh quoi! se dit-il avec horreur, massacrer un vieillard prosterné dont la faiblesses se confie sans crainte à la loyauté de mon épée! Ah! toute ma nature se révolte; c'est une atroce idée, une idée de l'enfer, mais Satan ne l'emportera pas. Je maudis ma résolution, et j'en demande pardon à Dieu. Non, non, se répétait-il à lui-même pour se fortifier dans le remords, jamais! Plutôt le déshonneur! — Et peut-être, hélas! y avait-il plus de peur et de faiblesse que de vertu dans le tremblement ner-

veux qui faisait claquer ses genoux et ses dents. Il avait la face verte et l'œil hagard.

Marius venait d'atteindre Brancador, mais en ce moment même le Pape sortit de sa méditation et se releva. Il y eut une grande ondulation de la foule qui sépara de nouveaux les deux meurtriers. Brancador laissa le vieillard remonter sur le trône aérien, Marius laissa Brancador reprendre son rang dans le cortége ; mais, attaché dès-lors à ses pas comme une ombre, il ne le perdit plus de vue, et la procession continua son voyage vers le grand-autel. Cette occasion échappée, une autre toute semblable allait se présenter, car le Pape remet pied à terre à la chapelle Clémentine, et s'agenouille une seconde fois pour prier devant l'autel de Saint-Grégoire.

Cette fois comme l'autre, Brancador se trouvait à côté du Pontife, mais il n'y avait plus de lutte en lui, et le vertige s'était dessaisi de sa proie ; le mobile assassin se crut sorti d'un accès de cauchemar, de démence ; et, riant de son gigantesque projet comme d'un mauvais rêve, il se prit lui-même en pitié. Un sourire d'Antonia, qu'il aperçut dans la chapelle, ne fit que le raillier à la vie par les souvenirs de l'amour.

Le malheureux n'était pas au bout.

Un sourire d'Antonia avait achevé de le désarmer, un regard de Marius lui remit l'épée à la main. Le Trastévérin l'avait rejoint. Séparé de lui seulement par la haie des hallebardiers suisses, il pouvait voir du même coup-d'œil l'amant et sa maîtresse ; et il les avait vus en effet échanger des sourires d'amour. — Souris, traître, s'était-il dit, va, souris à ta complice. Puisse ton

sang retomber sur elle! —Cherchant alors son poignard, et le pressant sur son cœur d'une main convulsive : — Mon bon poignard, ajouta-t-il, mon confident, mon ami, voici le moment venu d'éprouver ta fidélité; tu ne me trahiras point. Remarque bien le cœur du délateur, et ne le manque pas. O peuple romain, ton amour aussi me coûte la vie! Liberté, que tes devoirs sont terribles, tes volontés sanguinaires! Mais j'obéis. Brutus et Scevola, assistez-moi, fortifiez-moi!

Partagé entre le sourire voluptueux de la syrène et le regard sinistre du carbonaro, Brancador n'avait plus ni libre arbitre, ni vouloir. Immobile entre ces deux forces rivales, son être moral était annulé. Un dernier effort sur lui-même, ou plutôt un dernier regard du Trastévérin, qui avait fait trois pas vers lui, et qui était là, non plus derrière, mais devant les hallebardiers; un regard comme il n'en avait jamais vu, fauve, perçant, féroce, plein à la fois de haine et de mépris, de menace et d'ironie, un dernier regard de Marius enfin le rendit et le livra sans retour aux meurtrières passions qu'il avait apportées dans le temple. Le mot : tue! tue! tintait à son oreille comme une cloche de mort.

Un rayon de soleil glissait en ce moment de la chapelle dans la grande nef; il s'en fallait d'une ligne, c'est-à-dire d'une minute à peine qu'il n'effleurât en passant la mitre du Pape agenouillé. — S'il vit encore, se dit Brancador, quand ce rayon l'aura atteint, je suis le plus lâche des lâches, et je jure par le ciel et l'enfer de me plonger mon épée dans le cœur. — Cela bien résolu, il ferma les yeux pour ne pas voir Antonia,

pour ne plus rien voir, il serra son épée avec la violence de la fièvre, et, la prenant à deux mains, il rouvrit les yeux. La ligne était franchie, le soleil dorait la mitre pontificale. A ce signal, Brancador recueillit dans une pensée de meurtre tout ce qui lui restait de vie, et il s'élançait sur le vieillard en prières pour l'égorger, lorsqu'il roula lui-même à ses pieds, sanglant, mort.

Le poignard de Marius était resté dans la plaie.

— « Périssent ainsi les délateurs ! » s'écria le Trastévérin d'une voix qui roula comme le tonnerre dans la basilique effrayée. Et Brancador mourut assassiné et deshonoré.

Un cri déchirant répondit à l'anathême. Antonia venait de tomber sans mouvement sur le marbre de la chapelle. Qui eût dit, à la voir ainsi pâle et froide, presque aussi morte que l'amant qu'assassinait sa délation, qui eût dit que cette femme légère et frivole recevrait, trois mois plus tard, les tendres consolations d'un nouvel adorateur?

La stupeur du meurtre fut si grande, qu'il eût été facile au meurtrier de se perdre dans la foule en désordre et de s'échapper. Il en eut même une seconde la tentation, mais ce fut un éclair passager; il n'avait encore fait que la moitié de son œuvre, et la pensée du sanglant devoir qu'il s'était imposé fit taire l'instinct de vie qui le poussait à fuir.

— » Je te remercie, dit-il au hallebardier qui l'arrêta, tu me sauve d'une lâcheté. » — Le Suisse, à qui un tel remercîment parut étrange, le prit pour une raillerie; il n'en sera que plus fort. Entouré et garrotté,

Marius fut conduit à l'instant et précipité, les fers aux pieds et aux mains, dans le plus noir et le plus étroit cachot du château Saint-Ange.

A la stupeur avait succédé l'inquiétude. On pouvait croire que ce meurtre audacieux n'était que le signal d'une insurrection, et l'on voyait dans chaque homme un conspirateur. Le cadavre enlevé, les cardinaux et les grands dignitaires de Rome s'étaient pressés autour du Pape ému d'épouvante, pâle d'horreur. Le sang de son assassin avait rejailli sur sa robe de pourpre et jusque sur sa mitre d'or. Les hallebardiers firent cercle, et il régna dans le temple un long silence d'attente et d'incertitude.

Un seul homme dans ce tumulte était calme, du moins il le paraissait; c'était le Grand-Pénitencier. Comme les autres pourtant il crut à une conjuration, mais il n'y crut pas long-temps : rien autour de lui ne l'indiquait. Anselme, d'ailleurs, ne l'aurait-il pas su, et, le sachant, ne l'en eût-il pas informé? Désabusé le premier, il fut le premier à rassurer le Pape; et son impassibilité stoïque, au milieu de l'émotion commune, ramena la sécurité.

La sombre robe monacale dont il ne se dépouillait jamais contrastait singulièrement avec l'or et la pourpre dont le temple étincelait; l'austérité de son costume ajoutait à l'austérité de son visage; sa barbe de neige ondoyait par flocons sur sa poitrine, et, à défaut de la tiare, ses cheveux blancs ceignaient sa tête découronnée d'un diadème de respect et de majesté. Retombé du trône dans la foule, il y restait sans murmure, et

nul, durant le supplice de cette journée sans fin, nul ne fut plus minutieux observateur de toutes les formalités de la cérémonie.

Cependant l'attitude du peuple avait dissipé tout à fait les terreurs, et l'on avait fini par ne plus voir qu'un fait isolé dans le meurtre de Brancador. La pompe reprit son cours lent et solennel.

Remonté sur la chaise papale, l'héritier des apôtres alla recevoir du haut de son trône l'hommage du clergé supérieur de la chrétienté. Les cardinaux seuls lui baisent la main; les patriarches et les évêques, tous en grand costume, lui baisent le pied. Cela fait, le Souverain-Pontife se lève comme à l'Adoration, et bénit le peuple; il entonne ensuite la Tierce de sa voix sacrée; les chanteurs de la chapelle la terminent en chœur. C'est alors seulement que le premier Cardinal-Évêque passe au doigt du Pape le symbolique anneau qui lie et délie, et que l'on revêt le Pasteur suprême des somptueux et mystiques habits de Grand-Prêtre officiant de l'Église universelle.

Couvert donc du rochet, de l'aube, de la chasuble, de tous les insignes du sacerdoce romain, le Vicaire de Dieu descendit du trône à l'autel pour célébrer la messe. Marchant à sa rencontre, les trois derniers Cardinaux-Prêtres le baisèrent à la poitrine et au visage, figurant ainsi l'adoration de l'enfant Jésus par les trois Rois Mages, qui — dit encore le rituel — confessèrent, par ce double baiser, sa double nature: *divinam quasi latentem in pectore, humanam quasi patentem in ore.*

La messe commença. Après le *Confiteor*, le Cardinal-Doyen mit sur les épaules du Pape le Pallium. Tissu de laine d'agneau blanche et brodé symétriquement de six croix de soie noire, le Pallium est un ornement propre au Souverain-Prêtre, et destiné à représenter au peuple la plénitude de la puissance sacerdotale.

La messe enfin terminée, et elle dure long-temps, l'Archiprêtre de Saint-Pierre, qui est un cardinal, présente au Grand-Pontife une bourse de moire brochée d'or, qui contient vingt-cinq jules *pro missa benè cântatâ*. C'est la dernière cérémonie du temple; celle du couronnement se fait en plein air sur la loge, ou balcon extérieur de la basilique.

Élevé pour la fête, un splendide trône de velours cramoisi bordé en or, comme le Faldistoire, fixait les yeux de la multitude qui avait reflué à grands flots du temple sur la place. Un instant émue par la tragédie de Brancador, mais n'en pénétrant ni toute la complication ni toute l'horreur, elle l'avait bientôt oubliée; d'autres émotions l'en avaient distraite. Aussi bien un coup de poignard n'est-il pas à Rome un spectacle si nouveau.

Revenu donc sur la vaste place, et l'œil fixé sur le balcon du temple, le peuple romain attendait son Pape. Il arriva porté sous le baldaquin, et s'assit lentement sur son trône, aux acclamations de la foule qui couvrait de sa voix l'antienne *Corona aurea*, chantée en chœur par l'orchestre pontifical. Peu à peu cependant le silence s'établit. Le Prince-Évêque d'Ostie, Grand-Doyen de l'Église, pria pour le Roi-Pontife, et après

avoir adressé au ciel l'oraison d'usage — usage tou chant si la foi le vivifiait — il posa sur la tête blanche du vieillard l'antique Trirègne, en prononçant les paroles sacramentelles : — « Reçois la tiare aux trois cou-
» ronnes, et sache que tu es le père des princes et des
» rois, le recteur du monde, et le vicaire de notre Sau-
» veur Jésus-Christ, auquel appartiennent l'honneur et
» la gloire, aux siècles des siècles. Amen ! »

Ce dernier acte accompli, le vieillard couronné se mit en prière, et le silence devint en ce moment si profond qu'on eût dit cette multitude si bruyante, si houleuse, privée tout d'un coup de la voix par la baguette d'un enchanteur. Rangées en bataillon carré au centre de la place, les troupes s'agenouillèrent sous les armes; les plus dévots les imitèrent, tout le monde se découvrit dans un religieux respect; et, se dressant majestueusement sur son trône, le Grand-Patriarche de la chrétienté donna à Rome et au monde, *urbi et orbi*, la solennelle bénédiction.

Une explosion de l'artillerie du château Saint-Ange et des cloches de Saint-Pierre rompit le charme comme un coup de tonnerre, et salua ce moment sublime; la musique guerrière s'unit aux détonations du temple et de la citadelle, et, mêlant sa grande voix aux mille voix de l'airain, le peuple confondit son amour et sa foi dans une hymne orageuse comme l'Océan.

Des illuminations et des feux d'artifices prolongèrent la soirée. Rappelant enfin Rome au repos, le dernier coup de canon du château Saint-Ange imposa silence à la fête, et annonça seul au prisonnier la fin de cette

journée sanglante. Comme le nouveau couronné, il n'en était, lui, qu'au prologue.

Il resterait sans doute à pénétrer l'esprit de toutes ces cérémonies, dramatiques symboles déroulés magnifiquement aux yeux éblouis du peuple, sans que la signification mystique s'en révèle à lui à travers la pompe des formes ; mais ce serait faire un livre dans un livre, et d'autres soins me réclament. Long-temps suspendue, la catastrophe se précipite, l'épée est tirée, le sang a coulé; après l'escarmouche la bataille. A d'autres donc les rites morts du passé ; à moi de poursuivre, à travers les fêtes et les échafauds, le cours de ma douloureuse épopée.

XXXII.

L'OSTÉRIE.

L'action de Marius étonna Anselme. Il n'en saisissait que la moitié, et, ainsi tronquée, elle lui paraissait bien en rapport avec l'indomptable fougue de ses passions trastévérines, mais non pas avec la solennité de ses adieux. Il s'attendait à quelque démarche plus grande, plus décisive, plus immédiatement utile à la cause, et bien loin de songer à un simple meurtre, il avait pris le change, et il était descendu du Mont Sacré, convaincu que Marius allait tenter quelque coup hardi dans les provinces.

Il n'approuvait pas son homicide, car il réprouvait, lui, tous ces moyens sanglans; mais, en condamnant l'acte, il excusait l'homme; il entrait dans sa pensée, et rendait justice aux motifs purs et désintéressés qui lui avaient mis le poignard à la main. C'était moins une vengeance qu'un châtiment dont il avait voulu donner le spectacle au peuple, afin de lui inculquer par la ter-

reur le respect du nom carbonaro. Il avait sans doute aussi l'ordre en vue, et cette expiation formidable était faite pour enchaîner dans le silence les adeptes irrésolus.

Telle avait bien été la pensée du Trastévérin, et elle était sincère, puisqu'il l'avait scellée de son sang, livrant pour elle sa tête à l'échafaud. Aussi n'est-ce pas l'héroïsme qu'on lui pouvait contester ; tout sacrifice d'un instinct à une idée est héroïque ; et quel instinct plus puissant dans l'homme que l'instinct de vie? Mais ce qu'Anselme demandait à l'action de Marius c'étaient ces résultats actuels, flagrans, que semblaient promettre ses dernières paroles ; en vain les y cherchait-il ; il ne les trouvait point. Ainsi, plein d'admiration pour son dévouement, plein de pitié pour sa destinée, il rendait moins de justice à son intelligence et la calomniait. La lettre cachetée reçue de sa main au Mont Sacré lui donna la solution de ce tragique problême ; elle ouvrit ses yeux à la lumière et son esprit à la justice.

Marius commençait par s'y justifier du meurtre de Brancador, en y attachant une idée de châtiment et d'exemple. C'était à ses yeux une leçon terrible, mais salutaire, une nécessité. — « Ce n'est là, ajoutait-il, que » la moitié de ma tâche. Il ne suffit pas que la mort » de Brancador soit utile, il faut que la mienne le soit » aussi. L'occasion du Conclave perdue, une autre pou- » vait de long-temps ne pas naître ; je l'ai hâtée. Il » fallait au faubourg du Janicule un motif de soulève- » ment ; ce motif je le crée en me dévouant à l'échafaud.

» Il n'est pas sûr que j'y monte. Je connais l'amour des » Trastévérins pour moi; ils me disputeront au bargel; » peut-être m'arracheront-ils au bourreau. De là une » lutte dont la liberté romaine peut sortir triomphante. » La force armée aux prises avec le peuple sur le lieu » du supplice, le Vatican reste sans défense, c'est-à-dire » que le Pape, le Sacré-Collége, Rome tout entière est à » nous, et la révolution est accomplie! Pour tout le » reste, Anselme, je m'en remets à ton génie prudent et » hardi. Il est inutile d'ajouter, disait-il en terminant, » que je ne me prêterais, avant le grand jour, à aucune » tentative d'évasion; ma résolution sur ce point est » prise et irrévocable. Ne consumez donc pas en démar- » ches superflues un temps nécessaire à des soins plus » pressans. Si mon salut est écrit au livre du destin, » je n'entends l'accepter que de la main des fils du » Trastévéré, armés pour ma délivrance sur la place du » peuple. »

Aussi bien toute tentative eût-elle été vaine; jamais prisonnier ne fut entouré de plus de précautions. — « Je » veux, avait dit le Pape, que justice soit faite avant » huit jours. » — Et, encore indignée de la récente amnistie qui avait arraché de ses mains tant de têtes, jalouse de prendre une éclatante revanche sur l'importune clémence du nouveau Pontife, la Commission Criminelle du palais Madame s'était mise à l'œuvre à l'instant, voulant frapper, elle aussi, l'esprit du peuple par un prompt exemple.

Le parti d'Anselme fut aussitôt pris. *Alea jacta est!* Il franchit avec César le Rubicon.

Il passa toute la nuit à écrire des dépêches qui partirent le matin même par les voies mystérieuses de l'Ordre. Anselme y informait la Haute-Vente du mouvement qui se préparait à Rome, et il réclamait son assistance afin de l'étendre simultanément à tous les points de la Péninsule. — « Dans huit jours, écrivit-il ensuite aux centres » carboniques des Marches romaines et des Légations, » l'étendard de la République ausonienne flottera sur le » Vatican. Rassemblez pour ce grand jour toutes vos res- » sources, concentrez toutes vos forces, et soyez prêts » au premier signal. »

Du dehors il passa au dedans. Il vit un à un les carbonari de Rome, et les trouva tous tels qu'il les attendait, pleins de courage et d'espérance. Il les entretint de son dessein, et les convoqua en un lieu sûr du Forum pour la nuit du jeudi.

Tranquille de ce côté, il se tourna vers le Trastévéré. Il vit le vieux Taddée, dont la fureur était au comble ; il ne voulait rien moins que forcer le château Saint-Ange pour en arracher Marius. Anselme le contint ; il lui fit promettre de s'abstenir de toute violence inutile, et d'attendre le jour de l'exécution. — « C'est le plus sûr moyen, lui dit-il, de délivrer notre ami. Une fois hors de la griffe des sbires, nous saurons bien le faire évader ; c'est mon affaire, j'en réponds. Mais es-tu bien sûr des tiens ? »

— « Comme vous de moi, seigneur Anselme. Il n'y à pas un bras au Trastévéré qui ne s'armât pour lui. Jugez-en plutôt par vous-même ? »

En achevant ces mots, le vieux maçon conduisit l'ami

de Marius sur la petite place de Saint-Blaise, à travers un dédale de ruelles obscures et désertes. Comme ils tournaient la Longarine, rue qui mène au pont rompu du Palatin, maître Taddée crut s'apercevoir qu'ils étaient suivis et épiés par une espèce de frère-quêteur :

— « Sbire ou non, lui cria-t-il d'une voix retentissante, en allant droit à lui, passe ton chemin, toi; passe-le, te dis-je, ou tu ne le passeras plus. » — L'ombre importune se le tint pour dit : elle s'évanouit. L'espion marse en voulait bien à Anselme, mais il n'était pas homme à se mettre aux prises avec le Bras-de-Fer du Janicule.

— » Nous voici arrivés, reprit Taddée, en s'arrêtant devant une ostérie à peine éclairée; entrez, seigneur Anselme, entrez; vous ne trouverez là que de braves gens, et vous ne serez pas de trop au rendez-vous. »

Anselme trouva réunis, autour d'une table chargée de feuillettes vides, une vingtaine de Trastévérins qui complottaient la délivrance de Marius, tout en buvant et fumant leurs pipes.

— « J'en amène un solide! dit maître Taddée en introduisant le carbonaro au milieu des conjurés; c'est le seigneur Anselme, l'ami de notre Marius. Vous devez, pardieu! bien le reconnaître! il n'y a déjà pas si long-temps que nous l'avons porté en triomphe sur la place de Saint-François. C'était, si j'ai bonne mémoire, à la dernière apparition du soi-disant Catalan; depuis ce soir-là, ajouta-t-il, et il ne croyait pas

l'avoir vu le moment d'avant, on ne l'a plus revu au faubourg.

— » Eh ! père Taddée ; interrompirent les Trastévérins, nous n'avons pas, nous autres, la mémoire si courte, que nous ayons besoin de tant d'histoires pour nous rappeler nos amis. Nous avons tous bien reconnu, au premier coup-d'œil, l'ami de notre pauvre Marius.

— » Si vous l'avez reconnu, tant mieux, reprit le vieux maçon. Il faut maintenant qu'il vous reconnaisse, lui ; c'est-à-dire que le moment est venu de lui prouver que vous n'êtes pas des bavards comme ceux de la place d'Espagne, et qu'amis en paroles, vous ne ressemblez pas à ce cadran solaire de la place Colonne, qui ne sert à quelque chose qu'autant que le soleil luit, et n'est plus bon à rien dès qu'il se couche. Vous m'entendez, mes fils.

— » Oui ! pére Taddée, nous vous entendons fort bien ; soyez tranquille, nous nous la sommes liée au doigt, celle-là. Sang de Christ ! il ne sera pas dit que, nous vivans, Marius ait passé par les mains du bourreau. Eh ! bien ! seigneur Anselme, la sentence est-elle connue ?

— » Pas encore. Elle ne peut l'être que jeudi, pour être exécutée samedi.

— » Exécutée ! que dites-vous donc là ? Vous parlez, ma foi ! comme s'il n'y avait plus de Trastévérins entre le Tibre et le Janicule. Rassurez-vous ; il y en a encore, et de bons ! Exécuter Marius ! eh ! qui donc est-ce qui plaidera pour nous pardevant les bas violets ? Qui nous

gagnerait nos procès au Capitole et à la Rota? Par la Madone, cela ne sera pas!

— » Exécuter Marius! répétait à l'unisson maître Taddée; et pourquoi encore? pour un pouce d'acier dans le ventre d'un habit rouge.

— » Un pouce, père Taddée! la lame est bien entrée de six pouces, s'il vous plaît. J'étais tout près, moi; j'ai vu l'affaire, et je peux vous en donner des nouvelles. Madone! continua le Trastévérin avec un profond sentiment d'admiration, quel coup-d'œil et quelle main!

— » Eh bien! mes fils, reprit Taddée, renchérissant sur l'étrange apologie, ne vous ai-je pas toujours dit que le maître était maître en tout? Qu'il manie la plume ou qu'il manie le poignard, c'est toujours lui, voyez-vous. On reconnaît l'habile homme à tout ce qu'il fait. Et c'est pour un pareil coup qu'on nous enlèverait notre Marius, notre avocat! Allons donc! mais c'est une mauvaise plaisanterie! Autant vaudrait pendre en masse le Trastévéré, car il n'est pas un de nous qui n'en eût fait autant. L'autre n'a que ce qu'il a bien voulu: toute délation vaut un coup de couteau.

— » Quand je soutenais, moi, dit le jardinier Spada, tout fier de sa pénétration, qu'il tramait quelque chose, avais-je tort? C'est ce qu'il entendait au sépulcre de Bibulus, quand il nous disait qu'avant huit jours il y aurait du neuf. J'avais compris tout de suite, moi.

— » Et moi donc? ajouta le sournois de Sainte-Marie-à-Trastévéré, vous ai-je pas dit, la veille, qu'il en voulait à l'habit rouge?

— » Corps de Christ ! interrompit une nouvelle voix, au lieu de tant bavarder ici et de tant louer le maître, mieux vaudrait l'aller délivrer. Il a plus besoin de nos bras que de nos langues. Je vote, moi, pour aller enfoncer, cette nuit, les portes du château Saint-Ange.»

Anselme alors prit la parole. Il répéta à l'assemblée trastévérine ce qu'il avait dit à son Nestor; et appuyé par lui, il la persuada, comme il l'avait persuadé lui-même, d'attendre le jour de l'exécution pour arracher Marius des mains des sbires.

Il concentra leur attention sur ce point unique; tout le reste, il le tut. Bras aveugles de la conjuration, les Trastévérins devaient la servir sans la connaître et la faire triompher à leur insu. Violens, mais dévots, il importait de ne pas alarmer leurs croyances en attisant leurs passions, et de leur cacher soigneusement le Pape derrière le bargel. C'est ce que fit Anselme, et il y réussit. Ignorant qu'ils juraient au chef du carbonarisme romain la ruine du Vatican, ils lui jurèrent d'être en force sur la place du peuple, et de tuer jusqu'au dernier sbire, jusqu'au dernier soldat, plutôt que de laisser monter Marius à l'échafaud.

— « J'y serai le premier, s'écria Taddée en fermant la séance, et j'aurai ma culotte rouge. Vous savez, mes fils, ce que cela veut dire : on la voit de loin, et puis le rouge sur le rouge cela ne fait pas tache. Ce sera chaud; mais, ma foi ! tant pis, il en adviendra ce qui pourra : nous en serons quittes pour faire pénitence. Si le Saint-Père fait quelque difficulté cette fois pour nous donner l'absolution, nous tâcherons de l'avoir par notre cardi-

nal. Quel dommage qu'il ne soit pas pape! C'est égal, il est Grand-Pénitencier, et il ne nous refusera pas ce petit service, dussions-nous le payer par le pèlerinage de Notre-Dame de Lorette! »

Sûr des Trastévérins comme il l'était des carbonari, Anselme ne quitta pas le Trastévéré, sans faire une visite au cloître de Saint-François. Il y trouva le cardinal de Pétralie sombre et abattu. La grande ame du Sicilien avait été brisée du coup qui avait anéanti sa fortune. L'intérêt de sa vie était détruit. Désormais seul, seul à jamais, le monde était pour lui une Thébaïde, mais une Thébaïde sans autel, sans Dieu. Les faibles lueurs dont Anselme avait éclairé un instant ses ténèbres s'étaient bientôt évanouies; il ne croyait plus à l'espérance, plus à l'avenir, plus à rien; il n'aspirait plus qu'à la mort. Sa pâleur était livide; le désespoir avait creusé ses joues, cavé ses yeux, et la vieillesse, spectre décharné, avait pris possession de ce corps épuisé que la pensée ne défendait plus. Elle le ravageait, elle le minait, et se vengeant du passé, elle s'acharnait sur sa proie vaincue, et faisait en un jour l'œuvre de dix années.

Anselme fut frappé des symptômes d'une si prompte dissolution : il en fut effrayé. Il pouvait d'un mot rallumer cette pensée éteinte, et rendre par elle à la vie ce corps cadavéreux: mais ce mot, il ne le dit pas, parce qu'il ne devait pas encore le dire. Il se contenta de quelques paroles vagues, et il demanda un rendez-vous pour le surlendemain. On était au mardi soir.

— « Que voulez-vous d'une ombre? lui demanda tristement le cardinal. Je suis mort à la terre, et les

morts n'ont plus rien à faire sous le soleil. Laissez les mânes dans leur tombeau, ne liez pas votre jeune et belle existence à ce qui n'a plus de vie. »

Anselme cependant dompta la résistance du vieillard, et il obtint de lui un rendez-vous pour le jeudi soir sur le mont Palatin. Échue en héritage aux Bourbons de Naples, la magnifique villa Farnèse, qui couronne aujourd'hui la montagne patricienne, était ouverte au cardinal de Pétralie. Le bâtard devait cette faveur du dévot roi des Deux-Siciles à sa triple qualité de Sicilien, de Grand-Pénitencier et de sanfédiste. Il avait les clés de cet Élysée vraiment royal, et il aimait à se recueillir, en ses mauvais jours, au sein de ces solitudes mélancoliques. C'est là que fut fixée l'entrevue du jeudi.

Rentré chez lui après tant de fatigues, l'ami de Marius se permit à peine quelques instans de repos. Autant son attente avait été calme et résignée quand la nécessité la lui imposait, quand elle l'enchaînait dans sa chaumière de l'Aventin, autant son activité était puissante quand l'action le réclamait. Génie vaste et lucide, il embrassait toutes choses et saisissait tous les détails sans cesser jamais de voir l'ensemble. C'était son orgueil, à lui, de ne s'en remettre de rien sur personne, et de pourvoir à tout par lui-même.

Tout entier à son œuvre, il ne s'était pas couché de deux nuits, et la troisième n'était pas écoulée que son petit cheval bai l'emportait au galop sur la route d'Asture.

XXXIII.

LES MÉTAMORPHOSES.

Les conjurés d'Asture avaient reçu, comme une consolation du ciel, la nouvelle de la grande amnistie pontificale; mais ils ne s'en étaient pas moins fidèlement conformés aux recommandations d'Anselme. L'opinion de Marius sur Brancador n'avait fait que redoubler leur vigilance. Prêts à tout évènement, et prévoyant même le cas d'une surprise et d'une fuite obligée, ils avaient radoubé la parancelle napolitaine, et l'avaient mise en état de tenir la mer.

Nicolo gardait les forêts; les deux soldats carbonari, la plage; pour les deux autres, ils étaient sévèrement consignés. L'un même, Angelo, ce forçat libéré dont la large conscience se permettait des scrupules, était tout à fait sous clé, et ne sortait ni jour ni nuit. Ç'avait été le seul moyen de le forcer au silence. On n'avait pas eu besoin de recourir avec Salvator, le poltron, à cette ex-

trémité ; son imagination peureuse était frappée ; et si quelque velléité de mauvaise pensée venait par hasard à le tenter, l'ombre de Chéco, brûlé sur la montagne, se dressait devant lui, et la faisait taire. Il n'en était pas moins rigoureusement surveillé. Pour plus de sûreté, les bannis eux-mêmes faisaient alternativement la garde sur la plate-forme, dominant de là et du même coup-d'œil la mer, la grève, et les bois.

Quant au vieux Député, il en était de lui comme par le passé ; toujours dévot, toujours timoré, toujours suspendu entre son amour de père et sa conscience, il ne manquait pas une messe à Neptune ; son assiduité même n'avait pas peu contribué à la sûreté de la tour, en déroutant les soupçons. Son silence n'était-il pas une complicité ? Or comment supposer qu'un si chaud chrétien pût jamais tremper en des trames si impies ? Et si l'on remarquait encore l'absence de sa fille, gage ignoré de son silence, otage de sa fidélité, c'était pour l'attribuer, les uns à un excès de jalousie paternelle, les autres à ces menaçans Barbaresques qui croisaient toujours en vue des côtes. Doutes et soupçons avaient fini par se convertir en quolibets contre Asture, et tout Neptune traitait Oddo d'original, de sergent sournois et inhospitalier.

Toutes choses ainsi disposées, les bannis attendaient, et ils mettaient dans leur périlleux repos un héroïsme dont ils brûlaient tous de faire un plus noble usage : l'oisiveté coûtait à ces ardentes ames, et toutes aspiraient à l'action comme à une délivrance. Toutefois on se résignait sans murmure ; on se fortifiait, on s'excitait

à la patience par des paroles d'espérance et d'avenir. Azzo, à qui son expérience et son génie de conspirateur assuraient sur tous une supériorité notable, Azzo était comme le pasteur de ce troupeau rétif et pourtant docile. En l'absence d'Anselme, le Modenais était consul d'Asture.

Réunis dans la salle commune au milieu des armes dont elle était jonchée, les bannis s'entretenaient, sous l'urne encore chaude du Génois, de leur chère Italie. Sans nouvelle de Rome depuis l'amnistie, ils ignoraient l'évènement de Saint-Pierre, et attendaient d'heure en heure quelque message d'Anselme. Tous étaient présens, moins un, et l'absent était Conradin. C'était ce soir-là son tour de garde; et, sentinelle attentive, le bel adolescent veillait sur la plate-forme à la sûreté de tous.

Seul, assis sur l'affût de la couleuvrine, il contemplait la Méditerranée bleue et transparente. Le soleil venait de s'y plonger dans toute la pompe de son coucher, et de larges sillons d'or marquaient encore sa route sur les flots. C'était une vraie soirée d'été, ardente, limpide. Le ciel était clair, la mer calme; entre elle et lui bleuissait, comme un banc d'écueil, le sinistre archipel de Ponza, et l'homérique montagne de Circé avait passé déjà du pourpre à l'azur. Du côté de la terre, l'œil se perdait dans un vaste lointain de forêts vierges; pas une rumeur de ville, pas une voix d'homme ne venait du désert, et le gazouillement plaintif de la vague contre le donjon était le seul bruit de l'Océan. La tour elle-même était muette; à peine laissait-elle; à de longs in-

tervalles, sortir de ses flancs noirs les litanies du vieux Mattéo, qui chantait l'Ave-Maria dans sa haute cellule.

Cette voix de vieillard était triste comme le désert. Entraîné par la monotone complainte, Conradin se prit à rêver. Son ame s'envola bien loin des solitudes romaines au pied des Alpes; il revit son lac, le doux lac Majeur, ses montagnes, le toit natal, sa mère qui pleurait son absence aux solitudes d'Arona. Ces souvenirs de la patrie, de la famille, amollissaient le cœur du jeune proscrit, et ses larmes coulaient silencieusement sur ses joues.

Tout à coup une tête de femme parut furtivement derrière lui au haut de l'escalier du donjon. Elle le contempla long-temps sans être vue, fit deux pas vers lui, puis s'arrêta, fit deux pas encore, et, s'arrêtant de nouveau, elle révéla sa présence par un soupir d'émotion. Réveillé en sursaut, Conradin tourna brusquement la tête, et se trouva face à face avec Isolina. La fille du Député avait, en tremblant, menagé cette douce surprise au bel Aronais; elle en reçut sa récompense; il la serra sur son cœur avec amour, et paya sa tendre audace d'une longue étreinte.

Appuyés contre les créneaux de la plate-forme; ils oubliaient pour s'aimer, lui, sa consigne, elle, son père, qui chantait toujours ses litanies. Leur amour avait grandi, dans la solitude, et ils s'y livraient avec toute la bonne foi de leur âge, dans toute la naïveté de leur ignorance. Ils étaient si jeunes, si beaux! Le sein naissant de la fille des Maremmes palpitait sur le cœur ému du bien-aimé! ses cheveux noirs se mêlaient à ses cheveux

blonds; sa joue brune effleurait sa joue rose, et leurs lèvres échangeaient plus de baisers que de paroles. Qu'auraient-ils pu se dire que leurs yeux déjà ne se fussent mille fois répété? Muets donc et les bras entrelacés, les beaux adolescens se respiraient, se confondaient l'un dans l'autre, comme l'adorable Amour et Psyché du Capitole.

Ivresse des premiers soupirs! transports, sans amertume! félicités sans retour! joies simples! joies primitives! joies sans orages et sans remords! est-ce donc au désert qu'il faut vous chercher? Mais, hélas! aux terres italiques, sur ces terres d'esclavage et de douleur, est-il un désert où le bonheur ait un asile, où l'amour trouve à s'abriter? La servitude, reine sombre et jalouse, ne souffre ni l'un ni l'autre en son empire; cités populeuses, solitudes inconnues, rien n'échappe à ses fers; son sceptre d'airain pèse partout sur l'homme pour le tyranniser, et déflore au berceau la beauté. Elle est là, malfaisant génie, là toujours, pour diviser ce qu'unit la nature, et pour unir ce qu'elle a divisé; elle flétrit d'une main brutale toute fleur qui s'épanouit, elle arrache et foule aux pieds tout fruit prêt d'éclore. Proscrits, immolés par elle, amour, poésie, vertu, tous les vraies dieux de l'humanité sont errans, sans temples; aux idoles sanglantes appartient l'autel.

Oublieux et ravis comme on l'est et ne l'est qu'à leur âge, les amans du désert romain s'enivraient des voluptés naïves du premier amour. L'échafaud s'élevait entre eux, la hache du bourreau planait sur leur tête,

et ils ne voyaient rien qu'eux, et ils disposaient de l'avenir comme s'il leur eût appartenu, et bâtissant dans l'air, ils faisaient des projets qu'emportaient les vents du soir.

— « Oui, disait Conradin charmé, oui nous allons quitter enfin ces tristes plages où les brises sont chargées de poison; nous irons au pied des Alpes respirer l'air sain des montagnes, dans ces doux bosquets d'Arona où ma mère nous attend et où tu remplaceras l'enfant qu'elle a perdu. Mon lac est bleu comme la Méditerranée ne l'est pas en ses plus beaux jours, et les rives en sont fraîches et riantes. Les îles Borromées nous cacheront sous leurs ombrages; la barque des pêcheurs nous égarera le soir dans les baies parfumées de Lisance aux gracieux promontoires de Palanza. Ce sont là les vrais jardins de l'amour. Ici, dans ces vastes royaumes de la destruction, tout respire la fièvre et la mort. C'est un lieu maudit. Ce donjon est funeste. Dans ces bois, sur ces mers, partout le crime, partout des piéges : ici les bandits, là les pirates. »

Comme il parlait ainsi, la voile barbaresque cinglait menaçante à l'horizon. — « Le vois-tu, l'Africain rapace, continua le jeune homme, le vois-tu qui serpente là-bas comme un reptile prêt à saisir sa proie? » — Et pressant la jeune fille sur son cœur dans la vague épouvante d'un danger qui redoublait sa tendresse : — « O Dieu! s'écria-t-il tout éperdu — et cette fois, comme l'autre, il ne riait pas — si mon Isolina tombait dans leurs mains! Ce pressentiment me glace; un froid de mort coule dans mes veines. O liberté! ne nous empor-

teras-tu donc bientôt sur tes ailes au rivage où l'amour et ma mère en pleurs nous appellent? »

Le bonheur occupait trop de place dans le cœur d'Isolina pour en laisser à l'effroi. Elle répondait par des sourires aux pressentimens sinistres de Conradin; elle le rassurait par ses caresses. Née sous un soleil plus ardent, et trop saisie pour parler, la fille du désert était muette. Inculte et un peu sauvage, elle ne trouvait point de paroles; les mots de tendresse et de félicité que croyaient murmurer ses lèvres s'échappaient en soupirs; subjuguée par l'amour, elle subissait sans murmure tous les caprices de son vainqueur; elle le suivait, soumise et silencieuse, par toutes les impressions où il lui plaisait de faire passer son ame.

La nuit avait surpris le charmant groupe, et les étoiles brillaient sur leur tête. Un coup de sifflet parti des bois les fit tressaillir, et rappela soudain la sentinelle oublieuse à son devoir. C'était un signal de Nicolo, qui annonçait à la tour une arrivée de Rome. Isolina s'élança vers l'escalier, et disparut. Conradin resta seul sur la plate-forme, et Anselme entra dans le Donjon.

Il informa les conjurés de tout ce qui s'était passé à Rome depuis l'amnistie, et de ce qui allait s'y passer à la délivrance de Marius. — « L'une, dit-il, doit assurer à l'Italie la liberté que l'autre a rendue aux carbonari romains. L'heure d'agir a sonné. Soyez prêts à partir pour Rome cette nuit même. Deux jours encore, et l'épée sortira du fourreau, et notre querelle descendra sur la place publique. » — Et il leur exposa de ses projets tout ce qu'il importait qu'ils en sussent.

— « Enfin ! » — s'écria Ponzio, le plus violent et le plus impatient des conjurés ; et l'œil du fougueux Samnite étincelait de joie.

— « Enfin ! » — répétèrent en chœur tous les bannis, pleins d'une joie non moins vive, car aucune nouvelle ne pouvait leur être plus agréable.

L'action allait rompre enfin cette longue oisiveté qui leur pesait tant ; elle allait briser leurs fers et les rendre au grand air et à la lumière du soleil. Certes il n'était pas besoin d'éloquence pour allumer leur enthousiasme il en fallait bien plutôt pour réprimer leur fougue, et c'est à quoi travailla Anselme.

— « Hélas! dit-il ensuite d'une voix triste, en levant les yeux sur l'urne funéraire suspendue aux faisceaux d'armes, pourquoi faut-il qu'un de nous manque à la fête, et que Gênes n'ait point de voix à la première assemblée des Amphictyons italiques ! La vieille République ligurienne a trop bien mérité de l'Italie pour être oubliée en un si grand jour. L'ingratitude ici serait un crime, et nous ne nous en souillerons pas. Qu'à défaut de sa voix et de son épée, la cendre du martyr et sa mémoire nous accompagnent. Gênes absente sera ainsi présente au milieu de nous. » — Et, décrochant l'urne de la muraille, il la remit à Tipaldo, et lui dit : — « Je vous la confie ; portez-la vous-même à Rome, et que Venise soit l'avocat de son antique rivale. »

Il y avait dans cet acte touchant une pensée d'union ; tous la saisirent avec émotion, mais nul n'en fut plus vivement ému que le Vénitien. Pour être le plus gai de tous les conjurés, il n'en était ni le moins sensible, ni

le moins intelligent. Il prit l'urne des mains d'Anselme, et mouillant de larmes la froide dépouille de Grimaldi, il la serra en silence contre sa poitrine.

Aussi bien cette leçon de concorde était-elle superflue, tant le sentiment de l'unité italienne avait pénétré profondément tous ces enfans dispersés de la lamentable famille. Tous déshérités, frappés tous du même sceau de malheur et de réprobation, Sarde et Lombard, Toscan et Sicilien, tous, ils se reconnaissaient bien pour frères; ils n'avaient bien tous qu'un but, qu'un intérêt, qu'une idée; le même sang coulait dans leurs veines, la même langue vibrait sur leurs lèvres, les mêmes passions échauffaient leur ame.

On avisa ensuite aux moyens sûrs et prompts de transporter à Rome les armes et les munitions rassemblées dans la tour. On touchait à la fin de juin; la Campagne romaine est alors en pleine moisson et inondée de montagnards étrangers descendus des hauteurs de l'Abbruzze et de Santa-Fiora. C'était une circonstance heureuse; on en profita. Il fut résolu que l'on cacherait les armes dans des gerbes de paille, la poudre et les balles dans des sacs de blé, et que, travestis en moissonneurs, les conjurés s'introduiraient dans Rome à la suite du convoi mystérieux. Anselme, qui devait les y précéder de vingt-quatre heures au moins, se chargeait de leur aplanir les voies et de leur faire passer sans péril la porte de Saint-Jean-de-Latran.

On mit sur-le-champ la main à l'œuvre. Nicolo, le fidèle garde-forêts, pourvut à tout; il le fit avec tant de promptitude que la nuit suffit aux préparatifs, et

tout était disposé pour le départ au point du jour. Anselme hâta le sien : le rendez-vous du cardinal et le conciliabule du Forum le réclamaient à Rome le soir même. Forcés à des détours et à des lenteurs, les conjurés n'y pouvaient arriver que le lendemain. Anselme repartit donc au soleil levant, après avoir laissé à Azzo ses instructions, et lui avoir confié la conduite de l'expédition.

Le statuaire bolonais repartit avec lui.

Les bannis tardèrent peu à les suivre. Tout étant prêt, Azzo donna le signal du départ. Deux grands chariots avaient suffi au transport.

Quelque joie qu'ils eussent de leur délivrance, les bannis ne quittèrent pas sans regrets leur hôte et sa tour. Pour Oddo, il était inconsolable : — « Mes bons cousins, leur disait-il, les larmes aux yeux, Dieu vous conduise ! Dieu vous assiste ! Que ne puis-je vous suivre ! Quoi ! vous allez vous battre pour la liberté, et je n'y serai pas ! ». — Et cette idée était pour lui si amère qu'il pleurait comme un petit enfant.

Azzo le calma en lui prouvant qu'il servait bien mieux la cause en restant qu'en partant. — « Il faut, lui dit-il, songer à tout ; il faut tout prévoir, même un revers ; et, je vous le demande, sergent, en cas de défaite, quelle retraite s'ouvrirait aux fugitifs, si Asture leur manquait ? Or sans Oddo, point d'Asture. »

L'argument était juste : il fit sur Oddo l'effet de la vérité sur les ames droites ; il le convainquit et l'apaissa.

— « Oui ! oui ! s'écria-t-il, en embrassant l'un après

l'autre tous les proscrits; oui, ma tour est à vous. Tant qu'il y restera pierre sur pierre, elle sera au service de la liberté. Plutôt m'ensevelir sous ses ruines que de la fermer jamais à un bon cousin. »

L'heure pressait. Oddo fit sur lui-même un dernier effort; il embrassa ses hôtes attendris une dernière fois, et rentra dans le donjon. Il ne les voyait déjà plus, qu'il leur faisait encore des signes du haut de la plate-forme.

Mais les bannis étaient réservés à une scène bien autrement passionnée et attendrissante. Ils avaient à peine fait deux cents pas dans les bois, où les deux chariots les attendaient, qu'ils virent bondir à travers les pins quelque chose de blanc; ils crurent que c'était un chevreuil; c'était Isolina.

Arrachée des bras de Conradin par l'arrivée d'Anselme, elle avait bien entendu toute la nuit, mais sans en deviner la cause, la rumeur des apprêts. Elle n'avait jamais eu une idée nette de ce qui se passait dans la tour, et ne s'en souciait guère ; les mots de carbonari et de République ausonienne étaient pour elle autant d'énigmes dont son imagination, fille ignorante du désert, ne pénétrait pas le sens. Elle ne voyait dans tout cela, et n'y voulait rien voir que son amant. Tout le reste était confondu pour elle dans une indifférence profonde. Au moment du départ, elle ni son père n'étaient présens : lui, parce qu'il chantait matines; elle, parce qu'elle n'osait descendre seule et de si bonne heure au milieu de tant d'hommes.

Conradin l'avait en vain cherchée des yeux; mais

honteux de songer à l'amour dans un tel moment, il s'était roidi, il avait fait l'homme fort, et craignant, parce qu'il n'était qu'un enfant, de passer pour efféminé aux yeux des conjurés, et d'être déshonoré s'il laissait percer sa faiblesse, il n'avait pas osé s'échapper une seconde pour aller dire un dernier adieu à la pauvre Isolina. Le cœur navré, il était parti sans la revoir. Il se consolait, en pensant que l'absence serait courte, et il lui laissait pour gage de sa foi le livre d'Heures héréditaire, otage trois fois sacré.

Cependant quand le silence eut succédé au bruit du départ, Isolina avait commencé d'avoir des doutes et de trembler. Elle s'était élancée sur la plate-forme, et là, apprenant par Oddo qu'il s'agissait d'une séparation, fille de la nature, elle n'avait plus écouté que ses instincts; elle s'était élancée de la tour, elle avait volé, comme une biche, sur les traces de Conradin, elle était venue tomber dans ses bras, sans voix, sans haleine.

Arrêté par elle, le cortége contemplait d'un œil ému cette scène naïve et touchante. Conradin était le plus embarrassé. Combattu toujours, l'enfant qu'il était, entre la tendresse et la peur du mépris, il tenait les yeux baissés, et flottait irrésolu, silencieux; enfin il prit courageusement son parti, l'amant l'emporta. Il cessa de poser; il fut lui-même, et il retint Isolina sur son cœur.

Pour elle, la présence de tant d'hommes ne l'intimidait plus. Tout au bel Aronais, et là pour lui seul, elle ne voyait que lui. Muette, la veille, dans le bonheur, la jeune sauvage trouva là des paroles pleines

d'éloquence, d'emportement. Elle accabla son amant de reproches, de larmes, de caresses; et, s'attachant à lui avec une force convulsive, surhumaine, elle refusa de le quitter.

Elle ne voulait pas rester plus long-temps seule dans cet affreux donjon; elle avait peur des Barbaresques qui l'emmèneraient en esclavage dans leurs sérails; elle voulait voir Rome, le Pape, les fêtes de Saint-Pierre; sa résolution de fuir Asture était prise; elle n'y rentrerait pas; elle suivrait Conradin jusqu'au bout de la terre. — « Qui oserait me séparer de lui? s'écriait-elle, en fixant sur les conjurés immobiles un œil étincelant. Qui l'ose, le tente! » — Et il y avait tant de menace dans ce regard, d'ordinaire si timide, qu'elle semblait prête à déchirer l'audacieux qui l'eût approchée; mais aucun n'y songeait.

Terrible et menaçante pour tous les autres, elle était suppliante et soumise pour Conradin; elle embrassait ses genoux, se traînait à ses pieds, elle se faisait de son corps un rempart, l'enlaçait, l'enveloppait de ses bras comme un serpent, et, de peur qu'il ne lui échappât, elle le serait si fort qu'il en perdait le souffle. — « Je veux voir enfin, lui disait-elle, en penchant amoureusement sa tête sur son épaule, oui, je veux voir ton lac Majeur, tes îles Borromées, et ces doux bosquets d'Arona que tu m'as tant vantés. Je veux respirer les parfums de Lisance; je veux voguer avec toi aux promontoires de Palanza. » — Et, l'œil ondoyant entre le sourire et les larmes, elle lui répéta là, devant les bannis, tout ce qu'il lui avait murmuré la veille à la clarté

des étoiles. Jamais si tendre scène n'avait ému ces bois sauvages.

Elle menaçait de se prolonger long-temps encore, et cependant il fallait partir. Toutes les passions de la nature étaient débordées au cœur de la fille du désert, et son teint brun, animé par la fièvre du cœur, brillait d'un éclat singulier. Les efforts de Conradin pour la calmer étaient stériles; elle n'écoutait, elle n'entendait rien. Réduit au silence, et aussi ému qu'elle, il ne faisait plus que balbutier: il finit par se taire. Tendre et gracieux, il ne savait que lui rendre amour pour amour, caresses pour caresses. Son attendrissement devint tel qu'il n'y put résister; il se jeta sous un arbre, et, enfonçant son visage dans ses deux mains, il fondit en larmes. Le conspirateur était vaincu.

Après cette explosion de pleurs, il y eut de part et d'autre un instant de calme, ou plutôt de lassitude. Azzo essaya d'en profiter; mais, au premier mot qu'il hasarda, Isolina s'attacha, se cramponna à Conradin; elle cacha sa tête dans sa poitrine, et s'entrelaçant à lui avec un sentiment de terreur indéfinissable, elle éclata en sanglots. Azzo battit en retraite.

Après ce nouvel orage, le bon Septime essaya à son tour d'intervenir, et tenta une seconde diversion.— « Mes enfans, leur dit-il avec douceur et d'une voix pleine de larmes, on vous a trompés; ce n'est point à Rome que nous allons, c'est à la chasse, et nous reviendrons ce soir. On dirait, à vous voir sangloter, que vous vous quittez pour toujours. » — Et le vieux soldat ne croyait pas, hélas! dire si vrai.

Tipaldo ajouta, pour rendre plus vraisemblable cette fable improvisée, qu'il avait voulu jouer un tour à Conradin, en lui faisant accroire qu'on partait pour Rome; il ne pouvait pas supposer qu'ils prissent la chose si tragiquement; il confessait son crime, et leur en demandait pardon à tous les deux.

Cet artifice était assez grossièrement tissu; mais c'est tout ce que leur émotion avait trouvé de mieux. Isolina fixa sur Conradin un œil inquisiteur et défiant. Entré dans l'innocent mensonge de son père adoptif comme dans la seule voie qui lui fût ouverte, le pauvre enfant jouait la surprise, et, le cœur gros de sanglots, les yeux rouges de pleurs, il feignait d'avoir été dupe et d'avoir donné dans le piége. Il est douteux pourtant que toutes ces ruses eussent réussi, et si crédule que fût Isolina, son instinct passionné n'eût pas manqué de déjouer une trame si mal ourdie, si un auxiliaire puissant ne fût venu à l'aide des bannis.

L'arrivée inattendue du vieux Mattéo, brusqua le dénouement, et fit pencher la balance du côté d'Asture.

Le pauvre vieillard arriva tout essoufflé et hors de lui; il croyait déjà sa fille enlevée, perdue, et il eut une si grande joie à la revoir, il trouva dans ses entrailles de père des cris si déchirans, qu'Isolina, éperdue, épouvantée, alla tomber dans ses bras; fascinée comme l'oiseau sous l'œil du serpent, elle se laissa entraîner dans la tour sans résistance. La porte massive se referma sur elle, et le convoi se remit en marche pour Rome.

Les deux chariots étaient attelés chacun de deux paires de buffles. Chargés par l'intelligent Nicolo avec un machiavélisme consommé, il était impossible qu'ils éveillassent l'ombre même d'un soupçon. Ce n'était, pour les yeux les plus soupçonneux, que des gerbes de paille et des sacs de blé. Armes et munitions étaient invisibles, introuvables.

Les lourds chariots roulaient pesamment et difficilement sur les aspérités d'un sol mouvant et sablonneux; les buffles étaient rebelles, et le bois souvent si touffu, qu'il fallait ouvrir le passage à coups de hache. On marcha ainsi plusieurs heures à travers ces fourrés inextricables, et l'on atteignit enfin sans accident la lisière de la forêt.

Le plus pénible était fait, le plus périlleux restait à faire. Déguisés en montagnards, les conjurés couverts, les uns de peaux, les autres de grosse bure, étaient assez bien travestis. Conradin seul mentait à son déguisement; il avait eu beau se bronzer les joues, la fraîcheur de son teint perçait malgré tout, et ses yeux bleus, ses cheveux blonds, ses traits délicats et féminins, tout en lui trahissait son secret. Il avait eu beau revêtir le costume grossier du montagnard, il n'en avait revêtu ni l'âpre visage ni les formes agrestes.

C'était même là pour le prudent Modenais un grave sujet d'alarme. — Jamais, pensait-il, en fixant des yeux inquiets sur le bel adolescent et en maudissant sa grâce et sa beauté, jamais on ne s'y méprendra. Il a l'air d'une fille déguisée; il nous perdra à la première rencontre. — Azzo l'aurait bien volontiers laissé dans

la tour, il avait même eu l'idée de l'y renvoyer avec Isolina; mais la seule proposition en eût tellement révolté Conradin, elle l'eût si profondément blessé, qu'il n'avait pas oser la tenter, et il s'était tû. Il n'en était pas moins plein d'inquiétude. Le destin vint à son aide.

Le convoi cheminait en silence dans la vaste plaine ouverte, ardente, qui se déroule des forêts Antiates jusqu'aux monts Albains. Il se trouvait, à midi, non loin du site de l'ancienne ville disparue de Straticum, dans la grande métairie de Carocelle.

Carocelle était, comme le reste de la Campagne, en pleine récolte. Trois ou quatre cent faucilles étincelaient au soleil; des tentes étaient dressées dans la solitude : on eût dit une armée campée au désert. Le champ était nu; un arbre, un seul, c'était un pin, y jetait une ombre ondoyante et vaporeuse. Une femme était assise au pied, poussant des gémissemens et se tordant les bras; à côté d'elle, gisait sur la terre brûlante le corps de sa fille, jeune et belle enfant de quinze ans, descendue fraîche et joyeuse de la montagne, et morte de mal'aria dans la Maremme. Elle était expirée du matin, et la malheureuse mère n'avait pas quitté la dépouille glacée, l'éspérant réchauffer à force de larmes et de baisers.

Un des caporali qui surveillaient les travailleurs, le bâton à la main, poussa son cheval vers elle. — « Allons, femme, lui dit-il rudement, c'est assez pleurer. Voilà plus de six heures perdues pour rien, et le travail n'avance pas. Debout, vous dis-je, à l'ouvrage!

allez gagner votre journée : vos larmes ne rendront pas la vie à votre fille. Elle est morte, on l'enterrera, et on fera dire une messe à Vellétri pour son ame. »

La pauvre mère ne répondait que par des sanglots à la brutalité de l'argousin ; elle couvrait de son corps le corps de sa fille, se frappait la poitrine à coups furieux, et, se lacérant les joues, battant du front la terre insensible, elle s'abandonnait aux emportemens instinctifs d'une douleur méridionale. Le désert en était tout troublé.

Émus de compassion, les voyageurs s'arrêtèrent. Tandis qu'ils contemplaient ce spectable douloureux, Azzo dit quelques mots à l'oreille du capucin, qui alla droit au caporale :

— « Mon frère, lui dit-il d'une voix conforme à sa robe de moine, car, seul de tous les bannis, il avait gardé son vrai costume, n'avez-vous point de pitié pour cette pauvre femme ? Laissez-là pleurer ; ses larmes ne font de mal à personne.

— « Ses larmes, non, répondit le dur alguazil : mais il fait chaud, mon père, et si l'on n'enterre au plus tôt le cadavre, il n'en faut pas davantage pour répandre la mortalité au milieu de mes gens. L'air n'est déjà pas si sain dans nos Maremmes.

— » Enterrer ici mon enfant ! s'écria la malheureuse femme en se relevant avec impétuosité, l'enterrer dans ces déserts ! pour que les chiens, n'est-ce pas, la déterrent et la dévorent ? Non, seigneur caporale, cela ne sera point ; je l'emporterai plutôt dans mes montagnes. Hélas, hélas ! continua-t-elle en sanglottant, et en bai-

sant les lèvres glacées du cadavre, pourquoi les a-t-elle quittées ?

— » Ma bonne mère, reprit le Calabrais, je ne suis qu'un pauvre capucin d'Albane, je retourne à mon couvent ; mais si vous voulez me confier votre fille, je l'inhumerai en terre sainte. Ces braves gens vont à Rome, poursuivit-il en indiquant les faux montagnards, et ils sont trop bons chrétiens pour refuser de la conduire jusqu'à Albane sur un de leurs chariots. »

Azzo donna son consentement par un geste affirmatif. A cheval et le fusil au travers de la selle, il jouait, lui, le rôle d'intendant ou de métayer. De longues guêtres de cuir et un large chapeau de paille lui donnaient à s'y tromper, l'air d'un facteur des Maremmes.

La proposition fut acceptée. Le corps de la jeune fille fut déposé entre deux gerbes, et le convoi se remit en route. Le moment de la séparation fut affreux, l'inconsolable mère se roulait dans la poussière aux pieds des buffles farouches. La solitude retentit long-temps de ses cris.

Quant aux moissonneurs, ils n'avaient pas quitté l'ouvrage, et les épis d'or n'avaient cessé de tomber sous les faucilles. Il en périt tant dans ces royaumes de la mort, qu'un de plus ou de moins ne compte pas. Sur vingt montagnards descendus l'été dans les Maremmes, sept au moins y meurent de fièvre ou de misère. Comment les pleurer tous ? — « La fille de la Scholastique est morte, avait dit une voix. — Pauvrette ! avait dit une autre. » — Et l'oraison funèbre avait fini là. Le bâton des alguazils n'eût pas souffert une plus longue pitié.

Cependant le cortége avait atteint les bords du Conca; et avait trouvé enfin sur sa route un petit bois de myrtes et de chênes verts. Hommes et buffles étaient épuisés de chaleur et de lassitude; une halte était nécessaire, Azzo l'ordonna.

Quant on eut repris haleine, et que la double fraîcheur des arbres et du ruisseau eut filtré dans le sang enflammé des voyageurs, il mit à exécution le projet qu'il avait conçu à Carocelle. Il exprima franchement à Conradin ses inquiétudes sur l'inefficacité de son déguisement; et dépouillant la jeune fille morte de ses habits, il le pria au nom de la sûreté commune de s'en revêtir, et de faire à la liberté le sacrifice momentané de son sexe. — C'est le seul moyen, continua-t-il, de passer sans accident à la porte de Rome. Jamais le double argus de la police et du fisc ne vous prendra pour un montagnard. Pourquoi, aussi, êtes-vous si jeune et si gracieux?

— » Allons! mon cher enfant, ajouta Côme, ne rougis pas ainsi; Achille se résigna bien à devenir soubrette de Déidamie. »

La comparaison flatta Conradin. Il ne se fit pas prier, et, s'exécutant de bonne grâce, il subit sans sourciller sa seconde transformation. Les habits de la morte étaient à sa taille, son corset rouge et sa jupe verte lui siéyaient à ravir. La métamorphose fut complète.

— » Mais voyez un peu, dit Tipaldo, quelle jolie fille cela fait? Nous allons tous devenir amoureux d'elle. Quant à moi, je me pose son chevalier. » — Et le gai

Vénitien baisa la main du charmant Aronais avec une galanterie comique.

Entré dans son nouveau rôle; l'amant d'Isolina le joua à merveille; il fit tête aux quolibets, et tint en respect ses adorateurs.

Pendant ce temps, Nicolo avait creusé une fosse au pied d'un chêne. On la tapissa de gazon, et la jeune vierge fut déposée nue dans sa couche de verdure. Ils recouvrirent de feuillage ce corps virginal à qui la mort n'avait rien enlevé de sa grâce ni de sa pudeur, et la terre du désert se renferma pour jamais sur la fille des montagnes. Nicolo planta une croix de bois sur la tombe, Rémo, une branche de myrte.

Les funérailles terminées, on repartit. On marcha jusqu'au soir. Au soleil couchant, on atteignit les collines de Lanuvium, aujourd'hui Civita-Lavinia, ville antique des premiers Latins, bâtie par Diomède sur les pentes méridionales du mont Arthémise. On y montre encore le fabuleux anneau qui amarra le vaisseau d'Énée. Salluste et Cicéron y avaient des villas, Junon-Pronuba un temple fameux, et c'est là, dans les religieuses ténèbres de son bois sacré, au fond d'une caverne mystérieuse gardée par un dragon, que les vierges du Latium venaient sacrifier chaque année, et soumettre — heureux prêtres ! — à d'étranges épreuves leur chaste beauté.

Les conjurés dressèrent leurs tentes pour la nuit dans un lieu désert et caché, entre la villa d'Auguste et la voie Appia. Après leur avoir été tout le jour un guide si utile et si sûr, l'infatigable Nicolo les quitta là, pour

aller accomplir dans les villes voisines une mission périlleuse. Anselme l'avait chargé de dépêches pour les Ventes affiliées d'Albane, de Vellétri, de Cora, enjoignant à tous les carbonari des montagnes de se tenir prêts et en armes afin de s'associer, à un signal convenu, au mouvement de la capitale, et d'y entraîner les populations.

Un autre émissaire portait le même ordre aux Ventes de la Sabine. D'autres encore parcouraient la Campagne, de Viterbe à Civita-Vecchia.

XXXIV.

LE PALATIN.

Tandis que les conjurés d'Asture dressaient leurs tentes aux collines Lanuviennes, Anselme, de retour à Rome, gravissait le mont Palatin. Construits sur la maison d'or de Néron, par une autre espèce de Néron, Paul-Trois, d'impure mémoire, les jardins Farnèse couronnent de lauriers-roses et de cyprès la vieille montagne patricienne. Négligée par ses nouveaux maîtres, les Bourbons de Naples, et dépouillée par eux de ses statues et de ses bas-reliefs, la villa Palatine tombe en décadence. Les longues herbes envahissent les parterres, les fontaines sont taries, les allées masquées, les sentiers scabreux. Les ruines modernes et les ruines anciennes se confondent, et prenant mille formes, mille teintes, la nature italienne, si vigoureuse et si riche, rendue à sa liberté, jette sur tout cela une profusion, une variété de verdure digne des forêts vierges de la Maremme. On

dirait la vieille montagne revenue au temps d'Évandre.

Sous un petit casin délabré, converti en fours ignobles et en fenils, sont deux chambres souterraines, restes dorés et gracieux des voluptueux bains de Livie; à quelques pas est un bois de chênes verts plein des ruines de ce temple d'Apollon Palatin, élevé par Auguste, en mémoire de la bataille d'Actium. La fade Arcadie tint long-temps ses séances sous ces ombrages jadis sacrés, et c'est là que, fidèle au rendez-vous, le cardinal de Pétralie attendait le chef des carbonari romains.

Le soleil allait se coucher; appuyé contre le tronc noueux d'un chêne antique, le Sicilien contemplait le Forum à travers les arbres, et son œil distrait suivait, sans les voir, les jeux brillans de la lumière sur le marbre des colonnes et des temples. Sa barbe blanche flottait au vent du soir, et se détachait sur l'obscurité des yeuses et des cyprès. Plongé dans une inquiète rêverie, il cherchait à anticiper par la pensée sur les confidences et les révélations d'Anselme, lorsqu'Anselme lui-même arriva.

— « Monseigneur, dit-il, la confiance dont Votre Éminence m'honora naguère au Mont Mario m'encourage à vous offrir la mienne. Toutefois ce n'est point ma vie que je viens dérouler sous vos yeux, comme vous avez déroulé sous les miens la vôtre. Ma vie, à moi, est vulgaire et plébéienne, aussi pauvre de gloire que d'action, ensevelie dans le silence et l'obscurité. Né du peuple, je suis resté peuple. Inconnu du monde, mon nom n'est encore que dans la bouche des sbires et sur

les tables de proscription du Vatican. Un jour peut-être, et ce jour peut bientôt luire, d'autres bouches le répèteront; peut-être alors sera-t-il gravé sur d'autres tables.

» Si je tais ma vie, ce n'est pas que je n'eusse aussi à révéler bien des choses intimes et cachées, toute une vie de mystère, d'attente et de douleur. Je suis jeune, monseigneur, mais l'expérience est précoce en ces jours mauvais, et l'ame mûrit vîte au soleil des révolutions.

» Né par une loi du destin dans la maison du tribun Rienzi, maison deux fois sainte, bâtie par le fils du consul Crescence, je respirai, dès le berceau, l'air de la liberté romaine. Mon enfance fut chétive et pauvre; la douleur précéda en moi la pensée; une fois éclose, la pensée ne fit, hélas! qu'aigrir la douleur en l'éternisant, et lui créant de nouveaux motifs.

» Romain, j'appris de bonne heure à connaître Rome; de bonne heure, j'appris à rougir devant le passé. Quand j'eus pénétré dans nos annales, évoqué de la poussière des ruines les géans de la République, foulé dans les temples le tombeau des Grands-Prêtres de l'humanité; quand les deux reines du monde antique et du moyen-âge, Rome païenne et Rome papale, m'eurent apparu l'une et l'autre dans leur gloire et dans leur beauté, je me retournai vers leur héritière indigne, et, pris à sa vue de honte et de tristesse, je tombai dans le désespoir. Comme Pompée, j'étais esclave chez les esclaves, et comme lui sur la grève africaine, je me sentais étranger sur le sol natal. Mais à quoi bon vous dire ces choses?

Ne les avez-vous pas senties vous-même? Nos ames ne sont-elles pas depuis long-temps d'intelligence? Ne sont-ce pas là, pour nous, comme autant de lieux communs vulgaires dont la répétition lasse?

— » Vulgaires, en effet, dans la bouche d'un Kaleff ou d'un Saverio, mais sublimes, quand un sentiment vrai les inspire, et qu'une bouche sincère les exprime.

— » Cependant, je ne me détrempai point dans les larmes. Héraclite inutile, je ne me drapai point nuit et jour sur les ruines pour gémir et pour crier : Malheur! Effrayé du mal, je songeai au remède; et quoique la plaie me parût, en la sondant, envenimée et profonde, je ne la tins pas pour incurable et je ne désespérai pas de l'avenir. Je n'eus, dès-lors, plus qu'une idée, et ma vie eut un but; vous savez lequel.

» Peu à peu mon horizon s'étendit; Rome cessa bientôt d'être pour moi le but unique, le terme de tout, et je compris que la liberté romaine est dans la liberté italienne, comme la liberté italienne est dans la liberté romaine. L'une sans l'autre est impossible; et c'est dans cette réciprocité providentielle que gît, à mes yeux, tout l'avenir de la péninsule de douleur. L'Italie, voilà le but; Rome n'est plus que le moyen. Deux fois elle fut, dans la main du destin, l'instrument de la civilisation humaine; j'ignore à quelle nouvelle fortune elle peut être appelée encore dans le lointain des siècles; mais, dès aujourd'hui, son rôle est tracé. Qu'elle descende sur la scène italienne, non plus en marâtre, mais en mère de la grande famille, et ses enfans battront des mains; tous, ils la suivront à la conquête du nou-

veau pays de Chanaan. Toute déchue qu'est Rome, la magie de son nom est grande encore, et sa parole peut être puissante, si elle proclame, comme jadis, la pensée du siècle. Or, cette pensée est la liberté.

» Mais ici, monseigneur, tout développement est superflu; vous n'ignorez rien de ce que je pourrais vous dire; mes idées vous sont dès long-temps connues. Aussi bien, ne nous sont-elles pas communes? N'êtes-vous pas, vous aussi, membre de la famille déshéritée? Comme nous tous, n'êtes-vous pas condamné au silence et à l'inaction? La haine du nom gibelin ne veille-t-elle pas en vous comme en nous, du fond du cloître de Saint-François, ne lui avez-vous pas suscité des ennemis sans nombre, comme Annibal proscrit en suscitait dans l'Asie à nos ancêtres? Notre querelle donc est la vôtre : ce que vous invoquez, nous l'invoquons aussi. Nous voulons par le Peuple ce que vous voulez par le Pape, la grande unité italienne. Notre but est le même; unissons nos moyens, et que, sous vos auspices, se renouvelle l'antique alliance. Consentez seulement à lier votre fortune à la nôtre, et le coup du Gibelin aura porté en vain. Monseigneur, voulez-vous être Pape? »

Cette question brusque fit tressaillir le cardinal. Il releva sa tête jusqu'alors penchée sur sa poitrine, et répondit par un regard dont la sévérité semblait dire : Justifiez-vous.

— » Moi vous insulter! s'écria Anselme, me méconnaissez-vous donc à ce point qu'une telle idée vous ait pu venir? Ah! monseigneur, c'est vous qui me faites injure; vous oubliez qui je suis, qui vous êtes. »

L'accent dont ces paroles furent prononcées était la pluséclatante des justifications. Ombrageux comme l'adversité, le cardinal se repentit de ses doutes et baissa les yeux. Il parut se recueillir comme s'il eût cherché quelque chose dans sa mémoire, et, tendant la main au carbonaro, il lui dit avec intimité : — « Mon jeune ami, il y a aujourd'hui trente-cinq ans que, sorti la veille du cloître de Pétralie j'étais à genoux au sommet de l'Etna; vous savez ce que j'y faisais. Maintenant expliquez-vous.

— » Monseigneur, vous avez des idées sur la papauté, j'en ai d'autres ; vous lui attribuez plus de force en Europe qu'elle n'en a réellement; vous croyez possible de ramener les princes ultramontains sous la houlette pontificale, je ne le crois pas. Mais ce n'est point ici la question; je n'étends pas si loin mes vues, je les borne à l'Italie, et je vous répète ma demande : voulez-vous être Pape, mais Pape italien, Pape républicain?

— » C'est donc une République que vous voulez faire de l'Italie?

— » Eh! qu'en voudriez-vous faire? Fût-elle impossible partout ailleurs, la République est faite pour l'Italie, l'Italie est taillée pour elle. Souvenirs, histoire, monumens, tout ce qui est grand chez nous est républicain; notre honte et notre misère seules sont monarchiques. Et puis, comment fonder la monarchie italique? Où est le prince? Un seul, que je sache, serait capable d'opérer cette unité qui paraît vous sourire, et celui-là, j'imagine, ne vous convient pas, car c'est le Gibelin.

— » Et pourquoi pas le Guelfe?

— » Parce que nous n'en voulons pas. Nous l'acceptons pour auxiliaire, non pour maître. Et puis, croyez-moi, monseigneur, la monarchie est corruptrice; elle établit la soumission servile de l'homme à l'homme, non le noble servage du citoyen à la chose publique. Plus l'homme dépend de l'homme, plus il se dégrade, plus il s'avilit; notre malheureuse patrie n'est que trop dégradée, sans lui faire couver encore dans son sein ces levains pernicieux. La République seule peut retremper les ames par les vertus mâles et fières qu'elle commande. Au surplus, monseigneur, permettez-moi de vous dire que nos rôles sont un peu changés, et de vous répéter aujourd'hui ce que vous me disiez naguère au Mont Mario : ce n'est point ici une discussion. Nos plans sont arrêtés; nulle considération ne les peut amender, ils sont inébranlables. Voyez si les vôtres peuvent s'y plier, et si vous pouvez mettre d'accord la papauté telle que vous la rêvez, avec la liberté telle que nous la voulons. Il se peut faire que dans deux jours nous ayons la tiare en nos mains; nous pourrions l'offrir à un autre, nous vous l'offrons. Mais nous n'entendons entrer dans aucune de vos vues sacerdotales sur l'Europe catholique; une fois Pape et gardien de la tradition chrétienne, vous seriez le maître libre et absolu de votre clergé ultramontain; quant à l'Italie, c'est autre chose et nous faisons nos conditions.

— » Quelles sont-elles?

— » Les voici, pesez-les. »

A ces mots, le carbonaro lut au cardinal, d'une voix

lente et posée, trois bulles rédigées d'avance. Dans la première, le Vatican abdiquait tout pouvoir temporel en faveur de la République ausonienne, qu'il reconnaissait *ipso facto*. Dans la seconde, il déposait tous les princes italiens, en déliant leurs sujets du serment de fidélité. La troisième enfin excommuniait l'empereur en tant que roi usurpateur de la Lombardie, et prêchait contre lui, au nom de la liberté nationale et de la justice éternelle, la croisade italique.

Le Sicilien écouta cette lecture dans un profond silence, et, prenant des mains du conspirateur les trois foudres révolutionnaires, il entra sans prononcer une seule parole dans un pavillon d'étude où il avait coutume de venir se reposer et se recueillir. Il n'y resta pas long-temps.

— « Voici ma réponse! » — dit-il en sortant; et il rendit à Anselme les trois bulles signées JULES-QUATRE.

— « Jules-Deux, continua-t-il, a tenté l'unité italienne, Jules-Quatre l'exécutera. »

En prononçant ces paroles, le bâtard semblait renaître à la vie. Éteinte un jour par le souffle gibelin, mais rallumée par l'espérance, l'ambition rayonnait sur ses traits, et son œil étincelait au Palatin comme au Mont Mario. Déjà courbé vers la tombe, son corps s'était redressé par une force surnaturelle; réchauffé, rajeuni, il s'était ressaisi de cette vie prête à l'abandonner. L'aiguille avait en une heure rétrogradé de dix ans sur le cadran de ses jours.

— « Monseigneur, reprit Anselme, je ne demande point à Votre Éminence de nous assister dans la lutte

qui va s'engager samedi sous l'échafaud de Marius, mais dans la victoire qui doit la suivre. Restez dans votre cellule, et gardez un jour encore votre masque de Grand-Pénitencier. Vainqueurs sur la place publique, et maîtres du Vatican, c'est à nous — et nous le ferons — à déclarer nulle l'élection du nouveau Pape, puisque les électeurs n'ont pas été libres dans leur choix; nous forcerons ainsi le Sacré-Collége à fouler aux pieds le véto gibelin, et à s'en tenir à son premier élu, c'est-à-dire au cardinal de Pétralie. Ici seulement votre rôle commence; vous savez quel il est, et là-dessus nous sommes bien d'accord. Ainsi, monseigneur, vous devrez la tiare à ces mêmes carbonari qui vous doivent la liberté. Vous voyez bien qu'ils ne sont pas ingrats. Il y a entre nous réciprocité de confiance; comme vous m'avez livré votre secret, je vous livre le mien; vous m'avez fait sanfédiste, je vous fais carbonaro. L'alliance est conclue; le pacte est signé; comment Jules-Quatre serait-il infidèle au cardinal de Pétralie? »

Le chef du carbonarisme romain parla long-temps encore, et mit sous les yeux du Pape futur les plans de l'Ordre et ses ressources. Il traça avec tant d'audac ecet énergique tableau, il déploya une connaissance si nette, si profonde de la vie interne et des mouvemens occultes du corps italien, que le cardinal fut frappé d'un long étonnement. C'était pour lui une révélation.

— « Je vois votre surprise, lui dit Anselme en souriant; vous ne pouviez pas soupçonner qu'un cadavre tant foulé eût encore tant de vie. L'Europe partagera votre surprise, car elle nous ignore profondément. —

Qui aurait cru, s'écriait lady Macbeth poursuivie par l'ombre de Duncan, qui aurait cru que ce vieillard eût encore tant de sang dans les veines? — Qui aurait cru, se dira l'Europe aussi, que cette Italie eût encore tant d'hommes? — Car, croyez-moi, monseigneur, le carbonarisme italien est une redoutable puissance; il a de quoi faire trembler sur leurs trônes vermoulus tous nos tyrans nains, et légitimer leurs épouvantes. Maintenant que vous êtes des nôtres et que l'alliance est scellée, il importait que vous eussiez nos forces afin de partager nos espérances.

» Ici même, sur ce mont déchu, s'élevait la maison de Catilina, conspirateur audacieux, génie méconnu, dont la plume menteuse des rhéteurs du patriciat a déshonoré la mémoire et l'a vouée aux outrages de la crédule postérité. Nous sommes ici sous ses auspices; vainqueurs, nous réhabiliterons son nom, car il en est temps enfin; vaincus, son sort sera le nôtre. La calomnie s'assiéra sur nos tombes, et nous flétrira comme lui. Malheur aux vaincus! Mais qu'importe? Nous aurons toujours donné un grand exemple, et notre mort servira la sainte cause italienne en attisant dans les ames la haine des persécuteurs par la pitié des martyrs. Que si l'apologie de ce Catilina si décrié vous étonne, songez, monseigneur, que je ne suis pas le premier à l'entreprendre, et que j'ai pour moi une autorité imposante : Napoléon lui-même a pris parti dans cette grande querelle pour le conspirateur. Homme de génie, je vous renvoie à vos pairs!

» Oui, la révolte est la dernière arme, l'arme légitime

des opprimés ; et qui le fut jamais autant que nous ? quelle patience égala la nôtre ? Le ciel m'en est témoin, et votre Éminence le sait, homme d'ordre, j'ai tenté toutes les voies avant de tirer l'épée ; ma conscience est paisible, et je périssais à l'œuvre et que j'eusse un compte à rendre, je me présenterais devant mon juge l'œil fixe et la tête haute. Lequel de nos princes en pourrait dire autant ?

» Chef d'une conspiration organisée, je pouvais, en frappant la terre, comme le guerrier fabuleux, en faire jaillir des héros ; d'un mot je pouvais embraser Rome, et, par elle, l'Italie, car l'initiative de Rome doit entraîner infailliblement toute la péninsule. Et j'espérais, j'attendais toujours ; j'ai attendu jusqu'au dernier instant. Je vous ai juré fidélité dans votre cellule de Saint-François, soumettant par vous aux pacifiques épreuves du Conclave la cause de la liberté. J'ai fait plus ; je me suis fait sanfédiste, je me suis effacé sans murmure devant les ignobles caducités du Consistoire ; condamné devant elle à la plus ignominieuse des nullités, j'ai subi en silence leurs anathèmes et leurs outrages. Qu'a produit tout cela ? Quelques têtes de plus au bourreau. Assez sont tombées, et l'attente ne fait que nous affaiblir en nous décimant. Tout retard donc est un crime ; plus de retard, plus d'attente !

» L'occasion du Conclave perdue, il faut saisir celle que nous a fait naître Marius ; il faut arborer sous son échafaud l'étendard de la révolte, et, je vous le répète, monseigneur, notre exemple entraînera les carbonari d'Italie. Ce sera à Jules-Quatre à entraîner les masses,

à vaincre enfin leur inertie, à les associer, au nom de leurs croyances religieuses, à l'œuvre des carbonari.

» Certes il serait beau que les nations se régénérassent par la seule puissance de la pensée et des siècles ; mais l'humanité n'a pas été si doucement traitée par les destins que tout s'y passe sans secousse et sans tempêtes. L'inauguration de l'idée la plus juste, la plus sainte, ne se fait pas sans combats. Pour fonder, il faut détruire ; et qui dit destruction dit résistance, lutte, violence. Il faut à toute création sociale le grand baptême ; arrêt triste, arrêt mystérieux que l'inflexible histoire nous montre écrit à chaque page du livre sanglant de l'humanité. Mais ici quels sont les coupables, et qu'avons-nous à nous reprocher? N'a-t-on pas réduit notre Italie infortunée au point d'oser tout et de tout tenter? Osons donc, et si le sang doit couler, que le sang retombe sur nos bourreaux et sur leurs flatteurs ! »

Quoique forte et distincte, la voix d'Anselme, à ces dernières paroles, était altérée On ne prend pas sans émotions et sans trouble de telles résolutions. Il se tut.

Abîmé dans une méditation profonde, le cardinal fut long-temps avant de rompre le silence; enfin il le rompit. — « Jeune homme, dit-il à Anselme d'une voix non moins émue, je suis sexagénaire, prince de l'Église, Grand-Pénitencier du monde, et vous venez de faire de moi un factieux ! Les passions de Catilina bouillonnent dans mon sein. Je vous félicite de votre victoire, car elle est grande ; puisse-t-elle en présager une plus grande encore ! Comme vous m'avez juré fidélité dans ma cellule de Saint-François, je vous jure ici fidélité.

Voilà mon gage, ajouta-t-il en tirant de son doigt et remettant à Anselme son anneau; prenez-le. Je ne me tiendrai pour libéré de ma parole que quand vous me le rendrez vous-même.

— » Si je vous le rends, monseigneur, c'est qu'il n'y aura plus d'espoir.

— » Puissiez-vous donc ne me le jamais rendre! Mais l'angelus me rappelle au cloître; je remets mon masque. Adieu!

— » Plus qu'un jour, et vous le jetterez pour jamais.

— » Qu'il va me sembler long!

— » Eh! qu'est-ce qu'un jour après quarante années d'attente?

— » C'est un siècle quand il est le dernier. N'importe: j'attendrai. » — Et tendant la main à Anselme: — « A la vie et la mort! Périsse le nom gibelin!

— » Et vive la Republique italienne! répondit l'ami de Marius en pressant la main du moine. A samedi.

— » A samedi. Dieu protége l'Italie! » —

Les deux conspirateurs se séparèrent. Le cardinal regagna le Trastévéré; Anselme descendit à la Vente du Forum.

Le soir couvrait de ses premières ténèbres le Campo-Vaccino; une procession de religieux en robes rouges glissait silencieusement le long de cette antique voie sacrée où Pompée avait sa maison, et où Horace aimait à muser; elle s'écoula lentement derrière le temple de Romulus et Rémus, aujourd'hui Côme et Damien, deux saints jumeaux comme les fils de la vestale. Un gentleman à cheval caracolait sur les ruines du temple de

Jupiter-Tonnant ; une bas-bleus dessinait sentimentalement au crépuscule les trois magnifiques colonnes de la Grécostase ; et couché non loin de là, devant la petite église de Sainte-Marie-Libératrice, au lieu même où fut exhumée la fameuse louve de bronze du Capitole, un aveugle mendiant emplissait l'air de ses supplications et de ses gémissemens. Uu troupeau de chèvres broutait, au bruit des clochettes, sous la colonne de Phocas ; un capucin descendait au Colossée sur son âne.

Arrivé au bas du Palatin, Anselme tourna le dos à l'arc de Titus ; et suivant l'avenue fraîche et verte dont le Forum est planté, il passa devant la vaste basilique de Constantin, et s'arrêta près du temple d'Antonin et Faustine — aujourd'hui Saint-Laurent-à-Miranda — devant une petite maison de chétive apparence. Il y entra après s'être assuré qu'il n'était ni suivi ni remarqué.

C'est là qu'il avait convoqué les principaux carbonari, de Rome. Il les trouva déjà rassemblés.

Ils étaient mornes et consternés ; la sentence de Marius était connue ; et, comme Anselme l'avait prévu, elle devait s'exécuter le samedi suivant sur la place du Peuple. La peine était atroce : le condamné devait être, non décapité, mais assommé à coup de massue, *massolato*, supplice effroyable que Rome a conservé du moyen-âge, et que les prêtres appliquaient à Marius afin d'épouvanter les carbonari, et d'ajouter à l'exemple par l'horreur. Le Pape avait signé l'arrêt.

La séance fut courte. Anselme distribua les rôles pour le drame du lendemain, enjoignant aux conjurés

de rester chez eux la journée du vendredi, afin de prévenir tout attroupement, et par là tout soupçon.

— « Ne nous voyant point paraître, leur dit-il, le palais Madame nous croira frappés de stupeur, et, fier d'un si beau triomphe, il ne se défiera pas de nous. »

Il annonça ensuite à l'assemblée l'arrivée des bannis d'Asture, et lui fit part des dispositions des Trastévérins. Quant au cardinal de Pétralie, il reparla de son assistance, mais tut son nom. Il s'agissait ici d'organiser le combat, non la victoire; l'important donc était de concentrer, pour le coup de main, toutes les forces de la conjuration. C'est à quoi Anselme s'appliqua tout entier.

La séance levée, et les conspirateurs rentrés tous dans leurs foyers, leur infatigable chef consacra le reste de la soirée à une nouvelle visite au faubourg du Janicule, et pourvut ensuite pour le lendemain à la paisible et sûre entrée des bannis dans Rome.

C'est ainsi que se passa la journée du jeudi.

XXXV.

SAINT-JEAN-DE-LATRAN.

Épiant l'arrivée des bannis d'Asture, Anselme était dès le matin du vendredi sur les hauteurs de Saint-Jean-de-Latran. La basilique d'or — c'est son titre — est bâtie sur les murs de Rome. URBIS ET ORBIS MATER ET CAPUT, elle est la cathédrale du souverain Pontife en tant qu'évêque de Rome, et fut fondée par ce Constantin qui porta la loi du Crucifié sur le trône des Césars. Lui-même fut baptisé par le Pape Saint-Silvestre dans le baptistère contigu, église somptueuse où le tribun Rienzi se créa lui-même chevalier romain, et où se joue maintenant chaque année, au samedi saint, la pieuse comédie des Juifs et des Turcs convertis.

Sans être pure, la façade de la basilique est grandiose. Au nombre des statues qui l'écrasent plus qu'elles ne la parent, les Français aiment à recon-

naître leur Henri-Quatre jeté là en bronze comme sur le Pont-Neuf. L'église intérieure est trop riche, trop éblouissante d'or et de pierres précieuses; malgré les saints de marbre, les apôtres, les patriarches, les papes, dont elle est peuplée, elle ressemble plus à une salle de bal qu'à un temple. Les jours de fête surtout elle est revêtue de tentures de soie rouge d'une magnificence toute mondaine; aussi le proverbe romain dit-il qu'il faut voir Saint-Pierre nu et Saint-Jean habillé. Bien des pontifes dorment sous ces voûtes superbes, et le pinceau de Giotto leur a légué l'image du fougueux Boniface Caetani.

Mais si l'église pèche par trop de splendeur, rien de plus chétif, de plus désolé que la place. Quelques échoppes d'artisans adossées aux murs des villas, quelques pauvres masures, les plus misérables de Rome, rappellent seules qu'on est dans une cité, non pas au désert. D'un côté est un vaste hôpital, de l'autre l'Escalier Sacré; transporté là du palais de Pilate et sanctifié par le sang du fils de l'homme, ses vingt-huit marches de marbre blanc, usées par les siècles, ne se montent qu'à genoux. Quelques arches encore debout de l'aquéduc Claudien projettent leur grande ombre et leurs grandes herbes sur les masures et les sanctuaires; non loin gazouille une fontaine, seule voix dans ce silence, et un immense obélisque égyptien plane sur ces solitudes sacrées.

C'est le plus gigantesque des onze de la cité déchue. Taillé d'un seul bloc de granit rouge et chargé de hiéroglyphes, il a quatorze palmes de largeur et

cent quarante-quatre d'élévation. Amené de Thèbes à Alexandrie par Constantin, il le fut d'Alexandrie à Rome par son fils. Érigé par lui au milieu du Grand-Cirque, puis enseveli sous terre pendant des siècles, il fut exhumé par Sixte-Quint, et dressé là par son architecte Fontana. Ainsi venue de Thèbes à Rome, l'aiguille monumentale est l'image immobile de la mobile civilisation des hommes. Passées toutes deux d'Orient en Occident, leurs destinées sont communes.

L'œil fixé sur le colosse égyptien, Anselme attendait. Un carbonaro de ses amis passa à cheval près de lui; ils n'eurent pas l'air de se voir. Le cavalier, riche tenancier romain, avait des terres à la lisière des marais Pomptins, non loin d'Asture; il alla droit à la porte de Saint-Jean, et dit aux officiers de la gabelle qu'il attendait de ses métairies deux chariots de blé et de paille qui étaient en route sous la garde de son facteur; il présenta en même temps aux publicains un passavant de la préfecture de l'Annona, qui affranchissait le convoi de tout droit d'entrée et de toute visite.

C'était le stratagème imaginé par Anselme pour ouvrir aux bannis les barrières de Rome. Fidèle à ses instructions, son complice alla au devant d'eux jusques près du temple de la Fortune Mulièbre, à la bifurcation des deux routes d'Albane et de Frascati. Les bannis devaient arriver par la première.

Anselme resta au pied de la basilique, contemplant du haut des murailles, et sondant d'un regard impatient la vaste solitude des champs latins. Saint-Jean-

de-Latran est le balcon du désert; il domine toute la Campagne jusqu'aux monts d'Albane dont les villas étincelantes et les sombres forêts volcaniques ferment l'horizon. Sillonnée de voies antiques et d'aquéducs ruinés ou debout, toute hérissée de temples croulés et de tombeaux convertis, les uns en ostéries, les autres en étables, la plaine a de là toute sa grandeur, toute sa beauté. Descendu de Marino à travers le désert, un filet d'eau, la Marana, coule au pied des murs; entré dans Rome par l'antique vallon d'Égérie, il se perd dans le Tibre sous l'Aventin.

Indifférent à tout ce qui n'était pas les bannis, l'œil d'Anselme ne cherchait qu'eux dans l'espace, et les bannis ne paraissaient point. Quelques chaises de poste poudreuses, venant de Naples ou y allant, troublaient seules de loin en loin la solitude.

Des baïonnettes brillèrent tout-à-coup au soleil: c'étaient les carabiniers commis à la garde des marais Pomptins; rappelés par le Gouverneur de Rome, ils venaient renforcer la garnison pour la cérémonie sanglante du lendemain, laissant la route sans défense et les voyageurs à la merci des bandits. Les carabiniers ne précédaient que d'un mille à peine le convoi mystérieux. Enfin il parut.

Partis la nuit des collines de Lanuvium, les voyageurs d'Asture avaient pris la voie Appia à Genzano, et, cheminant de là vers Albane par le délicieux vallon d'Aricie, ils ne l'avaient plus quittée. Anselme les vit poindre à l'horison avec une palpitation de joie et d'inquiétude.

Le cortége s'avançait lentement, mais en bon ordre. Azzo, le facteur prétendu, ouvrait la marche à cheval. Toujours déguisé en fille, Conradin était couché sur les gerbes; tous les autres allaient à pied. Les quatre plus vigoureux conduisaient les quatre paires des buffles; les autres suivaient les chariots, la faucille en main. Le capucin, le seul qui ne fût pas déguisé, venait le dernier, et, disant son bréviaire comme le moine de Lafontaine, il n'avait pas l'air de faire partie du cortége. On marchait en silence sous un soleil ardent.

Le tenancier romain alla au-devant d'Azzo qui avait le mot, et, rebroussant chemin, le faux patron se mit à la tête des faux montagnards.

Le convoi atteignit la porte. Le chariot chargé de blé, c'est-à-dire de poudre, passa sans accident.

Vint le tour du second; c'était le plus lourd, il portait les armes cachées dans les gerbes. Conradin était couché dessus.

— « Oh, oh! dit un vieux gabeleur blanchi sous le harnais, voilà de la paille bien lourde qu'il faille quatre buffles pour la traîner? Et qu'ils tirent joliment, ma foi!

— » Tu es donc bien pesante, ma belle enfant? ajouta un second publicain, en fixant sur le gracieux Aronais travesti son œil de faune; c'est égal, j'en connais, pardieu! qui se chargeraient volontiers du fardeau, si tu voulais. »

Conradin fit la modeste et baissa pudiquement les yeux.

— « Seigneur douanier, cria rudement Septime, pas de privautés avec la petite, s'il vous plaît.

— » Et qu'est-ce que cela te fait, à toi, vieux babouin! Reste à tes buffles; vous devez faire bon ménage ensemble, vous êtes tous cinq de la même couleur. Tu noircis cette jolie enfant rien qu'à la regarder.

— » Chut! seigneur douanier, dit Tipaldo en faisant la voix rauque, c'est son père!

— » Allons donc, son père! Les singes font donc des fille dans vos montagnes?

— » Ah çà! repliqua Septime en jurant, est-ce que notre bienheureux père le Pape vous paie, vous autres, et vous tient à la porte de la sainte ville pour insulter les gens qui passent? »

Jouant alors la colère, il se mit à brandir d'un air menaçant la longue perche qui lui servait d'aiguillon, et en frappa ses buffles comme s'il eut voulu se venger sur eux du publicain; il ne voulait que presser leur marche afin de sortir plus tôt du périlleux défilé. L'attelage donna un rude coup de collier qui les tira de ce mauvais pas, et le second chariot passa sans plus d'encombres que le premier.

Ainsi le succès dépassa les espérances d'Azzo; non-seulement Conradin n'éveilla aucun soupçon, mais les agaceries du galant douanier firent diversion à l'observation alarmante du vieux renard, et sauvèrent au port les bannis d'un naufrage probable.

La porte et la place franchies, les conjurés descendirent au Colossée par la rue Saint-Jean, guidés toujours par leur faux patron; ils prirent le chemin du Forum,

et le traversèrent dans toute sa longueur. On fit halte à Saint-Laurent-à-Miranda, devant la petite maison où les carbonari s'étaient réunis la veille. Elle appartenait au tenancier romain, et il avait là des greniers où les deux chariots furent déchargés. L'épineuse opération se fit avec une dextérité merveilleuse, et les bannis étaient à peine à Rome depuis une heure, qu'armes et munitions étaient en lieu sûr.

Une partie, et de ce nombre fut Conradin, entra tout de suite sous le toit mystérieux; le reste se dispersa, mais il revint plus tard, qui par une rue, qui par une autre. Tout était prêt d'avance pour les y recevoir.

Centre des opérations préparatoires, la maison du Forum devait l'être aussi de la révolte. Outre son éloignement des quartiers peuplés, elle avait une secrète issue dans la petite rue Salara, non loin de ce Forum de Nerva où fut supplicié Vetronius Turinus: favori cupide d'Alexandre Sévère, son crime était d'avoir acheté des présens du peuple en lui promettant les grâces du prince; son supplice fut d'être, non brûlé, mais étouffé par la fumée du bûcher, tandis qu'un héraut criait de minute en minute ce calembourg féroce: FUMO PUNITUR QUI VENDIDIT FUMUM.

Anselme n'avait pas un instant perdu de vue les conjurés. Quelque inquiétude que lui eut inspiré l'incident de la porte Saint-Jean, il n'avait pu refuser un sourire à l'ingénieux travestissement de Conradin, ni son hommage au génie inventif d'Azzo. De la porte au Forum, il ne les avait plus quittés, et les avait suivis de loin pas à pas jusqu'à Saint-Laurent. On s'était vu de part et

d'autre, on s'était reconnu, mais on avait gardé l'incognito.

Tranquille de ce côté, et rappelé chez lui par de nouveaux soins, l'ami de Marius reprit seul le chemin de sa petite rue des Hibernais. Comme il allait passer de l'Arc des Pantani sur la place du Grillo, une espèce de mendiant, en embuscade au coin du temple de Nerva, quitta brusquement sa niche, et, s'approchant tout près de lui, lui glissa dans la main un billet qui ne contenait que ces trois mots français: *Suivez cet homme.*

Deux idées vinrent à la fois à l'esprit d'Anselme: c'était ou un piége du palais Madame, ou un guet-apens du capitaine Orlandini. En y songeant, il réfléchit qu'un sbire ou un spadassin eut été moins laconique. Il essaya d'interroger le messager, mais il n'en put tirer une seule parole. Il le crut muet; mais l'examinant de plus près, il crut saisir une ressemblance... bref, il reconnut le Catalan. — Il y a là-dessous de l'Autrichien, pensa-t-il; il faut aller et dissimuler. J'ai le fil, et ils ne s'en doutent pas. — Il était d'ailleurs sur ses gardes, il était bien armé, et il dit au mendiant:

— « Marchons. »

L'espion marse le fit redescendre au Colossée par le forum de Pallas et la tour des Conti; il lui fit gravir ensuite le Mont Célien, la plus solitaire des sept collines, et le ramena, non loin de Saint-Jean-de-Latran, à la petite église raphaélesque de Sainte-Marie-à-la-Nacelle, derrière la villa Mattei. Le lieu est si désert qu'on se croirait à vingt milles d'une ville. Appuyé à l'ombre de l'arc de triomphe de Dolabella, un individu bien mis et de

belles manières semblait l'attendre- Il renvoya d'un geste le Catalan, et s'avançant à la rencontre d'Anselme, il lui adressa la parole en français. C'est en français qu'eut lieu le colloque suivant.

— « Vous êtes Romain , monsieur?

— » Je le suis.

— » Vous êtes l'ami de Marius?

— » Son ami intime.

— » Et on l'exécute demain?

— » Demain.

— » Sur la place du Peuple ?

— » Sur la place du Peuple.

— » Et vous songez sans doute aux moyens de le sauver?

— » Mais enfin, monsieur, qui êtes-vous, et que me voulez-vous? Pourquoi tant de questions?

» Et si quelque puissant auxiliaire, continua l'inconnu sans répondre, une cour étrangère, par exemple, vous offrait son appui pour la délivrance de votre ami, l'accepteriez-vous?

— » Je ne vous comprends pas, répliqua froidement Anselme. Quel intérêt une cour étrangère peut-elle porter à Marius et à mon amitié pour lui? Si tout ceci, monsieur, n'est qu'un piége, il est grossier. »

Force fut bien au questionneur de s'exliquer. Il le fit ténébreusement d'abord, puis avec une clarté de plus en plus perfide. Sa cour, disait-il — et sans en nommer aucune il s'efforçait visiblement à faire deviner la France — sa cour connaissait bien Marius et l'estimait; elle n'approuvait pas son action, mais elle l'excusait,

et son affreux supplice lui faisait horreur. Loin donc de blâmer une tentative d'enlèvement pour le lendemain, elle la conseillait, elle l'encourageait; au besoin même elle l'appuierait. Bien plus, ajoutait-il, s'il devait naître du conflit une explosion insurrectionnelle, sa cour était décidée à en accepter toutes les conséquences et à prendre parti pour la révolte. La barbarie du gouvernement papal depuis long-temps l'indignait; ses sympathies avaient toujours été pour l'Italie, pour Rome en particulier, et elle était prête à favoriser de tous ses moyens un mouvement révolutionnaire de ce côté des Alpes.

La provocation était manifeste, et, appliquées à la France, toutes ces insinuations mensongères étaient assez spécieuses; mais appliquées à l'Autriche, elles n'étaient qu'une infâme déception. Or, grâce à la reconnaissance du Catalan, l'ami de Marius voyait clair dans ces ténèbres impies, et il n'était pas la dupe de l'agent provocateur.

— Tu as beau parler français, pensait-il, tu n'en penses pas moins en Autrichien.

Son rival lancé, Anselme se mit à son tour en mer; mais il louvoya. Pour mieux servir ses vues, il entra dans celles de l'autre, et, feignant de le prendre pour Français, il joua la dupe. Il n'avait dans tout ce jeu qu'un but: découvrir si la provocation était spontanée ou provoquée elle-même par quelque pressentiment des évènemens du lendemain; mais pas un mot, pas un geste, pas une réticence de l'inconnu ne l'autorisa à supposer que le palais de Venise fût sur la trace du complot.

Rassuré sur ce point, il battit froid sur tous les autres, et se retrancha dans le vague des vulgarités politiques. — Si la France avait tant à cœur la délivrance de Marius, pourquoi son ambassadeur s'était-il tu? Une simple intervention diplomatique eût suffi pour le sauver de la mort, sans avoir besoin de recourir à d'inutiles violences. Le peuple n'était pas disposé à se faire tuer pour si peu de chose; une révolte était impossible, une révolution impraticable. Qu'était-il, d'ailleurs, pour qu'on s'adressât à lui? Tenait-il dans sa main la nation italienne? Et puis, quelles garanties lui donnait-on? Quels caractères officiels pouvait offrir un inconnu assisté d'un mendiant? La défiance ici n'était-elle pas naturelle, les soupçons légitimes? — « Au surplus, monsieur, dit Anselme, en terminant, croyez-moi, la cause de la liberté est perdue en Italie; les Italiens n'y pensent plus; le découragement est dans tous les cœurs; il n'y a qu'une initiative imposante, une armée sur les Alpes, par exemple, qui pût nous secouer. L'Autriche nous écrase d'un poids trop lourd pour que nous songions seulement à nous remuer seuls. Voilà, monsieur, ce que vous pouvez répondre à votre cour. »

L'Autrichien opposé à lui-même était une péripétie assez piquante, et, tout en se félicitant d'avoir si bien joué son rôle, le Français de Vienne dut se repentir de l'avoir trop bien joué; son succès lui fermait la bouche. Dire qu'il n'était pas Français, c'était dire qu'il était Autrichien, car il avait parlé en voisin; c'eût été d'ailleurs manquer à son mandat; il se renferma donc dans ses instructions, et n'ajouta rien. La mystérieuse con-

férence en resta là ; Anselme retourna dans sa rue des Hibernais comme il en était venu.

Qu'un Italien fût Gibelin aux jours de Roncaglia, qu'il le fût encore aux champs de Mont'aperto, cela se conçoit, il ne s'agissait alors, vis-à-vis de l'empire, que d'une suprématie vague et lointaine, suzeraineté souvent plus nominale que réelle, qui ne réduisait nullement le citoyen à l'état de serf, et n'avait rien d'incompatible avec le droit républicain du moyen-âge.

De nos jours, les rapports sont changés. Il n'y a plus d'empire ; il y a une monarchie autrichienne. Héritière des prétentions gibelines, ce qu'elle réserve aujourd'hui à l'Italie, ce qu'elle lui prépare, ce sont de pesantes chaînes, un vasselage honteux. Il ne s'agit plus que de savoir si, partageant le sort de la Lombardie infortunée, la Péninsule descendra tout entière, comme la Gaillicie et la Bohême, au simple rang de province autrichienne ; voilà toute la question. Certes, ce n'est pas ainsi que l'entendaient tes Gibelins de l'Arbia, ô grand Farinata des Uberti !

Et quand, Guelfe toujours de cœur comme d'ancêtres, révolté contre les mauvaises passions temporelles des papes, jamais contre la papauté, Dante appelait César à monter le rebelle coursier d'Italie, il n'entendait pas ce cavalier lourd et brutal qui écrase sous nos yeux les champs lombards ; et lorsqu'il nommait, en pleurant, la presqu'île sanglante et divisée le jardin de l'empire, il écrivait près d'un temps où elle en eût pu devenir le centre sans la dynastie siculo-souabe des Hohenstauffen.

Mais ce beau rêve dont avaient pu se bercer quelques patriotes italiens du treizième siècle, il n'est plus possible au dix-neuvième, il n'est plus permis. Commode pour lier le présent au passé, mais détourné par les siècles de son sens primitif, le nom de Gibelin n'est pas exact, il n'est plus vrai; c'est Tudesque qu'il faudrait dire. Or Anselme, sans être Guelfe, n'était pas Gibelin; son instinct plébéien et sa logique italienne poursuivaient d'une haine égale et le Vatican et le Palais de Venise.

En tout ceci, du reste, il avait vu juste, et en tout ceci l'Autriche était elle-même. Depuis long-temps — nous l'avons dit — elle convoite ardemment les domaines de Saint-Pierre. Il ne lui suffit pas de tenir garnison aux forts de la Romagne, elle veut régner là comme à Venise, comme à Milan, en reine absolue. N'aspirant qu'à s'y rendre nécessaire pour s'y faire appeler, elle saisit avec un empressement, qui ne se lasse jamais, toutes les occasions d'y mettre le pied; si les prétextes manquent, elle s'en crée.

La révolte est un moyen sûr; c'est comme un pont pour ses armées, puisque le Vatican n'a plus d'autre épée aujourd'hui que l'épée gibeline; aussi l'autrichien souffle-t-il la révolte au-delà du Pô avec le même zèle, la même assiduité qu'il met à l'éteindre en deçà; elle éclate, on l'appelle, il la dompte, accoutumant ainsi peu à peu Rome et l'Europe à une usurpation ouverte et définitive. Le jour venu de jeter le masque, il le jettera; et ce jour-là il franchira le Pô pour ne le plus repasser.

Tout fier d'avoir déjoué au Conclave les trames du Consistoire et ruiné la fortune du candidat sanfédiste, le Palais de Venise méditait un nouveau coup. Informé par le catalan des mystères d'Asture, comme il l'avait été par lui des mystères de Saint-François, il avait rapproché cette circonstance de la surprise du Vélabre, et ne doutait plus d'une prochaine éruption des carbonari.

Il aurait pu, d'un mot, éventer la mine; mais il s'en donna bien de garde; il lui convenait trop qu'elle sautât. Il espérait bien, au contraire, que l'explosion serait sérieuse; lui-même eût facilité de grand cœur la victoire aux révoltés, afin de donner ensuite plus d'importance à son rôle de pacificateur, et de caserner plus long-temps au Vatican, comme Charles-Quint, les armées gibelines.

Habile agent provocateur, l'exécution du Trastévérin Marius lui avait paru aussi une occasion unique, et c'est dans ce but qu'il avait essayé d'enflammer les espérances d'Anselme, c'est-à-dire des carbonari dont il le soupçonnait d'être, sinon le chef, du moins un des dignitaires. Mais si, d'une part, l'espion marse avait bien servi le palais de Venise, il l'avait desservi, de l'autre, en se laissant pénétrer par l'ami de Marius, et l'on a vu le résultat de la conférence.

L'émissaire autrichien rentra, un peu confus de son mauvais succès, dans la citadelle gibeline dont il était sorti : il eut le sort de l'émissaire russe; le prudent ambassadeur le fit partir de Rome le soir même.

XXXVI.

L'AVENTIN.

Que faisait Loysa perdue dans cet orage? Depuis que le mystérieux billet d'Anselme l'était venu conforter dans sa prison, huit longs jours s'étaient écoulés; toute communication dès lors avait été interceptée, et la solitude de la jeune captive n'avait plus été troublée. Sa chaîne était toujours aussi dure, sa résistance aussi ferme, son père aussi acharné. — Vous me briserez, lui disait-elle avec sa résolution froide et fière, vous ne me plierez pas. Je n'aurai jamais d'autre époux qu'Anselme; lui ou point.

Ce jour-là même, Orlandini avait reçu une lettre de Ravenne. L'homme qu'il appelait déjà son gendre arrivait le lendemain; il venait faire connaissance avec sa future, et l'idée qu'au lieu de la trouver soumise, il allait la trouver rebelle, jetait le capitaine hors de lui. Accoutumé à l'obéissance passive du soldat, il envisa-

geait une révolte domestique du même œil qu'une révolte de caserne, et il eût volontiers appliqué à sa fille le code du régiment. — Quelle honte, pensait-il si mon gendre voit mon autorité méprisée! Il n'aura plus pour moi ni considération ni respect. Il le dira partout, et je suis un homme déshonoré. Non! il ne sera pas dit qu'une petite entêtée me fasse la loi; j'en triompherai. — Et, dans cet extrémité, il rentra chez lui, bien décidé à faire de la force.

C'était vers le soir, il monta chez sa fille avec le parti pris de n'en pas redescendre sans son consentement. Loysa était, ce soir-là, tendre, amollie; son ame était ouverte à l'amour, au bonheur; la vue de son père la ferma, la resserra comme une fleur épanouie qu'un reptile a touchée. Elle se retrancha dans son droit, et fut, comme toujours, calme et négative. Orlandini voulut essayer ce qu'il appelait la douceur; il prit ou crut prendre un ton paterne, mais il y avait quelque chose de sinistre dans la disparité de ses traits durs, de sa voix rude, avec ces velléités jésuitiques; Loysa ne put se défendre d'un frisson d'effroi. Le léopard se lassa bientôt de faire la patte douce, il tira ses griffes.

— « Et tu crois donc vraiment, s'écria le brutal en croisant les bras, que je veux te donner à ton scélérat de carbonaro?

— » Et vous croyez, mon père, que je veux être à votre inconnu?

— » Pardieu! il le faudra bien. Je ne sors pas d'ici que tu n'aies dit oui.

— » En ce cas, je vous plains, car on y est plus mal

que dans la dernière cellule du dernier couvent de Rome. A Sainte-Catherine, j'étais beaucoup mieux. Vous souvient-il du parloir, mon père?

— » Ah! ah! tu menaces! mais si tu crois m'effrayer, tu t'abuses; j'ai été faible une fois, je ne le serais pas deux.

— » Je ne menace point, et je ne prétends nullement vous effrayer; je veux seulement vous rappeler, puisque vous l'avez oublié, que la victoire peut bien ne pas toujours rester au plus robuste, et que le plus faible est quelquefois le plus fort, quand il a pour lui la justice. Car enfin, mon père, la justice n'est pas plus de votre côté ici qu'au monastère de Sainte-Catherine. Vous avez tort; vous vous obstinez dans une passion mauvaise. Allez, si monseigneur le Cardinal-Vicaire savait comme vous me traitez, il serait indigné. Il est honteux à un homme de tyranniser ainsi une pauvre femme; et fussé-je mille fois votre fille, vous n'avez point d'excuses. L'autorité des pères à des limites; la loi ne leur donne pas sur leurs enfans le droit de vie et de mort; et c'est me tuer que de me violenter à ce point; mieux vaudrait abréger mon supplice par un coup d'épée ce serait plus tôt fait.

— » A rien ne tient que tu ne sois satisfaite, s'écria le capitaine, que ce langage droit et ferme exaspérait; j'y ai déjà pensé, continua-t-il en tirant à demi son sabre. Je suis trop bon, en vérité, de tant supplier et d'écouter toutes tes sornettes. Ton devoir est de te taire et de m'obéir; j'ai pour moi le droit, et si la raison, si la religion ne peuvent rien sur toi, j'emploierai la force. Tu

me remercieras plus tard d'avoir fait, malgré toi, ton bonheur. Le mari que je t'ai trouvé me convient, donc il te convient; c'est d'ailleurs une affaire faite, et un caprice de petite maîtresse ne fera certainement pas manquer un militaire à sa parole. Voilà le contrat ajouta-t-il en étalant un papier sur la table. Il est des plus avantageux, il n'y manque plus que ta signature. Prends cette plume; mais avant je vais te le lire.

— » Je ne veux pas l'entendre. Je vous ai déjà dit et je vous répète que j'ai donné ma foi à un autre; je ne vois pas pourquoi je manquerais à ma parole plus que vous.

— » Malédiction! s'écria Orlandini, en enfonçant la table d'un coup de poing. Ne me parle plus de ton misérable, ou je te tue sur la place. »

Il ne s'était jusqu'ici porté à aucune violence sur la personne de Loysa. Le pèlerin de Sainte-Marie-Majeure l'avait couverte d'un invisible bouclier; mais Orlandini n'était plus à lui, et la fureur, l'égarement de ses yeux disaient assez qu'il était prêt aux derniers excès. Toutes ses passions brutales étaient déchaînées, le meurtre grondait dans son ame.

— « Écoute, reprit-il avec une rage concentrée, je suis las; je ne veux plus entendre de phrases; tout ce que je veux de toi, c'est *oui* ou *non*. Il ne s'agit que de signer; je te donne encore une minute, et je ne te le demande plus que trois fois : si à la troisième tu refuses, malheur à toi! Veux-tu signer? dit-il après une pause, en la tenant par les deux bras et immobile devant lui.

— » Non! répondit-elle intrépidement.

— » Veux-tu signer? répéta-t-il, en la serrant à la faire crier de douleur.

— » Non!

— » Voici la dernière fois, prends garde. Veux-tu signer.

— » Non! »

A cet héroïque refus, il la repoussa avec une telle violence, qu'elle alla tomber contre la muraille. La saisissant alors par ses longs cheveux noirs, il la traîna sur le parquet, et il allait la fouler aux pieds, lorsqu'un instinct de vie arracha tout à coup Loysa à cette effroyable torture. Elle sauta sur ses pieds comme une tigresse, et s'élançant d'un bond vers le capitaine, elle lui arracha son sabre du fourreau. Les passions de la Cenci bouillonnaient dans son ame.

Orlandini eut peur; il pâlit, il recula d'un pas devant la lame aiguë, menaçante; mais le sang-froid était rentré au cœur de Loysa, et, réveillé tout a coup en elle, l'amour de la liberté l'emporta dans le corridor obscur de sa prison. Elle se jeta dans l'escalier avec précipitation, et le capitaine n'était pas revenu de son effroi, que la fugitive volait dans la rue des Quatre-Fontaines, comme une biche échappée. Il etait presque nuit. L'angelus achevait de sonner à Sainte-Marie-Majeure.

Sorti peu auparavant de la maison du Forum, Anselme venait de rentrer chez lui. Après avoir pourvu à tout et tout surveillé d'un œil infatigable, il avait besoin de quelques heures de repos, et, toutes choses en ordre pour le lendemain, il s'était ménagé cette dernière nuit

de solitude pour se recueillir avant l'action. Sûr de lui, il ne craignait pas, comme Brancador, le tête-à-tête avec lui-même; il le cherchait.

Il était assis près de sa fenêtre; quelques colombes y voltigeaient encore; on ne distinguait plus la Campagne et à peine encore les crêtes plus rapprochées du Palatin et les arbres du Forum; le Colossée ondoyait dans une vapeur grisâtre, les monts d'Albane étaient invisibles. La cloche du Capitole sonnait, elle se tut; et, s'arrêtant sur la petite place du Grillo, une confrérie se mit à chanter des litanies devant une Madone nichée à l'angle d'une maison. Les voix étaient tristes et monotones, les torches rougissaient le mur géant des Pantani.

Anselme avait eu dans la journée des nouvelles de son ami. C'était la première fois depuis son arrestation. Un sbire carbonaro, toujours celui du Vélabre, lui avait remis dans la rue un billet clandestin sorti des cachots du château Saint-Ange. Marius l'avait écrit, avec son propre sang, quelques heures après sa condamnation; mais il n'y parlait ni de lui ni de la sentence; toutes ses pensées étaient à la patrie, toutes à la grande journée du lendemain.

Cette héroïque abnégation, cet hymne d'espérance sous l'échafaud touchait profondément Anselme, et ses larmes coulaient en silence sur le papier sanglant. Soudain la porte s'ouvrit, une femme tomba dans ses bras: c'était la fugitive des Quatre-Fontaines.

— « J'ai rompu ma chaîne, s'écria-t-elle toute palpitante; je suis libre, l'univers est à nous! » —Puis, tout à coup sérieuse: « Anselme, ajouta-t-elle d'une voix

soupçonneuse, vous teniez une lettre et vous pleuriez; De qui est cette lettre?

— » D'une ame que vous avez calomniée et qui vaut mieux que nous. Mais quoi! Loysa, votre première pensée est à la jalousie! Est-ce que la captivité vous aurait à ce point changée que vous ne crussiez plus à la fidélité? Ai-je douté de la vôtre sur l'Aventin? Il est captif aussi celui qui traça les lignes que j'arrosais de mes larmes! Il gît à cette heure enchaîné sur la paille d'un cachot, demain il monte à l'échafaud; et vous étiez jalouse hélas! de ses derniers adieux! Repentez-vous, et demandez pardon à Marius de l'avoir méconnu, de l'avoir calomnié. C'est le meilleur citoyen de Rome; Rome n'en eut jamais de plus grand. » — Mais revenu à la tendresse : — « Pardonne à ma dureté, continua-t-il en serrant dans ses mains les mains de Loysa; pardonne à ma douleur. » — Et il tarit par d'amoureuses caresses les larmes prêtes à couler.

— « Il faut quitter ce lieu, reprit-il quand elle lui eut raconté sa délivrance; il faut le quitter à l'instant, il n'est pas sûr; c'est ici qu'on viendra te chercher. Partons. »

A ces mots il prit avec elle la route de l'Aventin.

Ils descendirent sur le Forum obscur, désert. En passant devant la maison mystérieuse qui cachait les bannis d'Asture, Anselme tomba dans le silence, et il marcha quelque temps pensif. Appuyée sur son bras, la jeune fille se pencha vers lui : — « Anselme! murmura-t-elle doucement à son oreille. Cette voix aimée le réveilla et le rendit à l'amour. Ils se trouvaient alors sous

les ruines du temple de Vénus; ils laissèrent sur la gauche la masse énorme du Colossée, et passèrent l'Arc de triomphe de Constantin.

— » A quoi pensiez vous ? continua Loysa. Vous êtes distrait et rêveur. Une idée pénible vous préoccupe. Blâmeriez-vous ma fuite ? Vous en coûterait-il de me donner l'hospitalité ?

— » Quelle folie ! répondit Anselme en lui pressant le bras. Décidément, ma chère, ajouta-t-il en souriant, la prison vous a rendue d'une susceptibilité intraitable.

— » C'est vrai, Anselme répliqua sérieusement la fille d'Orlandini, vous avez raison ; l'adversité rend ombrageux, et j'ai beaucoup souffert, je vous assure ; mais je souffrais pour vous, et cette idée était une source de force et de consolation. Le malheur me rendait heureuse. »

Tout en cheminant au pied du Palatin, les amans avaient laissé derrière eux, sur le Mont Célien, cette église camaldule de Saint-Grégoire, que les fresques du Guide et du Dominiquin ont rendue si célèbre. Arrivés à l'entrée de l'antique vallée Murcia, ils escaladèrent l'Aventin par des sentiers ténébreux, mais connus d'Anselme de nuit comme de jour ; et le père de Loysa n'était pas sur sa trace encore qu'elle était déjà hors de toute atteinte ; l'amant avait enseveli son trésor dans son inaccessible retraite.

—« Voici l'asile du pèlerin, dit-il en entrant ; tu sais s'il est sûr. » — Cela dit, il verrouilla la porte.

Deux heures de nuit venaient de sonner au Prieuré de Malte ; le rendez-vous des conspirateurs était à sept,

c'est-à-dire au point du jour, dans la maison du Forum. L'ami de Marius avait donc cinq heures encore à donner à l'amour, avant de se donner tout entier à la liberté, peut-être au tombeau.

— « Et vous me quitterez si tôt? lui disait Loysa; et vous me laisserez seule toute la journée? »

Dieu veuille, pensait Anselme, que cette journée ne soit pas celle de l'éternité! Mais il se garda bien d'alarmer la noble fille par de si lugubres pressentimens; tout occupé au contraire à lui dérober ses périls, il couvrit à ses yeux la vérité d'un voile qu'elle ne pénétra point. L'exécution de Marius était un prétexte irréplicable; elle servait merveilleusement les mensonges d'Anselme, et fermait la bouche à Loysa.

— « Pourriez-vous, lui disait-il, envier le condamné et lui marchander les dernières et courtes consolations qu'il est permis à l'amitié de lui porter sous l'échafaud? le pourriez-vous, Loysa, tandis que l'amour nous compte, à nous, les heures d'une main si libérale? Nous en avons cinq encore à rester ensemble.

— » C'est bien peu, répondit-elle tristement; mais, reprit-elle après une pause et d'un ton résolu, c'est folie que de perdre le temps à en déplorer la brièveté; prolongeons-le plutôt en l'employant bien. Non, Anselme, non, je ne suis point jalouse de l'infortuné Marius; il est votre ami, et il y aurait à moi de l'infamie, dans l'état où il est, à lui disputer votre affection. Je n'ai déjà que trop de reproches à me faire. Je le calomniais indignement, je le haïssais. Ces haines aveugles sont absurdes; il faut laisser cela à notre bonne vieille tante

Véronique. Eh! que m'importe après tout qu'il soit carbonaro? J'ai fait là-dessus, Anselme, croyez-moi, de sérieuses réflexions. Si la captivité rend, comme vous dites, soupçonneuse, elle rend sage aussi et juste. Les carbonari ne m'inspirent plus que de l'intérêt. C'est mon père qui, sans s'en douter, a opéré ma conversion; d'odieux qu'ils m'étaient, ses injures me les ont fait prendre en amitié; il les hait trop pour que je ne les aime pas de tout mon cœur. Mais vous, mon ami, est-il vrai, comme il me l'a dit mille fois, que vous soyez carbonaro?

— » Voilà les ombrages de la recluse qui reviennent, dit Anselme en souriant; mais écoute : un jour que je faisais fort importunément la même question à l'un de mes amis : « Mon cher, me répondit-il, je ne connais » pas les usages des carbonari; je sais seulement qu'ils » jurent, par ce qu'ils ont de plus sacré, de ne jamais » dire à personne qu'ils sont de la secte. Ainsi donc si » je l'étais, et que je vous le révélasse, vous n'auriez » pas le droit de me croire, à moins de me mépriser, » puisque, dans ce cas, je ne serais qu'un homme sans » foi, un parjure; que je dise oui, que je dise non, c'est » la même chose; l'un n'a pas plus de probabilité, pas » plus de valeur, que l'autre. » La réponse, ma chère enfant, me parut bonne; je me tus. » Loysa fit de même.

— « Bah! dit-elle en se jetant sur un siége, laissons votre politique, elle m'ennuie à périr.

— » Laissons la politique, répéta Anselme après elle, je ne demande pas mieux. Cette nuit appartient à l'a-

mour; donnons-la-lui tout entière; il est jaloux d'une seconde. » Et le conspirateur se mit aux genoux de la jeune fille.

—« Qui eût cru ce matin, lui dit-elle, qui eût cru, ô mon Anselme! en me voyant si triste, si seule, que je t'aurais là ce soir à mes pieds! Il est donc bien vrai que les extrêmes se lient! Il n'y a pas deux heures que, captive torturée, j'étais la plus malheureuse des femmes; j'en suis maintenant la plus heureuse. »

— Dieu veuille, se disait bas l'ami du condamné en songeant au lendemain, qu'un nouveau tour de la roue fatale ne la replonge pas dans quelques heures aux fers d'où elle échappe à peine! Si les extrêmes se lient, le mal touche au bien comme le bien au mal. — Mais il étouffa ces pensées funestes, et s'étourdit lui-même dans les caresses de l'amour. Loysa les recevait avec une joie mêlée de surprise, presque de remords. Voyant si tendre, si oublieux, l'ami de ce Marius dont l'échafaud se dressait à cette heure sur la place du Peuple, elle lui reprochait, elle se reprochait à elle-même une indifférence dont elle était la cause. Anselme lut dans son cœur.

—« Non, lui dit-il, je n'ai l'ame ni égoïste, ni légère; je n'oublie pas le prisonnier; mais l'espérance, que dis-je? la certitude qu'il ne mourra point, ajoute au bonheur d'être à tes pieds et le légitime. En vain se dresse l'échafaud, il n'y montera pas! Il faudra bien qu'un cardinal se trouve sur le passage de la victime, et la sauve du sacrifice par sa rencontre. Eh! pourquoi les princes de l'Église auraient-ilsdonc hérité des vestales

ce privilége auguste, si ce n'est pas pour sauver des hommes comme Marius ? »

Telle fut la justification d'Anselme ; mais ce qu'il ne dit pas, c'est qu'à l'espoir de délivrer son ami se joignait en lui l'espoir de délivrer sa patrie, et, qu'exaltée par cette grande idée, son ame était ouverte à tous les amours. Loysa le voyait assez. Rassurée dès lors sur le condamné, elle se livra au bonheur sans retour, sans remords, et la nuit marchait à pas de géant. Quatre heures — minuit — sonnaient sur l'Aventin.

— « Comme les heures fuient! » — disait la jeune fille ; et chaque coup de la cloche inflexible frappait dans son cœur.

Toujours à genoux, Anselme cherchait à la distraire, à se distraire lui-même du temps par l'amour ; chaque coup de cloche le rendait plus tendre.

— « Le brutal! s'écria-t-il tout à coup en découvrant sur les bras de Loysa l'empreinte encore fraîche des violences paternelles. L'impie! répétait-il indigné ; et, médecin habile, ses lèvres cicatrisaient les blessures.

— » Ne parlons pas de lui, interrompit Loysa, car j'en dirais des choses horribles, il vaut mieux n'en rien dire du tout. Écoute, ajouta-t-elle, de cette voix résolue qui ne souffrait pas de réplique, il a beau être mon père, il a perdu tous ses droits en en abusant, il ne m'est plus rien. Je me suis mise en révolte ouverte, et j'y persiste. Tout Rome sera pour moi, car tout Rome a été indigné déjà de l'aventure de Sainte-Catherine. D'ailleurs, me blâmât-on, que m'importe le

blâme de l'univers, si j'ai ton approbation? et tu m'approuves, toi, puisque je suis ici. Mais cela ne suffit pas, il faut user de la liberté et se préparer à tout; je veux mettre entre mon père et moi l'irrévocable. Je suis à vous, Anselme, je veux être à toi dès demain. Tu me quittes au point du jour, je ne m'y oppose pas; le devoir qui te réclame est saint; mais j'y mets une condition sans laquelle tu ne sortiras d'ici qu'en passant sur mon corps. La voici : c'est de ne revenir qu'avec un prêtre qui nous unisse. Une fois mariés, mon père dira ce qu'il voudra. Ce que le ministre de Dieu a lié sur la terre est lié dans le ciel. T'y engages-tu?

— » Oui, si..... » — Si je reviens, allait dire le conspirateur; mais il s'arrêta tout court; il eut voulu d'ailleurs continuer sa phrase, que Loysa ne l'eût pas laissé finir.

— » Point de si, interrompit-elle vivement; je n'en accepte point. Et, tirant son crucifix d'ambre de son sein : Jure là-dessus, continua-t-elle, mais jure sans condition, comme j'ai juré, moi, d'être à toi; il doit t'en souvenir, c'était aux Quatre-Fontaines, le soir même où j'écrivis à Ravenne. Depuis, je ne l'ai plus quitté; il m'a consolée dans ma captivité. Veux-tu jurer? »

Anselme jura sur le crucifix, et baisa l'heureuse image sortie tiède et embaumée du sein de la jeune fille. Loysa l'y remit, et sa voix, désarmée, repassa tout d'un coup de sa résolution à la tendresse.

— « C'est à présent, dit-elle, ô mon Anselme, que je suis ta fiancée, que tu es mon fiancé. Que les heures

fuient maintenant, qu'elles volent; la cloche peut sonner sans me briser le cœur; elle annonce l'heure fortunée de notre union. »

Cinq heures sonnèrent.

— « Qu'elles se traînent lentement! dit-elle, après avoir compté un à un les cinq coups. Cette nuit ne veut donc pas finir? le jour ne naîtra jamais. »

En disant ces mots, elle se leva brusquement, et alla regarder le ciel par l'étroite fenêtre de la chaumière. Tout était sombre : elle revint s'asseoir désappointée.

— « Mais qu'avez-vous donc? demanda-t-elle à Anselme, resté immobile au pied de son siége. Comme vous êtes pâle! »

Une affreuse tempête s'était élevée au sein du conspirateur. Cette longue nuit d'amour, tant de paroles passionnées, d'émotions tendres, tant de caresses données, reçues, toutes ces pensées d'hymen et de possession avaient embrasé son sang italien. Et songeant que sa maîtresse était là, sous son toit, dans ses bras; que le désert et la nuit les couvraient de leur mystère; qu'il régnait sur elle, qu'elle était à lui, qu'elle l'adorait, qu'elle ne lui résisterait pas, et qu'il était là comme Tantale; qu'il fallait la quitter, ne revenir à elle qu'en passant sous l'échafaud de Marius, sous le sien, qu'il pouvait périr sous l'un ou sur l'autre, et qu'il mourrait sans avoir goûté ces voluptés ineffables, si long-temps attendues et que le destin lui envoyait lui-même, il fut pris d'un tel accès de rage, qu'il insulta dans son cœur jusqu'à la vertu.

Il fixait sur Loysa des regards qui la troublaient et la

forçaient à baisser les yeux ; il dévorait d'un œil ardent ses chastes beautés, et prêt à tout, il maudissait cette infâme société toute verminée de prêtres et de princes qui se jetait là, spectre cadavéreux, entre sa maîtresse et lui. Son ame est tendre, amollie ; elle aspire au repos, au doux rien-faire des champs, et la guerre civile l'arrache à la volupté ; elle le traîne sur la place publique ; et quand il veut essuyer jusqu'à la dernière les larmes de la captive, il faut qu'il aille verser le sang !

Toutes ses convictions le quittèrent, tous ses scepticismes revinrent ; mille étranges fantômes lui apparurent, il revit jusqu'à la vision Mamertine, et, renégat de la République ausonienne, assailli de toutes les tentations les plus inouïes, il eut jusqu'à l'inconcevable idée, non pas de vendre ses amis, une telle infamie ne pouvait lui traverser la tête, même en rêve, même en cauchemar, mais de les abandonner, mais de déserter la conspiration, mais de fuir à l'instant Rome, et de s'aller ensevelir avec sa maîtresse dans les coupables délices de quelque lâche et lointain Tibur.

Dans cet état, il ne répondit que par un silence farouche à la question de Loysa.

— « Anselme, répéta-t-elle d'une voix timide, parlez-moi donc ; vous m'effrayez ; qu'avez-vous ?

— » J'ai l'enfer dans l'ame, s'écria-t-il, en s'élançant sur ses pieds comme un frénétique ; j'ai l'horreur des prêtres, la haine du dieu qui pouvait créer une terre de félicité, et l'a frappée de malédiction. Anathême ! anathême ! Il n'y a de vrai que l'amour, l'amour seul est bon ; patrie, vertu, liberté, tout le reste n'est que dé-

lire et démence. Je t'aime, tu es à moi, tu le seras, dût la République ne jamais renaître! dût Rome s'engloutir, papale, sous les sept collines! »

Il prononça ces blasphêmes avec une sauvage ivresse; et saisissant la jeune fille dans ses bras, il l'enleva de terre, il l'étreignit avec fureur, et trouvant ses lèvres, il allait y imprimer un de ces âcres baisers qui brûlent, qui domptent.... Tout à coup, il détourna la tête, abandonna Loysa déjà vaincue, et la repoussant sur son siége, il se précipita vers la fenêtre; il s'y cramponna des deux mains comme pour se retenir malgré lui.

Les étoiles brillaient au firmament d'un éclat tranquille et doux; la brise nocturne était fraîche; un rossignol chantait dans les Thermes voisins de Caracalla, un molosse aboyait bien loin dans quelque vigne isolée du vallon d'Égérie; Saint-Jean-de-Latran fermait l'horizon, et l'obélisque égyptien se dressait dans l'ombre, roide, immobile, gigantesque comme une divinité de l'Orient.

Anselme se livra long-temps en silence à ces paisibles harmonies de la nuit, s'efforçant à rasseoir son ame orageuse et à rentrer dans son repos. Le calme de la nature passait peu à peu d'elle à lui; son sang se rafraîchissait par degrés, la tempête était domptée. Il fut tiré de sa muette contemplation par la voix de Loysa.

— « Anselme, lui dit-elle, en s'approchant de lui et passant un bras timide autour de son cou, je suis à vous, je suis votre esclave, faites de moi tout ce que vous voudrez; mais au nom du ciel, parlez-moi; ne vous obstinez pas dans ce farouche silence. Il m'effraie plus que tous vos blasphêmes.

— » Chère enfant, répondit-il, en l'appuyant sur son cœur, je ne suis pas digne de toi; je suis un misérable; tu étais sous ma garde, et j'ai manqué à l'hospitalité; infâme! il n'est pas un bandit de Calabre, pas un Bédouin d'Afrique, qui n'en rougît. Je me suis déshonoré, et tu as le droit de me mépriser; mais sois mon Égérie; inspire moi la vertu.

— » Anselme, répliqua Loysa, vous m'avez horriblement effrayée; mais je vous pardonne de tout mon cœur, puisque vous m'avez répondu et que vous avez rompu enfin cet atroce silence qui me désespérait. »

La crise passée et l'orage apaisé, Anselme était calme et sûr de lui; fortifié par sa victoire, il triomphait d'un assaut trop furieux pour en craindre désormais d'autre. Il retint sur son cœur la jeune fille, il déposa sur son front un baiser pudique, repentant, et fondit en larmes. Elle mêla ses pleurs aux siens, et l'oubli fut conclu, scellé.

Six heures de nuit sonnèrent.

— « Plus qu'une, reprit l'ami de Marius; employons-la dignement. »

L'œil fixé sur les étoiles dont l'éclat déjà pâlissait, l'ame ouverte aux brises parfumées des nuits, les deux amans s'enivraient ensemble de ces voluptés chastes; leurs deux vies se confondaient en une; mais quelqu'intimité qui régnât entre eux, le carbonaro fut fidèle : il garda au fond de son cœur tous les mystères de cette grande journée. Une telle confidence d'ailleurs était-elle à faire? N'eût-ce pas été une cruauté inutile?

L'attente de Loysa n'en aurait été que plus affreuse ; elle n'apprendrait que trop tôt la vérité.

Plus l'heure avançait, plus Anselme était calme : tel est le privilége des ames fortes, que l'approche du danger, au lieu de les troubler, les apaise. Il eût été impossible à Loysa, il l'eût été à l'œil de l'inquisiteur le plus pénétrant, de deviner, dans Roméo, Procida. Un instant dépossédée par la volupté, l'Italie avait ressaisi tous ses droits et détrôné à son tour l'usurpatrice.

Bien des étoiles avaient disparu ; les plus vives étaient pâles ; le ciel ; déjà moins sombre, blanchissait du côté des monts d'Albane, les rossignols se taisaient, la cloche argentine des Camaldules de Saint-Grégoire sonna matines ; l'aube pointait.

— « Voici l'heure ! » — dit Anselme d'une voix résolue ; et, donnant à Loysa ses instructions pour la journée, il la baisa au front une dernière fois ; il dévora une larme prête à couler, étouffa un soupir de regret, un murmure, et sortit d'un pas ferme pour aller fonder sur l'échafaud de Marius la République ausonienne.

Restée seule et résignée, Loysa le suivit quelque temps de l'œil dans toute la candeur de son ignorance ; elle le vit monter la colline, vers la petite église de Sainte-Prisque, puis elle ne le vit plus.

Anselme passa à l'antique bois sacré des Furies, afin de se recommander aux mânes du dernier des Gracques, comme le Croisé partant pour la Terre-Sainte se mettait sous la garde de son patron. Descendu de là au Vélabre, il côtoya le Palatin en songeant au bâtard de Sicile, et à sa fièvre d'attente et d'angoisse. Enfin il dé-

boucha sur le Forum, en face de Saint-Laurent-à-Miranda.

Comme il passait le seuil de la maison mystérieuse, sept heures sonnaient au Capitole. Il faisait jour.

XXXVII.

LES MARTYRS.

L'échafaud de Marius était dressé dès le matin sous l'obélisque de la place du Peuple, au lieu même où, sept cents ans plus tôt, s'éleva le bûcher d'Arnaud de Brescia, ce grand et austère disciple d'Abailard, coupable, lui aussi, du crime de liberté. Connaissant l'amour des Trastévérins pour le condamné, et craignant, sans pourtant la soupçonner, tant le secret avait été bien gardé, quelqu'entreprise des carbonari, le palais Madame avait usé de précautions inouïes. Renforcée des carabiniers retirés la veille des marais Pomptins, toute la garnison de Rome était sur pied; l'échafaut même était flanqué de deux canons braqués, mèche allumée, l'un contre la rue de Ripette, par où devaient arriver de leur faubourg les Trastévérins; l'autre contre la rue du Babouin qui mène à la place d'Espagne, et par là à ce non moins redoutable quartier des Monts qui, tout ennemi

qu'il est du Trastévéré, avait pactisé ce jour-là et fait alliance avec lui contre les sbires et le bargel.

Distrait par son devoir de la vaine recherche de sa fille, et honoré de la confiance du Gouverneur de Rome, le capitaine Orlandini était là à sa place; il avait un commandement sur le lieu du supplice. Quelle fête pour lui! Voir briser sous la massue du bourreau la tête d'un carbonaro! d'un ami d'Anselme! Que n'était-ce lui!

Cependant le peuple envahissait la place, et son attitude hostile justifiait assez les terreurs du palais Madame. Le Trastévéré vint en masse; il déboucha de Ripette comme un torrent; à sa tête marchait Taddée revêtu de sa culotte rouge; on sait ce que cela signifiait. Les armées étaient en présence et se mesuraient de l'œil avant d'en venir aux mains. Les carbonari étaient répandus parmi les groupes, afin d'attiser par leurs paroles les passions vindicatives de la multitude; plusieurs bannis d'Asture — du nombre étaient Conradin, rendu à son sexe, et Septime qui ne le quittait jamais — s'étaient joints aux carbonari romains, et tous attendaient le signal qui devait appeler chacun à son poste. Le signal était l'engagement des troupes avec le peuple.

Anselme, lui, s'était contenté d'une rapide reconnaissance, et s'était retiré avec ses principaux auxiliaires dans la maison du forum, quartier-général de l'insurrection.

Là aussi on attendait le signal de la mêlée.

Le lieu du supplice n'était pas seulement inondé de peuple et de troupes; la place d'Espagne, vrai *square* britannique, y avait fait irruption. Qui vient chercher à Rome John Bull? Des spectacles. Or l'exécution d'un

carbonari romain sous l'obélisque d'Héliopolis est un spectacle qui en vaut bien d'autres ; celui-là du moins ne nous coûte rien. Et puis la *massolata* est un mets de haut goût bien propre à réveiller les sens blasés des fashionables d'Almak, et à chatouiller agréablement le grossier palais des boutiquiers de la Cité ; leurs combats de coqs et leurs boxeurs ne sont que des enfantillages auprès de cet épouvantable supplice. La main frémit à en retracer les détails, tant ils sont affreux, mais ils sont instructifs, et donnent à connaître la civilisation du Vatican au siècle dix-neuvième.

Voici comment s'exécute, aux yeux de la foule, cet effroyable carnage.

Le patient est à genoux sur l'échafaud. Le bourreau s'approche par derrière, un coutelas entre les dents et une massue à la main ; avec la massue il frappe la victime aux tempes, avec le coutelas il lui coupe la gorge comme à un mouton. Cela fait, il lui abat les deux bras, puis les deux jambes, et, tout dégouttant de sang, hisse aux crocs du charnier ces lambeaux palpitans de chair humaine. Voilà, ô Jésus ! homme de douceur et d'amour, voilà comme ils entendent la charité dans la métropole de ton grand Vicaire !

Telle est la tragédie atroce ou l'ami d'Anselme devait jouer le premier rôle. La place d'Espagne composait à elle seule le parterre, car le peuple et les troupes étaient là, non comme spectateurs, mais comme acteurs ; un Anglais même avait escaladé la scène encore sèche et vide, et, les bras croisés, nonchalamment appuyé contre les poteaux rouges, il contemplait tranquille-

ment la foule du haut de ce belvédère sanglant, autel réprouvé du sacrifice humain dont le carbonaro était l'holocauste.

Cette espiéglerie britannique eût pu plaire aux bords de la Tamise; elle déplut aux bords du Tibre. La tribu du Janicule surtout trouva mauvais qu'on la prît ainsi elle-même pour point de mire.

— « Qu'a cet insolent, dit Taddée de mauvaise humeur, à nous toiser du haut en bas comme autant de bêtes rares dans une ménagerie?

— » Maître, répondit le jardinier Spada, c'est justement ce que je pensais, et je me disais à moi-même que j'irais de bien grand cœur lui tâiller les basques. »

Tagliare le falde, ou plutôt *le farde*, suivant l'âpre dialecte romanesque, est la menace du peuple de Rome aux gens comme il faut qui font les superbes. C'est une leçon d'humilité qu'il entend leur donner: portant, lui, la veste ronde, il rappelle par là à l'égalité quiconque porte l'habit long, et se fait de ses basques un titre de suzeraineté pour traiter la jaquette en vassale.

— « Que dites-vous là, canaille? s'écria le Breton en sautant de l'échafaud sur le pavé; faut-il que je vienne vous enseigner le respect que vous devez aux étrangers qui veulent bien vous apporter du pain et vous empêcher de mourir de famine? » — Et sans attendre la réplique, il apostropha le vieux maçon d'un coup de cravache au travers du visage.

La riposte fut prompte. L'Anglais n'avait pas retiré le bras qu'il tomba roide mort; le jardinier Spada l'avait

frappé au cœur d'un coup de couteau. Tous les Trastévérins applaudirent! et maître Taddée sera la main de son vengeur en signe de remerciement.

Les sbires s'émurent; ils hasardèrent une tentative d'arrestation; mais entouré et protégé par les fils du Janicule, le meurtrier se retira en bon ordre, ou plutôt fut porté par eux en triomphe jusques sur les dégrés de l'église voisine de Sainte-Marie-du-Peuple. Bien que les églises aient perdu leur antique droit d'asile, le porche d'un temple est toujours à Rome un lieu saint d'où l'on n'arrache personne sans de longues formalités; ont eut beau mettre des sentinelles au bas de l'escalier, l'ordre d'arrestation n'était pas signé que le coupable s'était évadé, à l'aide de ses amis du faubourg. Les sentinelles avaient vu sa retraite sans pouvoir l'empêcher. L'ordre arriva trop tard.

— « Ma foi! disaient les hommes avec admiration, voilà un fameux coup de couteau?

— » Pauvret! disaient les femmes. » — Et l'exclamation charitable s'appliquait, suivant l'usage, non pas au mort, mais au meurtrier.

— » C'était un hérétique, disaient les prêtres, dispensés, par ce fait, de toute pitié.

— » Et puis, disait tout le monde, il l'a bien voulu. Ces Anglais font les insolens dans notre sainte ville? Tant pis pour eux. Il devait bien savoir que ceux du Trastévéré sont des gens terribles.

— « *Si vivis Romæ, Romano vivito more!* ajoutaient les beaux parleurs qui savaient le latin; si tu vis à Rome, vis comme à Rome. » — Et au milieu de tout

cela l'Anglais n'inspira guère de commisération qu'aux hôteliers de la place d'Espagne.

Cet épisode fit prendre patience à la multitude et la chauffa davantage encore. Carbonari n'eurent pas besoin d'intervenir; leur éloquence devenait inutile, elle était dépassée. La police avait eu le dessous dans cette escarmouche, et cette victoire préliminaire avait enhardi le peuple mieux que ne l'aurait pu faire la plus chaude philippique des Démosthènes de l'Ordre.

A demi démoralisée par ce premier échec, la force armée était sur ses gardes, et ne contemplait pas sans inquiétude maître Taddée et cette culotte rouge et flamboyante qui brillait au soleil comme un feu sinistre au milieu des groupes noirs et menaçans. Le moment approchait; la cloche du supplice sonnait déjà; les canonniers étaient à leurs pièces, les Trastévérins à leurs couteaux, et la brêche était faite au pavé sur divers points de la place afin d'avoir au moins sous la main des boulets de pierre à opposer aux boulets de fer.

Cependant le cortége de mort était en route. Sorti du château Saint-Ange comme il y était entré, c'est-à-dire calme et fier, le condamné marchait à pied au milieu d'une armée de sbires commandés par le bargel, et renforcés d'une nombreuse escorte de carabiniers. Il avait les bras garottés derrière le dos; mais son pas était ferme, et il portait la tête haute. A sa gauche marchait le bourreau, à sa droite un prêtre.

Stupide et grossier, le prêtre ne comprenait rien à ce qu'il y a de touchant et de saint dans ce dernier ministère de l'homme de Dieu auprès de l'homme que la so-

ciété retranche ; comme le bourreau il faisait son métier. Il n'était préoccupé que d'une idée, c'était de faire matériellement baiser au condamné le sale crucifix de buis qu'il brandissait. Il croyait son salut attaché à cet acte visible ; et pour le lui faire accomplir, il le lui appliquait de force sur les lèvres, murmurant à son oreille d'innombrables Ave, redites fastidieuses et vides, dont le bourdonnement somnifère obsédait le Prométhée enchaîné du Janicule.

— « Mon père, lui dit-il enfin, vous me fatiguez sans me convaincre. Au lieu d'adoucir mes derniers momens, vous les aggravez par l'ennui. Veuillez, je vous prie, me laisser mourir en paix. »

Cette supplique souleva les passions vulgaires du prêtre; il oublia son caractère sacré, et, là pour bénir, il s'emporta jusqu'à la malédiction.

— « Va, répondit-il au Trastévérin, comme son collègue de Naples avait répondu naguère au martyr Morelli sur l'échafaud ; va, pécheur impénitent, éternellement damné, va à Satan et à ses anges. »

Après cette gracieuse réplique, le ministre de Jésus-Christ se tut. Marius en fut débarrassé.

Cette scène évangélique s'était passée sur la place Nicosie. Au lieu de tourner de là par Ripette, ce qui était le plus court, le cortége avait continué par la place Borghèse et avait été prendre le Cours au bout de la rue de la Fontanelle, afin de donner plus de solennité à son entrée sur la place du Peuple.

Il avait laissé déjà derrière lui Saint-Charles-des-Lombards, et rien n'avait encore troublé sa marche lente et

silencieuse. Craignant une embûche à chaque coin de rue, les sbires et les carabiniers n'en étaient pas moins sur leurs gardes; mais, comme ils avaient passé Saint-Charles, ils passèrent sans entrave Saint-Jacques; nulle tentative d'enlèvement ne fut faite, et ils atteignirent avec leur prisonnier le haut du Cours.

Un attroupement considérable, presque tout féminin, était campé là. Conradin et l'inséparable Septime en faisaient partie. Appuyé contre Sainte-Marie-des-Miracles, une des deux églises qui terminent le Cours, ou plutôt qui l'ouvrent, le jeune Aronais épiait de l'œil l'apparition du condamné, jaloux d'être le premier à le découvrir et à l'annoncer.

— « Le voici ! » — s'écria-t-il tout d'un coup ; volant de bouche en bouche, ce mot donna une secousse à la foule, et lui imprima un grand mouvement; quelque temps oscillante, elle se rassit, et le silence, un silence précurseur de la tempête, régna sur la vaste place.

La contenance du condamné était plus fière à mesure qu'il approchait du lieu du supplice. Quand il aperçut l'échafaud sous l'obélisque, son œil s'arma d'une audace altière et méprisante qui imposa même au bargel. La foule alors commença de bouillonner comme un lac que soulève un vent faible d'abord, mais croissant et bientôt furieux. Ce n'était plus le sourd et vague murmure d'une multitude impatiente, c'était l'amour, la haine, l'admiration, la vengeance, toutes les passions fortes de l'ame humaine, qui grondaient au cœur du peuple, prêtes à se déchaîner. Il n'y avait encore ni cris

ni menaces ; on s'agitait, mais on se taisait. Taddée n'avait pas donné le signal du combat.

En entrant sur la place, Marius avait reconnu Conradin, et il lui avait adressé un sourire douloureux, comme s'il eût vu déjà la mort planer sur cette tête charmante. Conradin en fut tout ému ; la vue de cette grande figure calme et enchaînée le pénétra d'une pitié telle, qu'il rendit à Marius son sourire par un torrent de larmes. En vain le tendre adolescent essaya-t-il de résister aux sympathies puissantes qui l'entraînaient vers le condamné ; emporté par une attraction invincible ; il s'élança vers lui, et tombant, non dans ses bras — ils étaient garrottés — mais sur son cœur, il le pressa dans les siens en sanglottant.

Cette pathétique reconnaissance suspendit la marche du cortége ; elle attendrit le peuple, sur tout les femmes, déjà captivées d'avance par la grâce de Conradin, et, comme les sbires brutalisaient le bel enfant et l'éloignaient du passage à coups de pied, une Trastévérine vola à son secours, et repoussa les brutaux.

— « Holà ! mon héroïne, lui cria le bargel, on n'a pas encore appliqué aux jupons le cavaletto ; faudra-t-il que je fasse exception pour vous ?

— » Le cavaletto ! à moi ! répondit la Trastévérine avec indignation ; et sa fierté romaine était révoltée. A moi ! le cavaletto ! »

Revenus à la charge, et en force, les sbires l'avaient déjà saisie, et lui relevant insolemment la jupe, ils allaient exécuter sur place la menace du bargel, c'est-à-dire la fouetter publiquement, lorsqu'une seconde Tras-

tévérine, puis une troisième, puis beaucoup d'autres vinrent à son aide, et, grossissant toujours, l'armée féminine dépassa bientôt celle du bargel en nombre et en audace. Les sbires reculèrent intimidés, les carabiniers s'ébranlèrent; la confusion fut au comble, et l'abord de la place intercepté.

Ce n'était point là le signal de la mêlée; ce le devint, et l'épisode fut le poème. Placée sous le feu des deux canons, la position pourtant était mal prise, et le bon sens de Taddée en avait choisi une meilleure; mais dans l'état d'effervescence où était la foule il n'en était plus maître: ses sages plans furent perdus, et l'instinct passionné des femmes triompha de ses calculs de tacticien.

Dociles aux instructions de leur dictateur, les fils du Janicule n'intervinrent cependant qu'à la dernière extrémité, et restèrent assez long-temps spectateurs immobiles de la valeur masculine des modernes Clélies. Elles s'étaient emparées de Conradin, et, se le passant de l'une à l'autre, elles le couvraient de caresses qui n'étaient pas toutes sans douceur. Elles se le disputaient; elles se l'arrachaient des mains; chacune voulait pour soi toute seule l'amant d'Isolina; et tiré à droite, tiré à gauche, le pauvre enfant ne s'appartenait plus. Étourdi par tant de conquêtes, il faisait un plaisant visage pour un conquérant; jamais il n'avait rêvé tant de maîtresses; et, sultan malgré lui, il envoyait de bon cœur à Eblis toutes les houris de son sérail en plein air. Mais il n'était pas le plus fort. Septime avait bien essayé de le tirer d'affaire, mais il n'y avait gagné que des injures

et des coups; le vétéran de Moscou avait été repoussé.

Enfin, après avoir beaucoup tournoyé, voltigé, Conradin était échu à une Trastévérine qui semblait dominer les autres: elle l'accapara et le garda pour elle. Il pouvait tomber plus mal. C'était une grande et belle femme qui, au port majestueux des Agrippines, joignait, sans en avoir la farouche austérité, l'énergie classique de l'épouse de Collatin. Feignant de ne voir dans le bel Aronais qu'un enfant sans conséquence, afin de le pouvoir caresser impunément, elle cachait sous les dehors d'une protection toute maternelle une impression beaucoup plus intéressée.

— « Pauvre petit! disait-elle en l'appuyant contre son corset de velours cramoisi et en passant les doigts dans ses boucles blondes; pauvre petit amour! Ces brutaux, sans nous, allaient le fouler aux pieds. Quel péché de meurtrir ces joues roses et ces mains mignonnes! » — Et la jeune matrone couvrait les mains et les joues de son enfant adoptif de baisers soi-disant platoniques, auxquels des lèvres humides et des dents blanches savaient donner une signification moins éthérée.

En ce moment les carabiniers tentèrent une trouée dans la muraille vivante qui leur fermait la place; le sabre avait dévasté déjà plus d'une coiffure et percé plus d'un corset; le sang même avait coulé, lorsque tout-à-coup la mère improvisée de Conradin le saisit dans ses bras, sans qu'il pût s'en défendre, tant elle y mettait de force, et l'élévant au-dessus de la foule: — « Lâches! cria-t-elle aux Trastévérins, laisserez-vous massacrer cet ange sous vos yeux?

— » Ceci devient par trop long, répondit en jurant du milieu de la place le capitaine Orlandini, que ce retard impatientait. En joue!... Feu! »

L'explosion fut terrible. Comme si les soldats eussent visé tous au même but, Conradin fut frappé de plusieurs balles; sa tête blonde se pencha sur son sein, il resta mort dans les bras étrangers qui l'enlaçaient. Le vieux Septime vit de loin expirer le martyr adolescent, et il ne put l'approcher assez tôt pour recueillir son dernier soupir. Il ne trouva plus qu'un cadavre.

La douleur du soldat fut silencieuse et sans larmes, comme toutes les grandes douleurs; celle de la Trastévérine, au contraire, fut bruyante : elle éclata en cris, en sanglots; et tandis que l'un fixait un œil sec et stupide sur la froide dépouille de l'enfant expiré, beau jusques dans la mort, l'autre l'arrosait de ses pleurs, le pressait sur son sein, le réchauffait de ses lèvres; elle déchirait ses vêtemens teints de son jeune sang; elle se meurtrissait les joues, elle s'arrachait les cheveux, s'accusant de l'avoir elle-même assassiné en l'offrant aux coups des assassins.

Cependant la décharge d'Orlandini avait dispersé l'avant-garde féminine et les Anglais; mais le corps d'armée masculin était intact, et il avait répondu spontanément au feu par une grêle de pavés; un engagement général s'en était bientôt suivi, et l'on se battait sur tous les points de la place. Les passions de la multitude s'étaient déchaînées avec une furie d'autant plus indomptable qu'elle avait été plus long-temps étouffée; le canon avait beau entamer le peuple et faire brèche dans

ses rangs, les pavés ne cessaient de pleuvoir sur les troupes, et ils n'étaient guères moins meurtriers que les boulets.

Les choses avaient tourné de manière à dérouter la police; elle ne savait pas si l'émeute était fortuite ou préméditée, car Conradin avait fait oublier Marius; mais le doute ne fut plus permis lorsqu'on vit le Trastévéré se porter en masse vers l'église de Sainte-Marie-des-Miracles, où les carabiniers s'étaient retranchés avec leur prisonnier. La pensée de l'émeute fut dès lors à nu, elle le fut bien plus encore quand au cri de : Mort aux sbires! s'unit le cri de : Vive Marius!

Les Trastévérins se battaient vaillamment.

— « Aux pièces! » — avait crié Taddée; et les deux batteries qui les foudroyaient avaient été emportées d'assaut. — « A l'abordage! » — s'était ensuite écrié le vieux général populaire; et le fauboug s'était précipité à coups de couteau sur les sbires et les carabiniers.

Cause et prix du combat, Marius contemplait la mêlée du pied de l'escalier de Sainte-Marie-des-Miracles, comme Hélène du haut des tours d'Ilium. Tout ému encore de la mort affreuse de Conradin, et gardé par une triple haie de sabres et de carabines, il ne pouvait intervenir dans l'action que de la pensée et du regard; ses bras étaient toujours garrottés, et l'avaient même été au premier coup de fusil avec un redoublement de précautions, c'est-à-dire de barbarie. Tous les yeux des sbires étaient fixés sur lui, et, à la première tentative d'évasion, le bargel eût fait lui-même, au besoin, l'office du bourreau.*

—

Mais le bourreau n'avait pas lâché sa proie : armé de son coutelas, il était à craindre qu'il ne l'égorgeât plutôt que de se la laisser arracher des mains. Quant au prêtre, pâle et muet, il se mourait de peur; croyant déjà Marius libre, il aurait bien voulu pouvoir ravaler sa malédiction de la place Nicosie.

Le but de l'émeute connu, le capitaine Orlandini, qui ne manquait pas d'un certain courage soldatesque, s'était porté avec toutes ses forces au secours des carabiniers, et c'est sur ce point unique que le combat s'était concentré.

Il était acharné, sanglant. Depuis que le peuple avait imposé silence aux canons, l'avantage était tout de son côté : la première ligne de l'armée ennemie avait fléchi; la seconde fut entamée, puis enfoncée comme la première; la troisième déjà pliait, et Marius était sauvé, lorsqu'un bruit éclatant de trompettes détourna tous les yeux de lui sur le mont Pincio, jardin public qui surplombe au-dessus la place du Peuple, et communique avec elle par une large chaussée en zigzag.

Porté sous le baldaquin par ses douze estaffiers en robes rouges, et revêtu du grand costume pontifical, le Pape parut tout à coup au front de la colline, et la descendit lentement au milieu de ses hallebardiers pacifiques. Cette apparition fut si subite, qu'elle sembla à tous venir du ciel; elle frappa la foule d'une émotion superstitieuse si puissante, que les armes s'échappèrent de toutes les mains; peuple et soldats tombèrent spontanément à genoux; Taddée lui-même et Orlandini furent entraînés par l'exemple; il n'y eut pas jusqu'au

bourreau qui ne s'agenouillât ; et dans cette multitude immense un seul homme resta debout, Marius.

Cependant les trompettes s'étaient tû. Le Souverain Pontife descendait la montagne en silence; le silence aussi régnait sur le champ de bataille, et il était si profond qu'on entendait chanter dans les pins les cigales du Pincio. Un cri soudain partit de la place : — « Saint-Père, s'écria la grande voix du peuple, votre bénédiction! donnez-nous votre bénédiction! » — Le cortége alors s'arrêta et se rangea contre les flancs ombragés de la colline. Couronné du Trirègne, l'auguste vieillard du Vatican se dressa de toute sa hauteur sur son trône aérien, il étendit les deux bras sur la multitude agenouillée à ses pieds, et la bénit. On eût dit Moïse bénissant les tribus d'Israël du haut du Sinaï.

La montagne seulement n'était pas en flamme, la foudre du Dieu vivant ne sillonnait pas les nuées; les cieux étaient en fête, le soleil radieux, et, couverte d'arbres et de fleurs, la colline romaine toute fraîche et parfumée. La pourpre pontificale ressortit plus éclatante sur la verdure sombre des chênes verts, et la croix d'or du triple diadème scintillait dans le feuillage comme une étoile à travers les bois. Ainsi la nature mariait ses beautés simples et riantes aux pompes sévères et grandioses de l'humanité.

C'était un spectacle en effet grand et sublime que ces multitudes furieuses prosternées tout à coup devant ce vieillard désarmé, et subissant à ses pieds l'empire, non de la force brutale, mais d'une idée. Éteintes sans violence, sans paroles, par la seule présence de l'idole

antique, les passions meurtrières avaient cédé la place aux passions plus douces, quoique non moins vives, de la dévotion : humblement agenouillé dans la poussière, tout ce peuple superstitieux se frappait la poitrine en sanglottant, battait la terre de son front, arrosait de ses larmes les sanglans pavés.

Dans cette nouvelle tempête—c'en était vraiment une, tant la contrition populaire était bruyante — la pensée de l'émeute était oubliée, et Marius abandonné. Un cœur pourtant, Taddée, lui était fidèle. A genoux comme tous les autres, le vieux maçon ne l'avait pas quitté de l'œil un instant, et, se relevant le premier, il s'écria d'une voix tonnante : — « Saint-Père, la grâce du condamné, accordez-nous sa grâce! » — « Grâce? répéta la foule comme un écho sonore; grâce! grâce!

Toujours mobiles, toujours entraînées, les masses se livrèrent à cette nouvelle idée avec le même emportement qu'elles venaient de mettre dans le combat et dans le repentir. Guidées par Taddée, elle se précipitèrent au devant du cortége, et le rencontrèrent au moment qu'il atteignait le bas du Pincio; là, prenant la place des douze porteurs, le peuple s'empara de son Pape et le conduisit vers son client enchaîné; en criant toujours : Grâce! grâce!

A peine Orlandini avait-il compris l'intention des Trastévérins, qu'il s'était approché du bourreau, et lui avait dit à l'oreille que le Saint-Père allait être dans l'impossibilité de refuser la grâce de Marius. — « Ce sera, poursuivit-il, une clémence arrachée, non volontaire; ce misérable carbonaro n'en échappera pas moins, et

ce serait un vrai service à rendre à l'Église et à l'État que de le dépêcher sur-le-champ. Monseigneur le Gouverneur de Rome vous en saurait bon gré, et ne l'oublierait certainement pas. D'ailleurs, ajouta le capitaine, le condamné n'est plus au Pape, il est à vous; le palais Madame vous l'a consigné, c'est à vous d'en répondre. L'échafaud n'est-il pas là qui l'attend? Dessus ou dessous, qu'importe? Allons, un peu de cœur!

— » Ce n'est pas le cœur qui manque, mais cette populace va me massacrer.

— » Ne craignez rien d'elle; la présence de Sa Sainteté vous protégera. Le cortége d'ailleurs est encore bien loin, il ne sera pas ici avant huit ou dix minutes; nous sommes en ce moment cachés à tous les yeux par les troupes; vous pouvez faire le coup sans être aperçu, et vous évader à temps par Ripette, si vous avez peur. Du reste, c'est votre affaire; mais, je vous le répète, le prisonnier est à vous, et ce serait une grande honte que de vous le laisser enlever; tous vos confrères de l'État se moqueraient de vous, et, ma foi! n'auraient pas tort.

— » C'est vrai! » — murmura l'assassin légal, et l'amour-propre l'emporta sur la peur.

Marius, qui n'avait rien entendu de ce dialogue, déplorait dans son cœur ce revers de fortune. Il ne comprenait rien à cette intervention miraculeuse du Pape, au moment même où il le croyait, lui et tous ses cardinaux, au pouvoir des conjurés. Quelle faute, quelle fatalité avait donc perdu la conspiration? Car, le Pape libre, et sans doute aussi le Sacré-Collége, la conspira-

tion était avortée au Vatican comme elle l'était sur la place du Peuple.

Prévoyant sa grâce, il maudissait d'avance une vie qu'il allait devoir à un prêtre, et dont la liberté n'avait pas voulu. Il se tenait pour déshonoré; la *massolata* lui semblait moins cruelle. Ses vœux furent exaucés. Il tomba sur les marches de l'église terrassé par derrière d'un coup de massue, et, se jetant sur sa proie comme une hyène, le bourreau l'égorgea.

Le cortége n'était plus qu'à cent pas; mais, caché par la double haie des sbires et des carabiniers ralliés à leur poste autour du condamné, l'assassinat n'avait point été vu du peuple, pas même de Taddée qui marchait en tête. Dominant la foule de toute sa hauteur, le Pape seul avait assisté du haut de son trône à cette effroyable boucherie. En ce moment, d'ailleurs, s'était opéré sur tous les points de la place un mouvement de troupes qui avait détourné l'attention; un ordre subit du Gouverneur de Rome en rappelait sur-le-champ la plus grande partie — Orlandini était du nombre — au Vatican et au château Saint-Ange. Aussi bien les soldats n'avaient-ils plus rien à faire sur la place du Peuple, puisque l'émeute était apaisée et le sacrifice consommé. Ce qu'il en restait suffisait à la sûreté du Pape.

Retardé quelque temps par le départ des troupes, le cortége avait franchi enfin toute la place et atteint Sainte-Marie-des-Miracles. A l'approche du Souverain Pontife, les carabiniers et les sbires mirent un genou en terre, et seulement alors Taddée et bientôt tout le

peuple aperçurent le cadavre sanglant de Marius.

Un cri de douleur, suivi d'un cri de rage, s'éleva du sein de la multitude; le Pape pâlit, trembla, mais la vengeance ne se tourna point contre l'idole, car elle avait en effet promis la grâce du condamné; elle tomba sur le bourreau. Atteint de vingt pavés à la fois dans sa fuite, l'assassin tomba mort à côté de sa victime.

Ainsi finit l'émeute de la place du Peuple. Escorté des troupes qui y restaient, et toujours porté par la foule, le Pape fut conduit par la rue du Babouin et la place d'Espagne à son palais du Quirinal.

Arrivé à la fontaine Trévi, il rencontra une bande armée qui débouchait de la rue Saint-Vincent, sous la conduite d'un homme à cheval, armé aussi, mais d'une manière étrange. L'escorte du Pape se mit en défense. C'étaient des amis.

Le cavalier bizarre n'était autre que le prince d'Iési. Au premier cri d'alarme, le vieux Guelfe avait cru Rome menacée par quelque émeute gibeline; couvrant sa tête blanche et sa poitrine d'un morion de fer et d'une armure, qui avaient bien pu l'un et l'autre servir à la bataille de Lignano, il s'était emparé pour lui d'une lourde épée à deux mains, toute rouillée, et avait armé ses gens de hallebardes, de piques, de masses, de toutes les reliques enfin de son arsenal héréditaire; ainsi affublé, il était sorti fièrement à cheval de son palais, comme un chevalier du moyen-âge, et courait les rues avec sa bande; au cri de: Guelfe! Guelfe!

A la vue du Pape, il mit pied à terre, fit agenouiller

sa troupe, s'agenouilla lui-même, et jura fidélité au chef de l'Église, au bruit de la cascade. Après ce grotesque hommage, il remonta à cheval, il se mit avec ses gens à la suite du cortége, et le cortége continua sa route sans nouvelle rencontre vers Monte-Cavallo.

Le quartier des Monts l'accompagnait en masse, mais pas un trastévérin n'était présent. Les fils du Janicule étaient tous restés sur la place du Peuple autour du cadavre de Marius. Tous pleuraient, mais la douleur d'aucun n'atteignait à celle du vieux Taddée. Il embrassait ces restes mutilés, il les arrosait de larmes, il voulait se tuer sur le corps du martyr; il fallut pour lui sauver la vie lui arracher son couteau.

— « Lui si jeune, mourir le premier! s'écriait-il, et moi si vieux, lui survivre! Maître! maître! c'est nous qui t'avons tué; nous sommes des imbécilles et des lâches, nous devions bien prévoir ce coup. Il fallait le délivrer d'abord et l'amener libre aux pieds du Saint-Père sans le quitter un instant. Il vivrait encore; c'est nous qui l'avons tué; nous l'avons tué! »

Quand ce premier accès de douleur se fut épuisé en regrets et en lamentations, Taddée, un peu calmé, avisa aux funérailles de Marius et donna ordre qu'on le transportât à Saint-Jean-Décollé, confrérie du Vélabre chargée du soin touchant d'inhumer les victimes qu'égorge la société.

Six Trastévérins enlevèrent le cadavre sur leurs épaules; le reste se rangea de lui-même à la suite, et, conduit par Taddée en pleurs, le convoi du supplicié prit la route du Vélabre par Ripette, comme le cortége du

Souverain-Pontife avait pris par la place d'Espagne celle du Quirinal.

Le Cours aussi avait son convoi. L'émeute apaisée, les Trastévérines avaient pris dans leurs bras le corps de Conradin, et tandis que leurs frères et leurs maris portaient Marius à Saint-Jean-Décollé, elles portaient, elles; le bel enfant au Trastévéré, afin de l'exposer dans l'église et sur le tombeau même de leur bienheureuse Sainte-Cécile.

Septime menait le deuil; c'est le seul homme que les femmes eussent admis parmi elles, parce qu'il s'était dit père de Conradin, et son air ne le démentait pas, il était tout en larmes. Cette affreuse mort l'avait démoralisé; il avait vu s'engager la lutte, mais il n'y avait pris aucune part, le vieux soldat, et, seul de tous les carbonari dispersés avant l'action sur la place du Peuple, il ne s'était pas rendu à son poste. Il était là sourd, immobile, enchaîné par une puissance supérieure au corps sanglant de son fils adoptif. Il l'accompagnait alors à Sainte-Cécile, au péril de sa vie.

Les deux convois se rencontrèrent à la place Nicosie, au lieu même où Marius avait été maudit par le prêtre. Ils descendirent ensemble la rue de la Scrofa, et se séparèrent à Saint-Eustache, l'un pour aller prendre, par la Sapience et Saint-André-de-la-Vallée, le pont du Janicule, l'autre le Vélabre, par Sainte-Claire, le portique d'Octavie et la place Montanara.

Mais comment une mine si bien pratiquée avait-elle donc manqué? Comment Anselme, lui qui avait assisté

à l'émeute de Pasquin, lui qui savait si bien l'idolâtrie du peuple pour son Pape, comment n'avait-il pas songé, avant tout, à intercepter les communications entre l'idole et ses adorateurs, en s'assurant dès le matin, par les conjurés, de toutes les issues du Vatican? Anselme avait songé à tout cela; les issues du Vatican et de la cité Léonine étaient gardées, les conjurés tous à leur poste; tout le monde enfin avait fait son devoir. Il n'y eut ici qu'un coupable, le destin.

Le succès avait tenu à une circonstance unique, et cette circonstance la voici.

Les sentinelles clandestines, placées dès la soirée du vendredi autour du Vatican afin d'en surveiller les démarches, virent entrer à minuit dans le palais le carrosse du Gouverneur de Rome; une demi heure après il en sortit, et reprit au grand trot la rue du pont Saint-Ange. — Il vient de faire au Pape son rapport du jour, pensèrent les védettes; il a pris ses ordres pour demain, et il retourne au palais Madame. — Cela leur parut si naturel qu'elles n'y pensèrent plus, et rien ne leur rappela cette visite, tant le repos du palais fut toute la nuit profond.

Le matin, elles n'en firent part à Anselme que légèrement, comme d'un évènement sans importance. Anselme en porta le même jugement, et s'il y eut faute, elle fut toute là. Ce que les sentinelles n'avaient pas vu, et ce qu'il ne pouvait, lui, deviner, c'est que le carrosse du prélat était entré au Vatican avec une seule personne, et qu'il en était sorti avec deux. La seconde était le Pape.

Le complot des Trastévérins n'avait pu rester si secret que le Gouverneur de Rome n'en eût été instruit par ses espions. Les apprêts guerriers de la place du Peuple prouvaient assez ses alarmes; mais, fin et rusé comme un prêtre ; le Gouverneur n'en était pas resté là. Il n'ignorait pas plus qu'Anselme l'effet du Pape sur le peuple; il s'était donc rendu en personne, à minuit, au Palais pontifical, et il avait fait entendre au Pape que sa présence était indispensable le lendemain sur le lieu d'exécution, où elle devait suffire à elle seule, et mieux que tous les canons, à apaiser l'émeute trastévérine. Pour preuve, il lui cita celle du carrefour Braschi.

— « Mais, ajouta-t-il, le trajet d'ici à la place du Peuple est long; mille obstacles peuvent, au moment critique, entraver les communications; il faut que Votre Sainteté consente à se rapprocher, cette nuit même, du champ de bataille, et à se rendre incognito à son palais du Quirinal, près du mont Pincio; tout est disposé pour l'y recevoir. L'effet de sa présence sera d'autant plus grand qu'elle sera plus prompte et plus inattendue. »

Le nouveau Pontife était un vieillard faible et timide. Une pareille proposition l'effaroucha comme le comble de l'audace; mais le Gouverneur insista, il détruisit ses objections, dissipa ses craintes, et la raison d'État l'emporta sur les habitudes paisibles et les répugnances naturelles du vieux Roi-Prêtre. Il prit place incognito dans le carrosse du prélat, et alla attendre avec lui à Monte-Cavallo le lever du jour et le supplice de Marius.

Ainsi, en croyant n'apaiser qu'une simple émeute populaire, le Gouverneur de Rome déjouait sans le savoir une conjuration bien autrement formidable; il ajournait une révolution. Ce sont là de ces coups de dé que la logique la plus rigoureuse ne peut prévoir, qui avaient frappé déjà l'esprit tout positif de Machiavel, et sans doute aussi fait ériger dans l'antique Rome tant d'autels à la Fortune.

La lutte engagée sous l'échafaud de Marius, la maison du Forum s'était ébranlée, et alors avait commencé la grande insurrection dont celle de la place du Peuple n'était que le prélude. Le Vatican, comme tous les points importans de Rome, était dégarni de troupes, il tomba le premier, et presque sans coup férir, au pouvoir des conjurés. Mais ce n'est pas la niche qu'ils voulaient, c'était le saint, et le saint n'y était plus. Beaucoup de temps se perdit à le chercher; on sut enfin, par un des Camériers, que le Pape avait quitté le palais pendant la nuit.

Resté dans la maison du Forum, centre du mouvement, Anselme fut informé sur-le-champ de la fatale nouvelle. Ce fut pour lui un trait de lumière : la visite du Gouverneur de Rome lui revint à l'instant en mémoire; il devina le reste, et comprit que tout était perdu.

Jamais prévision ne fut sitôt justifiée. A peine Anselme apprenait-il d'un côté l'évasion du Pontife, qu'il apprit de l'autre son triomphe sur la place du Peuple; ce triomphe frappait de mort la conjuration, et il avait vu juste : tout était bien perdu.

Assez forts pour s'être emparés du Vatican, les carbonari ne l'étaient pas assez pour s'y maintenir, et, délivrées du peuple, les troupes arrivaient au pas de charge par Ripette.

— » Il faut faire à la liberté italienne un tombeau digne d'elle, s'écria Côme; puisque nous ne pouvons défendre le Vatican, brûlons-le!

— » Brûler les Loges de Raphaël et la Transfiguration! répondit une voix indignée, celle de l'artiste Bolonais revenu d'Asture avec Anselme. Brûler le Laocoon! le jugement dernier de Michel-Ange! Brûler l'Apollon du Belvédère! Sacrilége! sacrilége! Sommes-nous donc des Vandales? sommes-nous des incendiaires? Que dirait l'Italie? que dirait le monde? »

Azzo, chargé par Anselme de la conduite de l'expédition, acheva de vaincre cette résolution désespérée, en démontrant qu'elle était inutile, insensée, et qu'elle ferait plus de tort à la liberté que cent défaites.

— » Au Forum! s'écria le Modenais; s'il faut à la liberté italienne un bûcher, c'est là que nous le lui dresserons. Le lieu est digne d'elle. »

Cela dit, il organisa la retraite.

Quand les troupes arrivèrent au Vatican, les carbonari étaient en route vers la maison de Saint-Laurent-à-Miranda, rendez-vous et quartier-général de la révolte.

Les choses ne s'étaient pas si doucement passées au château Saint-Ange. C'était le point dont l'occupation avait le plus d'importance, autant par l'effet moral qu'elle était destinée à produire sur le peuple, que par l'appui matériel qu'elle devait prêter à la conjura-

tion ; les Cardinaux d'ailleurs s'y étaient retirés dès le matin. Une fois dans l'enceinte, une poignée d'hommes résolus suffisait pour s'emparer de l'intérieur ; mais il fallait y pénétrer, et la chose n'était pas facile. Si dégarnie de soldats que fût la citadelle inexpugnable, elle n'était accessible qu'à la ruse ; Anselme ne l'ignorait pas, et il avait imaginé un stratagème ingénieux qui fut, comme tout le reste, déjoué par la fatalité de cette désastreuse journée.

Il avait fait habiller en carabiniers pontificaux une vingtaine de conjurés, et autant à peu près en Trastévérins, ils étaient en tout cinquante ; au nombre des derniers, était Remo ; Ponzio, le Samnite, était parmi les autres, et avait le commandement en chef de l'expédition. Les faux enfans du Janicule étaient garottés, et les faux carabiniers étaient censés les avoir arrêtés sur la place du Peuple ; ils les amenaient prisonniers.

Les conjurés avaient joué si bien leur rôle, que le gouverneur du château avait donné dans l'embuscade tête baissée. Mais le sort voulut qu'Orlandini, envoyé par le palais Madame à la défense de la forteresse, y arrivât au moment même où, les formalités terminées, les carbonari en allaient franchir la porte. Le capitaine savait bien que les carabiniers n'avaient pas arrêté de Trastévérins, et que pas un seul n'avait quitté la place du Peuple ; il vit du premier coup-d'œil le fil du piège ; il cria au commandant du château de refermer la porte, et fit charger les conjurés.

Pris entre deux feux, ils se battirent comme des lions, et quoique mal armés et dix fois moins nombreux, ils

repoussèrent Orlandini jusqu'au milieu du pont. Mais la position n'était pas tenable : on les canonnait par derrière du haut des murailles, et par devant on les fusillait. Le quart au moins était déjà mort ou hors de combat, et, tués un à un, ils auraient tous péri sur la place ; pas un n'eût échappé.

— « On nous tue ici comme des mouches, s'écria Ponzio de sa voix de tonnerre, il faut forcer le passage. En avant! »

Prenant son sabre à deux mains, le Samnite joignit l'exemple au commandement, et, suivi de tout son monde, il se précipita sur la troupe d'Orlandini. Elle fut culbutée en un instant, et le pont emporté d'assaut. Mais ce brillant fait d'armes fut acheté cher, il coûta la vie à dix conjurés; la petite armée se trouva réduite à vingt hommes, et le canon Saint-Ange les mitraillait toujours. Ponzio alors songea à la retraite, et il se dirigea, comme Azzo, sur le Forum, mais, furieux de son échec, le capitaine avait raillé ses gens, et il se mit à sa poursuite à travers les rues. Il l'atteignit à la place Navone, et là encore lui tua quelques hommes.

Serré de près, le Samnite fut forcé d'aller s'abattre sur le Panthéon d'Agrippa, dédié par les Papes à Sainte-Marie-des-Martyrs. En passant derrière Saint-Eustache, il rencontra le convoi de Marius, au moment ou celui de Conradin venait de se séparer de lui.

Les carbonari essayèrent d'entraîner les Trastévérins dans la révolte ; mais leurs efforts furent inutiles, les Trastévérins ne s'émurent point; rien ne put vaincre leur inertie. Ils avaient dépensé toute leur énergie sur

la place du Peuple, il ne leur en restait que pour pleurer leur Marius. Ils n'avaient, d'ailleurs, plus de motifs de soulèvement; Italie, indépendance, République, étaient autant de mots qu'ils n'entendaient pas. Une bouche seule en avait eu de tout-puissans pour les subjuguer, et cette bouche-là était muette; le supplicié ne sortit pas pour les haranguer du silence de la mort. Conduit toujours par Taddée, et maudit par Ponzio, le convoi continua tranquillement sa route vers le Vélabre.

— « Les lâches! s'écriait le Samnite, nous voir assassiner, et ne pas nous secourir! Et c'est pour eux que nous mourons! C'est pour leur donner une liberté dont ils ne sont pas dignes! Peuple imbécille! Qu'ils restent donc esclaves de leurs prêtres, c'est un sort dignes d'eux! »

Cependant les fuyards avaient atteint le Panthéon; ils ne devaient pas aller plus loin; toutes les issues de la place étaient garnies de troupes qui les accueillirent par un feu meurtrier. Ils se réfugièrent sous le péristyle du temple; ils en fermèrent sur eux la grille de fer, et tiraillèrent quelque temps en guérillas derrière les colonnes; mais leurs munitions touchaient à leur fin, et, pris des deux côtés en flanc, ils tombaient comme au pont Saint-Ange.

— « Rendez-vous! leur cria Orlandini.

Ponzio lui répondit par un coup de carabine, qui le décoiffa sans le blesser.

— « Tant pis! dit le Samnite, car c'est mon dernier coup; je n'ai plus de cartouches.

— » Ni nous non plus, répondirent plusieurs voix.

— » Nous avons des sabres et des poignards, répliqua Ponzio; retranchons-nous dans l'église, il faudra bien qu'ils viennent à l'abordage et quand ils y viendront, nous défendrons la porte à l'arme blanche. Mais, à propos, nous ne voulons pas de trembleurs là-dedans; nous voulons mourir crânement; s'il y a quelqu'un ici qui veuille se rendre, il est libre. Qu'il s'en aille! Personne ne bouge! C'est bien : nous sommes tous des bons. Marche! »

Les carbonari se jetèrent, sur ses pas, du portique dans l'église, et en barricadèrent l'énorme porte de bronze.

— « Or çà, reprit Ponzio, comptons-nous. Un, deux, sept, dix. Dix! ce n'est pas trop.

— » Vous pouvez bien dire neuf, interrompit Rémo en découvrant sa poitrine percée d'un coup de feu; car je suis un homme mort. C'est égal, ajouta-t-il en tournant les yeux vers le tombeau de Raphaël qui dort au Panthéon à côté d'Annibal Carrache, je n'ai pas à me plaindre du destin, qui, en me faisant mourir à Rome pour la liberté italienne, m'amène à la tombe du maître pour rendre le dernier soupir. C'est la mort que j'avais rêvée. »

A ces mots touchans, le jeune peintre alla s'asseoir au pied du sépulcre de ce divin Sanzio, qu'en des jours meilleurs peut-être il eût égalé; il appuya son front pâle contre le marbre glacé du mausolée, et murmura d'une voix mourante les vers latins qui lui servent d'épitaphe : *Ille hic est Raphaël....* arrivé au mot *mori* qui les termine, sa voix s'éteignit tout-à-fait; il mourut.

Les survivans n'eurent point le temps de le pleurer. L'attaque de la porte avait commencé, ils s'y précipitèrent tous les neuf le sabre à la main.

L'intérieur du Panthéon est formé d'une voûte suspendue de cent trente pieds; il est découvert et n'a point de fenêtres; la lumière entre par une vaste ouverture circulaire pratiquée au sommet de la coupole, et qui, avec le jour, laisse pénétrer la pluie et la neige. Comme les conjurés étaient à défendre la porte, une épouvantable décharge partit de dessus leur tête, et en tua six d'un coup; une seconde décharge en tua deux; couvert par une colonne, Ponzio resta seul.

Une compagnie de chasseurs avait escaladé la coupole extérieure, et fait ce coup sanglant par l'ouverture de la voûte. Orlandini arrêta le feu, jaloux de prendre un carbonaro vivant, un seul, ne fût-ce que pour trophée. Il s'adressa à Ponzio. Il n'avait pas le choix.

— « Veux-tu te rendre? lui demanda-t-il. »

Ponzio ne répondit pas. Le capitaine crut n'avoir pas été entendu, et cria plus fort; même demande, même silence. Enfin à la troisième fois le Samnite indigné quitta sa colonne, et s'élançant au milieu du temple sous le feu des soldats :

— « Me rendre! s'écria-t-il, me rendre! Et vous, rendrez-vous la vie à mes compagnons massacrés? Croyez-vous donc que je veuille leur survivre? Plutôt la mort avec eux qu'une vie qu'il faudrait partager avec vous et vous devoir. Vous êtes de vaillans hommes de guerre, en vérité! Vous voilà cent contre un, et vous nous assassinez par derrière comme des bandits! Je vous hais

bien ardemment, mais je vous méprise encore plus que je ne vous hais. Osez descendre; je vous défie, poursuivit-il en brandissant son damas; venez, misérables, descendez; venez vous mesurer corps à corps, si vous l'osez, avec le républicain des montagnes. Vous n'osez pas, vous faites la guerre de loin, vous autres, à coups de fusils, comme des lâches. Il n'est pas besoin de courage pour tirer une détente à deux cents pas de l'ennemi; mais il en faut un peu plus pour croiser l'épée, et pas un n'ose relever le gant! Vous êtes de vrais papalins. Ce n'est pas le combat qui vous plaît, c'est l'assassinat. Allez, je vous dis que vous n'êtes que des sbires, bien dignes des prêtres qui vous soudoient. »

Un coup de fusil lui coupa la parole. — « Vive la République ausonienne! » — s'écria-t-il en tombant. Ce furent ses derniers mots. Un second coup l'acheva; et le Panthéon rentra dans son silence et son repos.

Tandis que ce terrible épisode teignait du sang des martyrs de la liberté italienne le temple des martyrs de l'égalité chrétienne, Azzo, plus heureux, avait opéré sa retraite en bon ordre à travers le Trastévéré désert. Parvenu au pont Cestius, qui joint l'île tibérine de Saint-Barthélemy au faubourg du Janicule, le Modenais rencontra Cavalcabo qui arrivait d'un autre côté, par la rue Piscinula. Chargé du siége de l'Arsenal, situé hors de la porte Portèse, le Lombard était au moment de s'en emparer, lorsqu'un ordre d'Anselme l'avait rappelé tout à coup au Forum. Parti de la place du Peuple, un renfort considérable se portait sur le point menacé, et, trop faibles pour lui résister, Cavalcabo et sa troupe auraient

été pris entre deux feux, comme Ponzio, et, comme lui, taillés en pièces.

Les deux armées se réunirent à la tête du pont, et continuèrent ensemble leur retraite par la place Montanara, la chapelle de Saint-Bonhomme, et la Consolation. Leur marche ne fut point inquiétée, et ils arrivèrent sans rencontre au rendez-vous central. Le Lombard avait perdu dix hommes, le Modenais seulement quatre.

En donnant pour chefs aux différentes expéditions les bannis d'Asture, Anselme avait eu, comme toujours, une pensée d'union : c'était dire en action aux Romains qu'ils ne combattaient pas seulement pour Rome, mais pour l'Italie. Il n'en avait gardé qu'un auprès de lui, le capucin calabrais. Il le réservait, lui, à une autre mission. Quand il apprit que le coup du château Saint-Ange était manqué, et qu'il n'y avait plus d'espoir : — « Mon père, lui dit-il en lui remettant l'anneau du cardinal de Pétralie, portez ceci au cloître de Saint-François, et remettez-le en silence au Grand-Pénitencier. Songez ensuite à votre sûreté. Votre habit n'est pas suspect. Allez ! »

Le moine était parti pour le Trastévéré au moment même où en revenaient Azzo et Cavalcabo. Ils ne vinrent pas seuls. Ce puissant instinct d'association qui pousse l'homme vers l'homme dans les grands périls entraîna avec eux, sous le toit encore sûr de Saint-Laurent-à-Miranda, tous les autres carbonari répandus dans la ville. Étendue ainsi du Forum aux divers quartiers, la conjuration se replia tout entière au point d'où elle était partie.

De tous les carbonari de la place du Peuple, Septime seul n'était pas revenu. On le crut mort, comme Marius et Conradin; il était à Sainte-Cécile.

— « Mes amis, dit Anselme quand la porte se fut refermée sur les survivans, la Fortune nous a trahis. Tout est perdu; il faut nous disperser. »

Pas un ne bougea.

— « Il n'y pas une seconde à perdre, continua-t-il. Occupées en cet instant au-delà du Tibre, les troupes vont arriver en masse au Forum, et, concentrées toutes sur ce point, elles nous écraseront. Il en est temps encore, vous dis-je; la maison a double issue. Fuyons. »

Même immobilité.

— « Je vous entends, reprit alors avec émotion le chef de la conjuration infortunée; vous voulez donner un grand exemple à l'Italie; j'y pensais; mais mon devoir ici était de vous offrir la vie, non la mort. Vous refusez de vivre; mourons ensemble! »

Anselme n'ajouta rien, mais il pourvut immédiatement à la défense de la maison; car, en faisant le sacrifice de leur vie, les carbonari n'entendaient pas la donner gratis aux prêtres, ils entendaient bien la leur vendre cher. Ils ne manquaient ni d'armes ni de munitions, et quoique cent fois moins nombreux que les papalins, ils étaient en mesure de leur disputer longtemps leurs retranchemens.

Une décharge, partie du Forum, fut le signal de l'attaque. Ils y répondirent; on répliqua; ils ripostèrent, et la fusillade s'engagea vive et nourrie. Meurtrière pour les assiégeans, elle l'était beaucoup moins pour les as-

siégés, et tout l'avantage était du côté des derniers; mais la chance tourna bientôt. Une batterie fut établie sur le mont Palatin, au lieu même occupé jadis par la maison de Catilina, et naguère par Anselme et le bâtard de Sicile. Le canon commença de battre en brèche la masure vieille et vermoulue; chaque boulet faisait le trou; le premier qui perça tua sur le coup l'artiste bolonais; le second frappa don Camillo au milieu de la poitrine; le compatriote de Procida et du bâtard de Pétralie mourut vaillamment comme il avait vécu. Il expira comme Ponzio, au cri de : Vive l'Italie! C'était le quatrième martyr que la mort eût choisi dans cette lamentable journée parmi les dix bannis d'Asture. Elle en devait frapper bien d'autres.

Cependant le palais Madame aime mieux procéder par le bourreau que par le soldat, et il se promettait là une ample moisson de têtes; il fit suspendre le feu et envoya un parlementaire aux révoltés, leur promettant la vie sauve s'ils consentaient à déposer les armes. C'était une embûche bien digne de ces consciences d'airain. Quand on pactise avec les bandits pour les égorger ensuite plus à son aise, ainsi que cela se pratique au Vatican, il serait par trop simple en vérité de tenir parole aux sectaires; le catéchisme des Borgia est là-dessus formel, et sur ce point, comme sur maints autres, il fait article de foi aux sanglans synodes de la Babylone impure.

— « Va dire à ceux qui t'envoient, répondit Anselme au messager d'imposture, que les carbonari se rendront quand l'archange d'airain du château Saint-Ange aura remis son épée au fourreau. »

Le feu recommença plus terrible, et déjà perforée d'outre en outre comme un crible, la maison, canonnée sans trève, menaçait ruine de toutes parts. Le toit était en flamme; mais les assiégés étaient infatigables, et résolus à s'ensevelir sous les ruines, ils n'avaient pas laissé sans réponse une seule décharge.

Tout-à-coup un bruit sourd se fit entendre du côté de la rue Salara.

— « L'issue secrète est découverte s'écria Anselme ; notre heure a sonné. »

Il ne se trompait pas. Attaquée par la sape, la porte dérobée était au moment de céder, et, pris à la fois des deux côtés, les conjurés, déjà décimés par le canon du Palatin, allaient être obligés de se diviser, c'est-à-dire périr un à un par le fer et par le feu.

— « Au lieu d'attendre ici la mort comme des brebis, reprit Anselme exalté par le danger, allons comme des lions la chercher en la donnant. A moi, carbonari! »

Cet appel fut entendu : le feu des assiégés cessa sur tous les points à la fois, et les combattans vinrent se ranger autour d'Anselme. Le canon palatin tonnait toujours et les foudroyait.

— « Mes bons cousins, leur dit Anselme avec attendrissement, voici l'heure de la séparation éternelle. Embrassons-nous une dernière fois; et puisse notre sang féconder les germes sacrés de la Republique ausonienne! »

A ces mots, les carbonari se jetèrent avec effusion dans les bras les uns des autres, et se donnèrent en pleurant,

sous la foudre toujours grondante du Palatin, le baiser d'adieu, le baiser de mort.

Comme Azzo avait séché les larmes aux funérailles de Grimaldi, Anselme abrégea les adieux amollissans du Forum.

— « A vos rangs ! » — cria-t-il d'une voix raffermie ; et il organisa la sortie. Afin de la déguiser et de la rendre plus terrible par l'imprévu, il la fit précéder de plusieurs décharges qui donnèrent à croire aux papalins que les assiégés avaient, après délibération, repris la défense de leurs retranchemens.

— « J'allais leur laisser le Génois en otage, dit tout à coup le Vénitien, en saisissant l'urne oubliée de Grimaldi ; quelle impiété ! il faut bien qu'il soit, lui aussi, de la fête. Je l'y porterai sur mon cœur, et au lieu de nous séparer, la mort ne fera que nous rejoindre.

— » Et toi, Gênes ! et toi, Venise ! s'écria Cavalcabo du ton inspiré d'un prophète, rivales infortunées, la cendre de vos enfans va s'unir sur le Forum romain, et de cette union mystérieuse renaîtra le phénix éternel de la République !

— » Amen ! répondit Côme.

— » Amen ! » — répétèrent en chœur après le Toscan tous les carbonari.

Toujours triste et résigné, Azzo secoua la tête en silence.

En ce moment, la porte de la rue Salara fut vaincue par la sape et tomba. C'était le signal de la sortie, elle fut effroyable : on eût dit la phalange de Macédoine enfonçant les hordes d'Asie. La mousquèterie cessa, on se

prit corps à corps, on lutta homme à homme, et, pour ajouter au tumulte, la masure, au même instant, s'abîma dans un tourbillon de feu. Jamais le Forum, ce vieux champ de bataille des Gracques, des Barbares et des guerres civiles du moyen-âge, jamais il n'avait vu une si épouvantable mêlée.

Un des premiers frappés fut Tibaldo. Il alla tomber percé de coups sous les colonnes du Temple de la Concorde; le soldat qui l'acheva lui arracha l'urne funéraire qu'il tenait étroitement embrassée; il vida dans le sang du Vénitien les cendres du Génois, et vendit l'urne à un Anglais qui contemplait le combat en amateur, du seuil de la prison Mamertine.

Ainsi s'accomplit, dans la mort de leurs fils, l'union des deux rivales. Puisse, ô Lombard! s'accomplir un jour de même ta prophétie!

Anselme rencontra dans la mêlée le capitaine Orlandini. — « Te voilà donc, infâme suborneur! lui cria de loin le père de Loysa; te voilà, enfin! Ne t'avais-je pas dit que nous nous reverrions? Où l'as-tu mise, ta victime? dis, scélérat? dans quel repaire l'as-tu cachée? Réponds, que nous nous battions ensuite, et que je te tue. »

Quelque soif ardente qu'eût Orlandini de se venger sur le carbonaro vaincu du Forum des terreurs du pèlerin de Sainte-Marie-Majeure, cette menace n'était qu'une fanfaronade; il n'osa pas l'approcher, et il épargna lui-même à l'amant l'horrible épreuve de tuer, comme le Cid, le père de sa maîtresse. Il promit même une récompense à celui qui réussirait à le lui amener vivant.

Autant les soldats avaient mis jusque-là d'ardeur à lui ôter la vie, autant ils en mirent dès lors à la lui conserver. Aussi bien Anselme s'y prêtait-il. La vue du père de Loysa l'avait rallié tout-à-coup à l'existence, en ramenant impérieusement sa pensée à la chaumière de l'Aventin. Il n'était pas isolé sur terre, il se devait ailleurs, et l'amour a ses droits comme la liberté. Seul appui de la fugitive, il jura de vivre pour elle; et moins prodigue désormais d'un sang que la patrie ne réclamait plus, il se mit à défendre sérieusement ses jours. Un incident les lui sauva.

— « Arrêtez, capitaine! s'écria tout-à-coup une voix; vous vous méprenez; il est des nôtres. » — Et un cavalier tout bardé de fer se jeta entre Anselme et Orlandini.

C'était le prince d'Iési. Attiré du Quirinal au Forum par le bruit du canon, il était arrivé sur le champ de bataille en criant: Tue! Tue! Mort aux carbonari! comme Simon de Montfort criait: Mort aux Albigeois!

Or, ignorant en cela comme en toutes choses, il avait toujours défendu, lui, l'orthodoxie d'Anselme; et il tenait son jeune collégue du cloître de Saint-François pour un sanfédiste aussi chaud que lui. En le voyant aux prises avec les soldats, il avait cru à une méprise, et il avait volé avec sa bande au secours de l'adepte du Consistoire, en ne cessant de crier à Orlandini: — « Mais c'est un Guelfe, capitaine! un bon Guelfe, comme vous et moi! »

Ce quiproquo amena une grande confusion, dont l'amant de Loysa profita pour s'échapper du côté de l'Arc

de Constantin. Une fois à l'Aventin il était sauvé. Mais comme il tournait le Palatin, il vit la rue de Saint-Grégoire pleine de dragons. Il se rejeta en arrière avant d'avoir été aperçu, et chercha un refuge dans les immenses ruines du Colossée.

A peine y était-il, qu'une troupe de soldats le traversa, traînant deux prisonniers que l'ami de Marius crut reconnaître d'en haut pour Azzo et Cavalcabo. Son cœur se serra. C'étaient bien eux. Ils avaient tous les deux si vaillamment disputé leur vie, qu'elle leur était restée. Repoussés, en combattant toujours, jusqu'au pied des Esquilies, ils étaient tombés là dans une embuscade, et, assaillis par derrière, ils avaient eu le malheur d'être pris vivans.

Leur mort n'était qu'ajournée. Enfermés provisoirement aux cachots Saint-Ange, ils furent livrés par le Vatican à leur bourreau légitime : le Lombard à l'Autriche, Azzo au duc de Modène.

Ils avaient l'un et l'autre à purger de vieilles contumaces.

Cavalcabo, le croyant, fut enseveli dans la tombe vivante du Spielberg, son ame énergique s'y brisa, et il y mourut de douleur, d'indignation, à côté du cachot où priait le poète résigné.

Le supplice du sceptique Azzo fut moins long. Il fut pendu sur les remparts de Modène.

Cependant l'émeute était domptée sur tous les points, c'est-à-dire que les carbonari étaient tous morts comme le Vénitien, ou pris comme Azzo et Cavalcabo. Le Vatican triomphait. Sa joie se répandit en *Te Deum* et en

proclamations. La théocratie, monstre sanguinaire et bigot, exhiba toutes ses reliques; elle exposa à l'adoration de la multitude et les chaînes de saint Pierre à Saint-Pierre-aux-Liens, et la miraculeuse image de la Madone dans les églises populaires de Sainte-Marie-du-Peuple et Sainte-Marie-à-Campitelli. Fidèle à sa double nature, elle exposa aussi, pour plus de solennité, les têtes sanglantes des victimes sur les murailles du château Saint-Ange. Protégées, l'une par les Trastévérins à Saint-Jean-Décollé, l'autre à Saint-Cécile par les Trastévérines, les dépouilles de Marius et de Conradin échappèrent seules aux outrages du vainqueur.

On parla même, afin de rendre la terreur plus grande, de prisonniers fusillés sur les remparts de la citadelle, égorgés dans les cachots.

Le palais Madame était en fête. Le Gouverneur de Rome s'attribuait libéralement tous les honneurs de la journée; la fortune, on l'a vu, y avait eu plus de part que lui. Il s'attendait, dit-il aux flatteurs qui le félicitaient, à cette levée de boucliers des carbonari, et il avait pris ses mesures en conséquence. Sa police pratiquait depuis long-temps des mines jusqu'au sein de leurs Ventes, et il avait été informé par elle de toutes les circonstances du complot; il était temps d'en finir.

Or ceci était un mensonge, et, qui pis est, une calomnie; car rien du complot n'avait transpiré, et la conjuration n'avait pas eu un traître. Mais c'est la tactique éternelle des lâches et des faibles de déshonorer le vaincu, sans se douter, tant le succès les aveugle, qu'ils gâtent ainsi eux-mêmes leur propre victoire.

Tandis que l'idole du palais Madame s'enivrait d'encens, une note du palais de Venise acheva de lui tourner la tête. Cet homme avait donc fait un pacte avec la déesse d'Antium, que les félicités plussent ainsi sur lui!

— « Le soussigné (portait la dépêche) ambassadeur » de S. M. I. R. apostolique, apprend à l'instant, par ses » correspondans de Corse, que la tour d'Asture est de» puis quelque temps un foyer de carbonari. Il a l'hon» neur d'en informer monseigneur le Gouverneur de » Rome. S. E. a cru devoir cette communication aux re» lations d'amitié qui unissent les deux cours, mon» seigneur en fera l'usage que lui dictera sa haute sa» gesse. »

Tant que la révolte avait eu une chance quelconque de succès, le palais de Venise avait gardé le silence, on sait pourquoi : une fois vaincue, et, ne sachant pas jusqu'à quel point il pourrait être compromis lui-même par ses perfides ouvertures de la veille, il avait jugé prudent, dans cette complication (style diplomatique), de rompre avec les carbonari par une démarche éclatante. Les rapports de l'espion Marse l'avaient merveilleusement servi.

Cette délation imprévue couronnait magnifiquement la victoire du Gouverneur de Rome, et l'usage qu'il allait en faire n'était pas douteux. Il appella sur-le-champ auprès de lui le capitaine Orlandini, qui bivouaquait alors sur la placc Colonne.

— « Capitaine, lui dit-il, vous avez si bien servi aujourd'hui l'Église et l'État que vous méritez une distinction particulière. »

Il lui fit part alors de la note confidentielle du palais

de Venise, et lui donna le commandement en chef de l'expédition d'Asture.

— « Mais, poursuivit le Prélat, je ne puis dégarnir Rome en ce moment; je n'en puis éloigner un seul soldat. Voici ce qu'il y a à faire. Partez à l'instant pour Terracine; avec de la diligence vous y arriverez cette nuit. Vous y trouverez un escadron de carabiniers à la tête duquel vous repartirez la nuit même pour Asture. Vous pouvez être au pied de la tour demain soir; tâchez de la surprendre. Si elle résiste, faites-en le blocus. Un brick armé mouille à cette heure à l'embouchure du Tibre; les ordres vont être donnés pour lui faire lever l'ancre dans la nuit, et si le vent l'assiste, il arrivera en même temps que vous devant la place. Pris à la fois et à l'improviste par terre et par mer, les rebelles ne peuvent échapper. Du reste, ajouta le Gouverneur, remettant à Orlandini ses instructions écrites, je vous donne pleins pouvoirs, et je vous recommande le secret. Partez capitaine, pour revenir colonel. Je me charge du brevet. Allez! »

Enflammé de zèle par une si brillante perspective, le père de Loysa oublia sa fille enlevée et partit sur-le-champ de Rome. Afin de mieux cacher le but de son voyage et de dérouter les curieux, il ne sortit point par la porte directe de Saint-Jean-de-Latran; il alla prendre la porte inusitée de Saint-Sébastien, et la franchit à cheval, suivi d'une seule ordonnance.

Une heure avant, Côme l'avait franchie à pied. Poussé tout-à-coup et au moment de périr loin du champ de bataille, par un de ces instincts de vie spontanés, irré-

sistibles, dont l'homme n'est pas le maître, le Toscan avait fui. Poursuivi dans la rue Saint-Grégoire par les dragons, — ceux-là mêmes qui avaient forcé Anselme à se réfugier dans le Colossée, — il leur avait échappé en se jetant dans les vignes inaccessibles du Célien et du Mont-d'Or, et il avait réussi, par prodige, à sortir de Rome. Il comptait regagner Asture, et avait fait deux milles déjà dans le désert, car le désert commence à la porte de Rome ; mais arrivé devant la solitaire basilique de Saint-Sébastien, où est l'entrée des Catacombes, et craignant toujours quelque mauvaise rencontre, il s'était réfugié dans l'église, résolu à y attendre la nuit, moins périlleuse pour lui que le jour dans ces campagnes découvertes.

A peine était-il caché qu'un fracas de chevaux sur les laves sonores du chemin avait troublé le silence de la basilique. Le fugitif se crut de nouveau poursuivi; imprudent par excès de prudence, il se précipita dans l'escalier ténébreux qui mène aux Catacombes, et en refermant sur lui la lourde porte, il chercha un asile dans les solitudes de la mort.

Les cavaliers n'étaient autres qu'Orlandini et son ordonnance qui galopaient sans songer à Côme, et qui allaient reprendre la grande route de Terracine, à la tour de Mezza-Via.

Revenu de son alerte, le fugitif voulut remonter dans l'église ; mais, engagé sans guide et sans flambeau dans ces inextricables ténèbres, il ne retrouva plus son chemin. Errant au hasard de galerie en galerie, il s'égara sous ces voûtes froides et muettes, il s'y perdit

tout-à-fait; et comme l'Ugolin de son grand Alighieri, le bandit de Florence mourut de désespoir et de faim.

Ses restes se mêlèrent à ceux des saints et des martyrs.

Le frère mineur commis à la garde des fidèles et des curieux dans la souterraine Cité des premiers chrétiens, y retrouva ses os quelques années plus tard; il s'en empara, les emporta clandestinement dans son couvent, et en fit des reliques qu'il vendit fort cher aux dévots, comme le corps véritable de Saint Sébastien. Mais qu'importe le nom? qu'importe le Dieu? Autel pour autel, foi pour foi, n'était-ce pas toujours un martyr? Et n'étaient-ils pas tous des martyrs comme lui, les vaincus insultés de cette implacable journée?

XXXVIII.

LE COLOSSÉE.

Tandis que le Toscan s'égarait dans le tombeau des martyrs nazaréens, Anselme était caché dans les ruines du Cirque, où tant de ces Nazaréens persécutés furent livrés aux bêtes. Réhabilité par les papes comme la prison Mamertine, comme tous les lieux de la Rome païenne teints du sang chrétien, le Colossée, vrai colosse, est en vénération parmi le peuple. Au centre s'élève une croix que tout passant dévot baise pour gagner deux cents jours d'indulgence, et l'on a érigé autour de l'arène quatorze oratoires destinés à représenter les stations du Calvaire, et où se pratique en grande pompe la cérémonie de la *via crucis*. A côté de la porte orientale est une chapelle où l'on dit la messe. Un capucin est le gardien de l'amphithéâtre.

Anselme avait escaladé les étages supérieurs, et attendait la nuit pour regagner l'Aventin. Masqué par les

touffes de verdure dont les ruines sont ombragées, il voyait tout sans être vu. Le canon du Mont Palatin s'était tû depuis long-temps. Relevant les troupes sur le champ de bataille, la confrérie des sépultures ramassait les morts; tandis que les vainqueurs bivouaquaient sur les places publiques, elle emportait les vaincus dans leur dernière demeure, et le Forum rentrait peu à peu dans son silence et son repos.

Le Colossée était désert comme le Forum. Arrachés du travail pour l'émeute ou la sieste, les maçons et les galériens chargés de l'entretien du monument étaient eux-mêmes absens, et la solitude était complète.

Le temps était splendide, et les ruines toutes parfumées de fleurs sauvages. Voltigeant en liberté parmi les broussailles, des oiseaux de mille couleurs scintillaient au soleil, et le chant gai du chardonneret se mariait au roucoulement plaintif des tourterelles nichées sous les portiques abandonnés et croulans. Ces bruits, doux et gracieux comme le gazouillement tranquille des fontaines, contrastaient avec les orages de cette journée de deuil, et le contraste même apaisait Anselme. Son ame passait par degrés du désespoir à une mélancolie âpre.

Et puis l'immensité du lieu a quelque chose en soi qui élève et qui pacifie. Le Colossée est la plus imposante, la plus vaste ruine non-seulement de Rome, mais du monde occidental tout entier. Il est à l'Europe ce que les pyramides sont à l'Égypte, et les Israélites captifs travaillèrent au théâtre de Vespasien comme leurs ancêtres aux mausolées des Pharaons. Tant de solitude où il y eut tant d'hommes, tant de silence où il y eut

tant de bruit, ce sont là de ces péripéties dont l'effet est puissant toujours sur les ames intelligentes et méditatives; associée à de telles vicissitudes, la douleur humaine se recueille, et atteint par elles au calme stoïque.

Seul dans l'immense arène, Anselme promenait ses yeux autour de lui, et ne voyait partout que décombres et destruction : d'un côté le palais des Césars, de l'autre ce temple de Vénus qui touchait presque à l'amphithéâtre, et à la vue duquel les Vestales venaient respirer la vapeur sanglante du carnage. Les cyprès du Mont Célien noircissaient sur le ciel bleu comme les ifs d'un cimetière, et guidé par la pyramide de Cestius, qui est le seuil du désert, par Saint-Paul, qui en est le temple: l'œil se perdait au loin dans les larges ondulations de la Campagne aride et désolée.

Venu du Forum, un carrosse s'arrêta à la porte occidentale du Colossée; une femme en deuil en descendit: elle entra seule dans l'enceinte. Lasse et troublée sans doute de l'agitation tumultueuse dont Rome était encore le théâtre, elle venait chercher la paix des tombeaux sacrés. C'est ainsi qu'on vit un jour d'hiver le vieux Michel-Ange errer là, dans la neige, pour élever son ame à Dieu et au beau. L'inconnue traversa l'arène d'un pas lent et majestueux, puis revint s'asseoir au pied de la croix. On eût dit que, revêtue en ce jour douloureux d'une forme humaine, Rome venait pleurer au milieu des ruines la mort de tous ses martyrs. Si ce n'était pas la Niobé des nations, c'était bien une Niobé comme elle, que cette femme isolée; elle avait à pleu-

rer, elle aussi, bien des enfans, bien des martyrs : c'était la mère de Napoléon.

Frappé de cette apparition singulière, Anselme s'était levé; oubliant par respect la prudence, il se tenait devant elle, debout et découvert, au risque d'être aperçu. Il le fut par elle. Pénétrant la pensée du proscrit et devinant ses périls, elle lui sourit tristement, la mère proscrite du grand proscrit, et lui rendit du regard son salut muet. Anselme alors mit un genou en terre; et le poétique enfant du Midi se prosterna en silence devant la majesté du malheur.

Un bruit de chaînes et de voix rauques troubla ce touchant tête-à-tête; c'étaient les galériens du Pape qui revenaient à l'ouvrage. Ils inondèrent l'arène en sifflant, et le cliquetis des chaînes alla se mêler au chant des oiseaux. Un homme vêtu de noir s'approcha alors de la mère de douleur, et lui donna la main pour remonter dans son carrosse. Cet homme était un roi détrôné.

Resté seul avec les galériens, Anselme se déroba à leurs regards. Comme il rentrait sous le portique obscur qui lui servait de retraite, il vit venir à lui un moine; il le prit pour le custode du Colossée : c'était le capucin calabrais.

Sa mission remplie au cloître de Saint-François, il était revenu au Forum pour y voir périr ses compagnons; quoique protégé par son habit, il n'en avait pas moins cherché un refuge au Colossée, et, comme Anselme, il y attendait le soir pour sortir plus sûrement de Rome et regagner Asture.

— « Qu'a dit le Grand-Pénitencier? lui demanda Anselme quand ils se furent joints.

— » Mon Dieu, a-t-il dit en prenant l'anneau que je » lui présentais en silence, faites que cette coupe se dé» tourne de moi! » Puis levant les yeux au ciel, il a ajouté, comme le Fils de l'homme à Gethsémané : Toutefois que votre volonté soit faite, et non pas la mienne! » Ensuite il m'a congédié, et s'est enfermé dans sa cellule. — Eh bien! Anselme, reprit le Calabrais après une pause et en croisant les mains sur sa poitrine avec un mélange de tristesse et d'ironie, croyez-vous encore qu'il y ait une justice? »

Anselme allait répondre lorsqu'une procession entra dans le Colossée, conduite par un religieux. Hommes et femmes, et les galériens eux-mêmes, s'agenouillèrent en chantant des litanies au pied de la croix que venait de quitter la mère de Napoléon. La cérémonie des Stations commença; vint ensuite le *predica*. Le moine monta sur un fût de colonne antique, et, le crucifix à la main, il fit l'apothéose des martyrs.

— « Hélas! disait-il, combien ont rougi de leur sang » précieux cette poussière où nous venons prier et pleu» rer! C'est ici même, dans cette arène impie, qu'ils » étaient déchirés par les chiens et les bêtes féroces; » c'est ici qu'on les mettait en croix comme le maître, » et qu'on les allumait la nuit en guise de flambeaux. Et » comme ils étaient tous des saints, et qu'on ne pouvait » trouver en eux aucun péché, savez-vous ce que fit » pour les perdre l'empereur des Gentils? Il mit le feu à » Rome de sa propre main, puis accusa les chrétiens de

» cet abominable forfait; vêtu en cocher, il présida en » personne à leur supplice, comme il avait assisté du » haut de son palais, en jouant de la lyre, à l'incendie » de la ville éternelle. Mais les décrets de Dieu étaient » écrits, mes frères, et les supplices n'ont pas empêché » la chute des idoles et le triomphe du vrai Dieu; et la » croix règne sur le monde du haut du Vatican, et l'É- » glise est inébranlable; elle est fondée éternellement » sur le rocher des siècles, et les portes de l'enfer ne » prévaudront point contre elle. Gloire aux martyrs! » Couronnés des célestes palmes, ils siégent maintenant » à la droite de Dieu, face à face avec ses anges. Gloire à » eux! Puisse leur sang racheter nos péchés, et nous » ouvrir les voies du ciel! O saints martyrs, priez pour » nous! »

Et la foule agenouillée répétait d'une voix pénétrée : — « O saints martyrs, priez pour nous! »

— « Eh bien, mon père! répondit alors Anselme au Calabrais, doutez-vous encore qu'il y ait une justice! » Et comme le capucin le regardait d'un œil de surprise. « Eh, quoi! poursuivit-il, avez-vous donc, vous aussi, des yeux pour ne point voir, des oreilles pour ne point entendre, et cette scène est-elle pour vous sans enseignemens? Pour moi, elle me remplit d'espérance et de foi. Oui, mon père, il y a une justice. Baptisez-la Dieu, providence, loi, force, destin, elle existe une sous tous ces noms; la nier, c'est nier le soleil, c'est nier la vie. Ce que les Chrétiens étaient pour la Rome de Néron, nous le sommes, nous, pour la Rome du Vatican. Ils abattaient les idoles, nous les abattons comme eux, et

comme eux on nous flétrit du nom d'incendiaires, et l'on nous livre aux supplices. Mais, croyez-moi, outragés, calomniés par notre âge, l'avenir réparateur nous réhabilitera comme il les a réhabilités. Nous sommes les précurseurs de la loi nouvelle, loi d'union, loi de liberté. Comme le prophète du Jourdain, nous aplanissons les sentiers du Rédempteur de l'Italie. Hérode en vain nous décapite. Comme on dit aujourd'hui saint Jean-Baptiste, on dira quelque jour saint Marius, saint Azzo. Oui, mon père, il y a une justice parce qu'il y a un Dieu, pasce qu'il y a une humanité. Mourir pour elle est le plus noble destin de l'homme. Il faut à toute vérité des martyrs; il est beau de l'être. C'est de toutes nos prérogatives la plus auguste. Voudriez-vous donc vous en dessaisir? Vous n'en avez pas le droit; vos actions démentent vos doutes; vous êtes un martyr vous-même; vous croyez. Et si nous sommes faibles encore, continua Anselme, si le nombre encore nous écrase, qu'on ne nous l'impute point à crime, le monde ne marche que par les minorités; d'abord opprimées, puis triomphantes, elles deviennent à leur tour majorités. Ce temps n'est pas loin pour nous; et si le peuple ne s'émeut pas encore à nos combats, il s'émeut à nos malheurs. Ecoutez ce que j'ai vu. Passant un jour à Imola, je rencontrai sur le pont du Santerno une troupe de nos frères de Romagne enchaînés au pied de la statue de Rivarola. Les pâtres et les laboureurs arrivaient en foule pour les voir, et tous en arrivant près des victimes se découvraient en silence, et les contemplaient d'un œil attendri. Pour eux déjà les carbonari sont des martyrs. N'est-

ce pas là des symptômes? Quand les sympathies du peuple sont pour une cause, son bras, croyez-moi, ne tarde pas à l'être, et c'est alors qu'elle triomphe comme les martyrs chrétiens ont triomphé.»

Anselme s'arrêta et fit une pause ; puis tout à coup se levant d'un air prophétique : — « Mon père, reprit-il en se tournant vers le Forum, regardez là, qu'y voyez-vous? des cadavres? du sang? J'y vois, moi, comme ici, des statues et des autels. J'y vois un prêtre en prière, et une multitude en larmes, agenouillée comme ici sur la poussière d'un tombeau! Heureux les morts qui l'habitent!»

Cependant la cérémonie était terminée, la foule s'était relevée, et la procession allait sortir du Colossée : — «Mon père, reprit Anselme, s'il est beau de mourir pour la vérité, il est beau aussi de vivre pour elle jusqu'au dernier instant. Je vous donne rendez-vous à Asture; précédez-m'y. Le destin vous en aplanit les voies. Ce prédicateur est un moine de Saint-Paul-hors-des-murs; il retourne à son couvent mêlez-vous dans la foule qui l'y accompagne, vous sortirez de Rome avec elle sans danger. De Saint-Paul, gagnez Ostie; là, prenez la grève, et suivez-la sans crainte de tour en tour jusqu'à celle du fidèle Oddo; votre habit et votre barbe vous serviront de passe-port. Quant à moi, je suis trop connu pour m'aventurer de jour avec vous. Ma compagnie vous serait funeste, elle vous perdrait. Un devoir sacré, d'ailleurs, me réclame à Rome. Partez seul, je vous suivrai de près dans la tour hospitalière; mais s'il m'est donné d'y retourner, je n'y arriverai pas seul : une

femme m'accompagnera, cette femme est ma fiancée, et nous aurons besoin du prêtre, mon père, avant d'affronter l'océan avec le carbonaro. Allez donc, et tandis que le sergent mettra à flot la parancelle de salut, érigez, vous, l'autel nuptial sur la plate-forme du donjon. »

Le capucin prit congé d'Anselme. Il se glissa inaperçu dans l'arène, et prit rang dans la procession. Il descendit avec elle, en chantant des litanies, la rue Saint-Grégoire, traversa l'Aventin tout près de l'asile du proscrit, et sortit de Rome par la porte Saint-Paul. Arrivé à la Basilique, il prit la route d'Ostie.

Quelque temps avant d'y arriver, il fut rejoint, près du tombeau de Socrate Astomachus, par une estafette qui venait de Rome bride abattue. Ils firent quelque temps route ensemble, mais le cavalier prit les devans; il portait au brick mouillé à l'embouchure du Tibre l'ordre cacheté de partir sur-le-champ pour Asture.

Le Calabrais continua, seul et à pied, sa route vers Ostie, et suivit de là, par les marines de Laurente, Ardée et Porto-d'Anzo, l'itinéraire tracé par Anselme.

Pour Anselme, resté de nouveau en tête-à-tête avec les galériens, mais caché toujours à leurs yeux, il attendait que la nuit brisât sa chaîne et lui ouvrît la route de l'Aventin. Rendu à l'amour et à ses impatiences, il maudissait ce soleil inflexible qui ne voulait pas, ce soir-là, abdiquer l'empire des cieux. Enfin le roi du jour descendit du trône, déroulant après lui dans l'espace un voile d'or; le front du Colossée s'embrasa de feux ardens,

mais passagers; à l'or bientôt succéda la pourpre, à la pourpre l'azur, puis le gris vaporeux du crépuscule envahit tout. Les tourterelles et les chardonnerets se turent; une nuée de choucas s'abattit sur les ruines en poussant des cris farouches; les travailleurs quittèrent l'ouvrage; et traînant leurs lourdes chaînes sur le tombeau des martyrs, les galériens sortirent du Cirque deux a deux sous le bâton des alguazils. Anselme resta seul encore une fois. Il faisait nuit.

Trompant les regards des sentinelles nocturnes qui défendent les ruines contre les bandits, il se glissa dans l'ombre des arcades inférieures, et gagna, sans être vu, les cyprès du mont Célien et l'église antique des deux martyrs Saints Jean et Paul qu'ils ombragent. De là, il se jeta à travers les vignes et les villas désertes, et atteignit, à la faveur des ténèbres, les solitudes de son Aventin.

XXXIX.

LE DÉSERT.

Effrayée tout le jour par le bruit du combat et par le silence plus terrible encore qui l'avait suivi, Loysa avait cru d'abord, aux premiers coups de fusil, que c'étaient des chasseurs; mais l'attaque du Forum et le canon voisin du Palatin avaient détruit bientôt son erreur, et rendu dès lors impossible cette illusion rassurante.

Quatre heures, huit heures, douze heures se passèrent dans cette affreuse angoisse, et Anselme ne revenait pas. La prisonnière lui avait juré a son départ de l'attendre tout le jour et toute la nuit; elle n'en fut pas moins mille fois au moment de rompre son serment et sa chaîne pour s'envoler au Forum ou à la place du Peuple. La crainte de rencontrer son père la retint toujours et l'enchaîna à sa parole.

Le soir enfin était descendu sur l'Aventin, mais sans

y ramener son amant. Les fantômes dont l'imagination terrifiée de la captive abandonnée peupla les premières ténèbres furent si épouvantables que sa nature succomba, elle s'évanouit. Anselme en rentrant la trouva sans connaissance.

Le son de sa voix la réveilla tout d'un coup ; elle se précipita dans ses bras avec une explosion long-temps comprimée de larmes et de sanglots.

— « Jésus ! s'écria-t-elle en apercevant du sang sur ses habits, qu'est-il donc arrivé ? D'où venez-vous ? Et Marius, où est-il ?

— » Il est mort, et bien d'autres avec lui ! Le destin nous a dénié la consolation de le sauver.

— » Hélas ! hélas ! reprit la jeune fille tout en pleurs, faut-il nous revoir ainsi !

— » Trop heureux de nous revoir encore ! répondit Anselme d'une voix douloureuse. Dieu veuille que ce ne soit pas pour la dernière fois ! Tu disais vraie, mon enfant ; les mauvais jours sont venus. Mais nous ne sommes pas ici pour éclater en plaintes et en regrets ; le temps presse, il faut l'employer mieux. Écoutez-moi, Loysa, et préparez votre courage ; c'est maintenant qu'il en faut, le coup va être rude. Je vous ai trompée ; et je vous ai endormie jusqu'ici dans une sécurité menteuse. J'ai joué ma tête, je l'ai perdue, et la hache de la proscription est levée sur moi. Il n'y a ni quartier à espérer, ni merci, car le jeu est à mort, et le gagneur implacable ; il est sans entrailles comme le destin. Mais je ne ferai pas comme Satan, je n'entraînerai pas les anges avec moi, je tomberai seul. Non,

non, continua-t-il d'une voix de plus en plus émue, non, je ne t'enteraînerai pas dans ma chute. Il en est temps encore. Ces liens trop doux, hélas ! que le mensonge a noués, la vérité les rompt. Soyez libre, Loysa, Sois heureuse, mon enfant ; cueille sur tes pas les fleurs dont la vie est semée, et quand la pierre sanglante du sépulcre....

— » Que parlez-vous de sépulcre? interrompit la Romaine avec une terreur superstitieuse. Est-ce à notre âge que l'on prononce ces mots funestes? Êtes-vous centenaire, pour mourir? Et croyez-vous que je veuille rester seule dans la vie? O mon Anselme ! que voudrais-tu donc que j'y fisse sans toi? Mais quoi ! vous ne rougissez pas de me venir parler à moi des fleurs d'une vie où vous ne seriez pas? Cette liberté que vous m'offrez si généreusement, vous l'ai-je demandée? Vous ai-je rendu la vôtre pour m'offrir la mienne? Qui vous a dit que je voulusse être libre? Je ne veux pas l'être ; j'adore ma chaîne, et je maudirais la main qui l'oserait briser; L'esclavage, pour moi, c'est la liberté, c'est le bonheur, et l'amour a si bien façonné ma tête à son joug, qu'il est pour moi doux et léger. Anselme, Anselme ! n'est-ce donc pas assez de m'avoir méprisée au point de me taire vos périls et de jouer seul votre vie, sans me repousser indignement, sans me chasser de votre cœur, comme la pauvre Agar fut chassée de la tente impitoyable du patriarche ! Vous n'en avez pas le droit : n'ai-je pas juré d'être à vous? n'avez-vous pas reçu mon serment? n'avez-vous pas juré, vous, d'être à moi? Avez-vous la mémoire si courte que vous ayez oublié l'autel

de Sainte-Marie-Majeure, et qu'il ne vous souvienne plus du crucifix d'ambre que vous baisiez ce matin même en recevant ma foi et me donnant la vôtre? Le voici, poursuivit-elle en le tirant de son sein; le voici humide encore de vos baisers; juge et témoin accusateur, il vous défend de délier ce que Dieu a lié. Que si tout ceci n'est qu'une épreuve pour ma tendresse, vous vous donnez là un bien triste plaisir. Au nom du ciel, Anselme, soyez vous-même; ou je vous ai horriblement méconnu, ou vous ne pousserez pas plus loin ces cruautés inutiles. Je ne vous rappelle pas à vos sermens; je vous rappelle à l'amour, à nos doux projets, à nos longues soirées des Quatre-Fontaines, aux tête-à-tête du pèlerin de Sainte-Marie-Majeure. Anselme! O mon Anselme! seriez-vous comme tous les autres? ne sauriez-vous aimer qu'à demi? L'amour ne serait-il pour vous qu'un passe-temps, une distraction? Hélas! pauvres femmes que nous sommes, il est tout pour nous; et nous ne sommes rien que par lui. Gloire, carrière, fortune, nous vous laissons tout, nous vous laissons l'empire du monde; nous ne vous demandons que votre amour, et vous me le refuseriez! Nous ne sommes jalouses ni de vos prospérités, ni de vos grandeurs; nous le sommes de vos infortunes, et nous voulons notre part de vos adversités. Et si les mauvais jours sont venus, sont-ils donc pour moi si nouveaux? Croyez-vous que j'aie oublié si tôt le cloître de Sainte-Catherine et la prison d'où j'échappe à peine? L'orage ne gronde-t-il pas aussi sur ma tête? Ne suis-je pas toute meurtrie encore des violences de mon père? Il y aurait de la lâcheté à m'abandonner, et de la

barbarie à me rejeter sous sa main de fer. Que ferais-je sans vous? où irais-je? N'êtes-vous pas mon asile, mon refuge unique, mon ange gardien? Unissons nos malheurs, Anselme, comme nous avons uni nos espérances et nos joies. Je ne vous demande ni vos secrets, ni vos projets; je ne demande qu'à partager tes dangers, ta proscription; et s'il faut mourir, la mort avec toi perdra son horreur; dans tes bras elle me sera douce. Parlez, ordonnez, je suis votre esclave, je suis votre Agar. Faut-il partir pour le désert, pour l'exil? Me voici. Partons; où vous serez je veux y être; le désert et l'exil seraient pour moi partout où vous ne seriez pas.»

Ce torrent impétueux emporta toute idée de séparation; Anselme ne répliqua qu'en pressant sur son cœur la tendre et courageuse fille, et il ne songea plus qu'aux moyens de regagner Asture avec elle. Une fois là, et mariés par le capucin calabrais, son projet était de chercher son refuge en Corse avec sa jeune épouse et les carbonari réunis dans la tour, si du moins le ciel y en avait ramené quelques-uns. La distance est d'environ cinquante lieues; la saison était bonne. Anselme comptait faire la traversée sur la parancelle napolitaine, et attendre là, sur terre de France, la fin de l'orage, tout en se préparant à lui et aux siens les moyens de repasser en Italie.

La première difficulté était de sortir de Rome, dans un moment où les portes de la ville éternelle étaient si rigoureusement gardées par les inquisiteurs du palais Madame. Sous quel nom, sous quel travestissement échapper à leurs yeux? Une idée vint à Anselme.

— « Le prénom de ton père ? demanda-t-il à Loysa,

— » Laurent.

— » Nous sommes sauvés ! »

A ces mots, il passa sans rien ajouter dans un cabinet voisin, espèce de vestiaire où la prudence du proscrit avait rassemblé et tenait en réserve divers déguisemens. Il en sortit quelque temps après, non plus en pèlerin comme naguère, mais en vieille femme. Sa métamorphose était si complète que Loysa recula de surprise, presque d'effroi. Elle ne l'avait pas reconnu.

— « Voici un cierge, lui dit la fausse duègue d'une voix contrefaite comme son visage, que nous irons brûler ensemble, au soleil levant, à Saint-Laurent-hors-des-murs, sur le tombeau du martyr. Ne faut-il pas bien que la signorina aille, en fille reconnaissante, remercier le saint patron du capitaine Orlandini de lui avoir sauvé la vie dans le combat d'hier ?....

— » Et de l'avoir tirée elle-même, avant-hier, de ses griffes, ajouta Loysa. Soyez tranquille, ma bonne mère, ma gratitude est profonde, et mon oraison sera fervente. Et, de là ?

— » De là, j'aurai l'honneur d'accompagner la signorina à une plus douce cérémonie. L'autel est dressé ; le prêtre attend. Partons. »

La nuit avait marché vîte, et le jour commençait à poindre ; on quitta l'Aventin. Appuyée sur le bras de sa duègne et le cierge à la main, la jeune fille s'achemina courageusement vers la porte Saint-Laurent ; elle passa même par Sainte-Marie-Majeure, afin de mieux

jouer son rôle en ayant l'air de venir des Quatre-Fontaines.

— « La signorina se souvient-elle du pèlerin? demanda Anselme à voix basse, quand, déjà dorée du soleil, la basilique apparut à leurs yeux.

— » Chut! répondit Loysa, en appuyant son bras sur celui de la duègne; la madone vous défend de parler. »

Ils atteignirent la place et la traversèrent. Un groupe de femmes des Monts devisait à la fontaine qui est sous la colonne de Constantin; la noblesse de leur taille, la pureté sévère de leur profil antique, la forme artistique des vases qui leur servaient à puiser l'eau, l'éclat du temple et des colonnes, et par-dessus tout, l'obélisque l'égyptien immobile au milieu des acacias de l'Esquilin, donnaient à ce rassemblement matinal je ne sais quelle physionomie orientale et biblique. On eût dit le groupe des filles de Mésopotamie à la citerne de Nacor, et Poussin a dû peindre là sa Rebecca.

— « Tiens! dirent les femmes, en apercevant Loysa, voilà la fille du capitaine Orlandini qui va brûler un cierge à Saint-Laurent.

— » C'est sans doute un vœu qu'elle aura fait au patron de son père. S'appelle-t-il pas Laurent? Quelle sainte fille! avant l'arrivée du capitaine, elle ne manquait pas un jour les vêpres.

— » Mais avec qui va-t-elle donc là? demanda une nouvelle voix; ce n'est pas dame Véronique, sa respectable tante. C'est la première fois que l'on voit cette vieille par ici; elle n'est pas mise comme nous autres.

— » Ce sera, répliqua une autre, quelque duègne que le capitaine aura amenée à sa fille, de par là-bas ou il est en garnison.

— » *Sara!* s'écrièrent les femmes; mais elle a un drôle d'air tout de même.

— » A propos, que nous chantait donc hier la Tita, en revenant de Monte-Cavallo? Ne disait-elle pas que la signorina avait été enlevée par son amant, le seigneur Anselme? un beau jeune homme, ma foi!...

— » Qu'on dit carbonaro?

— » Allons donc, carbonaro! comme si je ne l'avais pas vu entrer cent fois avec elle à Sainte-Marie-Majeure!

— » Mille écus, mille écus de récompense! interrompit une voix de Stentor partie de la rue de l'Orme, mille écus à quiconque apportera à monseigneur le Gouverneur de Rome des nouvelles d'Anselme, le carbonaro. »

Loysa pâlit, chancela et s'appuya avec force sur le bras d'Anselme pour ne pas tomber. Les fugitifs avaient passé la petite église de Saint-Antoine-Abbé, et, laissant derrière eux sur la place le rassemblement de la fontaine et le hérault de mort; ils étaient entrés déjà dans la rue champêtre qui mène à la porte Saint-Laurent. Ils doublèrent le pas.

— « Mille écus, mille écus de récompense! » — criait toujours le hérault; et, traversant le groupe féminin, il alla droit à la basilique et y placarda la sanglante affiche.

La tête d'Anselme avait, en effet, été mise à prix par le palais Madame, et semblable avis était cloué à la

Là, il coupa brusquement à droite, et se dirigea vers le midi à travers les aquéducs rompus, les temples écroulés et la poussière des voies désertes.

— « Recommandons-nous à la divinité de ces lieux, dit-il à Loysa, et lui indiquant du doigt un petit édifice en ruines; c'est le temple de la Fortune-des-Femmes, et c'est ici que Coriolan fut fléchi par les larmes de son épouse. Puissent les tiennes, ô mon enfant, désarmer aussi la Fortune ! »

Laissant à gauche la prétendue vallée d'Égérie et ce magnifique sépulcre de Cecilia Metella que crénela le moyen-âge, et qui domine aujourd'hui le désert comme une forteresse, ils traversèrent enfin l'Almo, et arrivèrent sur le champ de bataille de Bélisaire, à sept ou huit milles de Rome. Ils en avaient encore trente.

Tant de détours avaient dévoré bien des heures : la chaleur déjà était brûlante, et jointe à tant d'émotions, la fatigue d'une si longue marche à pied avait brisé les forces de Loysa. Un bouquet de pins s'élevait comme un oasis dans la plaine aride; Anselme l'y fit reposer et s'assit près d'elle.

Creusées par les siècles, les Catacombes s'étendent, jusque-là, plus loin encore, et banni du soleil, peut-être en ce moment le martyr florentin expirait-il sous les pieds des fugitifs. La basilique de Saint-Sébastien brillait à leurs yeux du côté de cette Rome qu'ils fuyaient, et la coupole de Saint-Pierre était là, immobile à l'horizon, pour leur rappeler leurs dangers.

— « Allons! s'écria tout à coup Loysa, en se levant, je ne suis plus lasse : l'amour me donne tant de

force que je marcherais tout le jour sans fatigue. »

Anselme la fit rasseoir à l'ombre, et la quitta un instant. Il revint bientôt, vêtu des habits d'homme qu'il avait gardés sous sa longue jupe de vieille. Sa coiffe de dentelles avait été détrônée par une toque de velours aux trois coulours de l'Italie. La fausse duègne avait jeté sa dépouille dans un pâturage voisin, et en ramenait par la crinière une jument noire, fille encore indomptée du désert. L'œil sanglant, la peau frémissante, elle labourait du pied la terre, et se cabrait à la voix humaine.

Anselme lui imposa un frein de bois assez grossièrement improvisé, il sauta sur son dos luisant, la dompta de ses genoux vigoureux; et, prenant Loysa dans ses bras, la pressant sur son cœur, il lança la cavale écumante dans la plaine immense.

Elle galopa plusieurs heures sous son double fardeau, sans s'arrêter et sans broncher. Emportée comme Mazzeppa, Loysa, d'abord effrayée puis rassurée, avait repris tout-à-fait courage, et flattait de sa main blanche le fougueux animal. Assise sur son cou musculeux comme sur un siége dont le bras d'Anselme formait le dossier, l'un des siens était passé autour de lui et l'enlaçait. L'impétuosité de la course avait dénoué sa chevelure; mais au lieu de la renouer, elle la livrait au vent du désert, et se plaisait à la voir ondoyer à grands flots, mêlée à la noire crinière du coursier; l'œil distrait, la pensée errante, elle se livrait en silence à l'indicible volupté de la vîtesse; et la cavale ardente galopait toujours à travers la plaine muette et solitaire.

Comme Loysa, Anselme était tombé dans la rêverie; mais sa rêverie n'était pas vague comme la sienne. On traversait alors, au pied du Mont-Albane, le berceau des Sicules, habitans primitifs de cette Sicile dont le bâtard à cette heure gémissait, mourait peut-être, au cloître trastévérin de Saint-François d'Assises. Ramené des lieux à l'homme, Anselme repassa dans sa mémoire toutes les scènes de ce noble et terrible drame dont l'ouverture avait été si brillante, le dénoûment si tragique. Que d'illusions évanouies, d'espérances détruites! que de grands cœurs massacrés! Douleur et pitié! Et cette Rome, cette Italie si ardemment aimée, fallait-il donc les voir river au pilori sanglant de la tyrannie, quand leurs chaînes allaient tomber! Ces lugubres pensées chargeaient de nuages le front d'Anselme, et mouillaient ses yeux de pleurs.

— « Si ton ami t'est ravi par la mort, lui dit Loysa en passant amoureusement les deux bras autour de son cou, ne te resté-je pas pour le remplacer et pour te consoler de son absence? Nous parlerons de lui sans cesse, nous baptiserons de son nom notre premier né; et si nous ne pouvons rendre la vie à son corps, nous réjouirons son ame par notre fidélité.

— » Chère enfant! répondit Anselme, apaisé par cette voix douce et tendre, tu ne sais pas, hélas! tout ce que je pleure et perds dans cette journée de malédiction! Tu ne sais pas, continua-t-il en la pressant dans ses bras, non, tu ne sais pas, ô ma Loysa, tout ce que tu épouses avec moi! L'exil, l'infamie, l'échafaud.....

— » Eh! n'ai-je donc pas entendu crier ta tête? in-

terrompit la fille d'Orlandini, exaltée par le péril et par la fièvre de la vitesse; crois-tu que l'échafaud me fasse peur, et que je n'y montasse pas avec toi sans pâlir et sans sourciller? N'es-tu pas mon époux? Va, bien loin de me refroidir, tes dangers m'embrasent; et je t'aime plus ainsi proscrit, fugitif, mis à prix, qu'heureux et paisible aux tête-à-tête énervans des Quatre-Fontaines. Rome nous est fermée : qu'importe? le monde est vaste, il est à nous. Conduis-moi où tu voudras; rien ne m'effraie. Il n'est pas jusqu'aux tempêtes de l'Océan qui ne me sourient, affrontées ensemble. L'exil le plus dur, le plus noir cachot me seront doux, partagés avec toi. »

En prononçant ces énergiques paroles, les yeux de la Romaine étincelaient de flammes inaccoutumées, son teint brillait d'un éclat qu'il n'avait jamais eu, et la noire jument du désert dévorait l'espace.

— « J'étais né pour les champs, reprit Anselme en portant à ses lèvres la longue chevelure volante de sa maîtresse; j'étais né pour la retraite et pour la paix du village; nous y eussions vécu si heureux! Ignorant le monde et ignoré de lui, nous aurions béni notre obscurité et enseveli nos jours avec joie dans la solitude! Jouant au soleil sur l'herbe des prés, et sous l'ormeau touffu des vallées, nos petits enfans grandiraient sous nos yeux, et avec eux mon amour et ta beauté. Mais qu'importent les champs, ô ma douce amie? la paix et le bonheur ne sont-ils pas où tu es? ne les portes-tu pas partout avec toi? »

Il se fit à ces mots une pause, un long silence d'ivresse et de volupté; et, rafraîchis d'un vent né pour

eux seuls, les fiancés du désert fendaient toujours la Campagne ardente.

— « Voilà bien long-temps que nous galopons, dit enfin Loysa d'une voix tremblante; n'arriverons-nous pas bientôt?

— » Avant que le soleil couchant dore cette montagne bleue que tu vois se dresser comme une île au bout de la plaine, j'aurai reçu mon épouse à l'autel.

— » Il y a donc une église, où tu me conduis? Est-elle aussi belle que notre Sainte-Marie-Majeure?

— » Elle est nue et vide; mais nous aurons pour cierges toutes les étoiles du ciel, et pour orgue l'Océan battu par tous les vents. Oui, poursuivit-il en pressant Loysa sur son cœur avec une tendresse infinie, oui, quelques heures encore, et je recevrai mon épouse en mes bras, plus rien ne nous séparera. La vie du proscrit va changer, puisque tu l'aimes malgré tout, et que tu veux être à lui. Tu es mon ange de bénédiction, tes larmes ont fléchi le destin: le passé s'efface, l'avenir s'enchante; je me sens renaître à une nouvelle vie. Si Dieu te demande un jour: Qu'as-tu fait sur terre? réponds-lui: Un heureux! et tu seras portée au ciel én triomphe. »

Ainsi l'amour tirait un rideau magique sur le sanglant passé du conspirateur, et jetait des fleurs sur son avenir d'exil et de proscription. Pressée étroitement par son ravisseur, et l'enlaçant de ses bras comme elle l'était des siens, son sein sur son sein, ses yeux sur ses yeux, Loysa se livrait en silence au charme irrésistible de cette fascination voluptueuse. Leurs lèvrent se ren-

contrèrent dans cette muette étreinte, elles ne se quittèrent plus.

Et l'infatigable coursier galopait toujours sous son amoureux fardeau. Tout à coup il se rejeta violemment en arrière en hennissant de douleur, et fit un bond si brusque, si impétueux, que les deux amans furent renversés. Sorti à l'improviste d'un hallier touffu; un buffle furieux s'était lancé sur la cavale, et lui avait percé le poitrail d'un coup de corne.

Anselme fut bientôt debout; la chute de Loysa était plus grave; elle resta couchée sans mouvement sur la poussière du désert. Elle y resta long-temps.

Les fugitifs se trouvaient alors au-dessous des ruines de Corioles, sur les confins de la vaste métairie de Carocelle; mais la moisson était terminée, et le champ cette fois était désert; d'ailleurs c'était dimanche, et le peu de montagnards dispersés encore dans la campagne étaient à la messe à Neptune ou à Porto-d'Anzo. Depuis Rome les fugitifs n'avaient pas rencontré un visage humain, et ils avaient fait plus de vingt-cinq milles.

C'était l'heure du jour la plus chaude; la canicule était dévorante, et le soleil tombait à plomb sur le visage pâle, inanimé de la fille d'Orlandini; il n'y avait nul secours à espérer dans cette Thébaïde en feu; Anselme n'y trouva pas même une goutte d'eau : sources, ruisseaux, citerne, tout était desséché, et sa fiancée était là toujours à ses pieds plongée dans un évanouissement létargique.

En vain promenait-il au loin dans l'espace un œil perçant et scrutateur, il ne voyait partout qu'une soli-

tude embrasée : d'un côté une plaine jaune, aride, nue, sans fin; de l'autre, les marais Pomptins plus nus encore déployaient à perte de vue ces océans de verdure si rians, si frais, si perfides, qui invitent au sommeil et donnent la mort. Le mont Albane, au nord, nageait avec ses bois lontains et ses villas dans une atmosphère bleue et scintillante; et, seul sous ce ciel d'airain, Anselme rêvait de loin, comme Tantale, la délicieuse fraîcheur de ces forêts bercées au penchant des lacs d'Albane et de Némi.

Pris d'un découragement profond, il leva aux cieux un œil sombre et farouche, leur demandant s'ils avaient donc décrété de laisser périr là, dans ce désert, tant de jeunesse, tant de beauté, et s'ils ne feraient pas pour elle un miracle comme pour le fils d'Agar. Mais nulle voix d'en haut ne répondit, nul ange n'apporta l'eau de vie aux lèvres d'Ismaël.

Anselme alors blasphéma, et de ces cieux inflexibles et muets ses yeux retombèrent sur les traits décolorés de Loysa. En vain avait-il rompu son corset, ouvert sa robe, arraché tous ces voiles qui lui pesaient, qui la pressaient; pas un souffle ne soulevait son sein de marbre, pas une brise n'agitait ses longs cheveux noirs. La vie manquait à ce beau corps, comme l'air à ce ciel pur et radieux.

A genoux à côté d'elle et la main sur son cœur, il retenait, pour en mieux surprendre le premier battement, son haleine, et jusqu'au mouvement de ses yeux. Tout-à-coup il crut sentir sa main légèrement repoussée, et cette poitrine blanche et immobile se souleva molle et

gracieuse, comme un flot que la brise enfle. Dans son ravissement, Anselme enleva dans ses bras sa maîtresse ressuscitée, il colla ses lèvres aux siennes, et s'empara de ce premier soupir dans un baiser qui la ranima. Elle ouvrit ses grands yeux noirs et lui sourit. Elle n'était qu'étourdie par sa chute, elle n'était pas blessée.

L'ivresse d'Anselme fut troublée. Quand il chercha sa monture pour continuer son voyage, il la trouva morte à cent pas de lui. Un combat terrible s'était engagé dans le désert entre le buffle féroce et la jument déjà blessée; celle-ci avait succombé; la terre était toute labourée et sanglante autour du cadavre; le vainqueur était rentré dans ses halliers.

En vain Anselme chercha-t-il du regard quelque nouvelle armée de cavales à décimer, les pâturages comme les champs étaient déserts. Tous les troupeaux étaient aux montagnes. Sans dangers tant que le soleil brûle et neutralise les miasmes fièvreux, les Maremmes sont mortelles dès qu'il s'éteint, et il penchait déjà vers la mer. Asture était à plus de quinze milles encore, et la nuit, c'est-à-dire la mort allait surprendre et tuer les fugitifs.

Ils firent quelques milles à pied dans la métairie de Carocelle; mais, affaiblie par son évanouissement et menacée d'un second, Loysa ne put soutenir la marche, et fut obligée de s'arrêter. Anselme alors la prit dans ses bras, et fit un mille encore chargé de son doux fardeau; mais la lassitude le prit comme elle, il tomba sous un pin, le même à l'ombre duquel avait expiré, trois jours avant, la jeune fille des montagnes, enterreé par les bannis sous les myrtres du Conca.

— « Quoi! s'écria Anselme avec indignation, nous faudra-t-il donc mourir ici? Destin railleur, ne nous as-tu donc arrachés à tant de périls que pour nous amener dans ces solitudes empoisonnées, et nous livrer sans défense aux vents mortels qui les infectent! Échapper aux boulets du Forum, et mourir au désert de mal'aria! Rage et dérision! »

Pour Loysa, elle avait dépensé toutes ses forces, toutes ses consolations; elle n'avait plus de larmes, plus de paroles. Couchée en silence sous le pin funèbre, elle fixait sur son amant un œil éteint et résigné; la soif la consumait, et, quoique brûlant encore, le soleil baissait toujours.

— « Je ne suis qu'un lâche, reprit tout à coup Anselme, après une pause; je me laisse tyranniser par la matière. Nous allons voir qui sera le plus fort ici, de mon ame qui veut, ou de ce corps insolent qui résiste. Esclave, obéis! »

Et, reprenant Loysa dans ses bras interpides, il allait se remettre en route, lorsqu'il vit poindre à l'horizon un cavalier.

C'était Nicolo qui revenait des montagnes à travers les marais Pomptins. Il avait appris à Cora les déplorables nouvelles de Rome, et regagnait tristement la tour. Dès qu'il aperçut Anselme, il mit son cheval au galop, et l'atteignit bientôt.

— « Vous êtes l'ange du désert, lui dit Anselme en lui serrant la main; Dieu vous envoie pour sauver Ismaël et sa postérité. »

Loysa fut placée sur le cheval du garde-forêts; Ni-

colo suivit à pied avec Anselme, et, sortant des fournaises, de Carocelle, la petite caravane ne tarda pas à entrer dans les bois frais et touffus d'Asture.

Tout en cheminant, Nicolo raconta à Anselme qu'il avait, quelques heures auparavant, rencontré au milieu des marais Pomptins un homme en chemise qui fuyait comme un fantôme à travers la solitude.

Le fantôme était l'ambassadeur des Deux-Siciles, le duc de Télèse. L'émeute de la veille l'avait tellement effrayé, qu'il était parti pour Naples le soir même. Arrêté par les bandits qui avaient relevé les carabiniers sur la route, Son Excellence avait été dépouillée et laissée nue par eux au milieu du désert.

Non moins effrayée, mais plus heureuse, Son Excellence clandestine le marquis d'Ivrée avait quitté Rome aussi; mais il en fut quitte, lui, pour la peur, et arriva à Florence sain et sauf. Il regagna de là Turin.

L'abbé Saverio, leur collègue au consistoire, n'en fut pas quitte à si bon marché. Parti de Rome avant le conclave pour aller intriguer à Modène, l'impatient jésuite fut pris en flagrant délit dans une Vente de carbonari. Il eut beau dire qu'il avait l'oreille de son souverain, et qu'il travaillait pour lui, il n'en fut pas moins rendu le même jour et au même gibet qu'Azzo.

Ainsi la mort, par un de ses jeux pleins d'ironie et de fiel, avait réuni au même poteau d'infamie et jeté pèle-mêle au même tombeau ces deux conspirateurs qui n'avaient eu de commun que la patrie et n'avaient pas sacrifié sur terre aux mêmes autels, n'avaient pas

péri pour les mêmes Dieux. Toute victime n'est pas martyr; et certes ce fut pour le fils intrigant d'Ignace un honneur dont il était peu digne, que de partager l'échafaud d'un tel homme. Mais ce qui honora l'un tacha l'autre et le déshonora. Le vulgaire s'y méprit; confondant dans sa pensée ce que ses yeux voyaient réuni, il accoupla deux noms antiphatiques que l'infini séparait. Méconnu sur la terre d'erreur et d'illusions, ailleurs sans doute Azzo fut vengé; parties ensemble du même gibet, l'ami ignoble de l'égoïste intrigant et la grande ame du citoyen héroïque ne durent pas s'envoler à la même étoile.

XL.

LA NOCE ET LES FUNÉRAILLES.

Le capucin, lui, avait bravé la mal'aria et marché toute la nuit; il avait fait si grande diligence qu'il était arrivé à Asture quelques heures après le lever du soleil. Fidèle aux instructions d'Anselme, il avait dressé, sur la platte-forme de la tour, un autel improvisé, dont la sacristie domestique du dévot Député avait fait les frais. Un crucifix d'ébène se détachait sur un simple drap blanc, et le ciboire d'argent étincelait au soleil. Tout ainsi disposé pour la cérémonie nuptiale, il avait attendu tout le jour les époux.

Le jour baissait; Anselme ne venait point.

— « Pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé malheur, disait le sergent, assis sur sa tour, seul avec le Calabrais; car, hélas! nul autre que le moine n'y avait cherché asile. Mais quoi! poursuivait Oddo, sont-ils donc tous morts?

— » Tous! répondait le capucin d'une voix sombre.

— » Hélas! reprenait le sergent, en se cachant la tête dans les deux mains, ils sont morts, et je n'y étais pas!
O mes hôtes, mes bons cousins! je ne vous reverrai donc plus, jamais plus!

— » Jamais plus! répétait la voix sépulcrale du Calabrais.

— » Eh quoi! mon père, ce Rémo si tendre et si doux, il est donc mort?

— » Mort!

— » Et Ponzio, et le Vénitien, l'un si brave, si énergique, l'autre si joyeux et si gai, morts aussi?

— » Aussi.

— » Et le Sicilien repentant, et le Lombard savant et convaincu, et le vieux Septime, et Côme, et Azzo, le juste Azzo, notre triste et grand ami, et notre enfant à tous, le gracieux Conradin, morts, tous morts?

— » Tous morts!

— » Et vous les avez vu mourir?

— » Je les ai vus mourir.

— » Jeunesse, beauté, justice, et courage, et conviction, rien n'a donc pu les sauver! Pas un n'a échappé!

— » Pas un! » — répétait l'écho lugubre du moine, et Oddo pleurait amèrement.

On entendit tout à coup, au pied de la tour, la voix du vieux Mattéo.

— « Ma fille! ma fille! » — s'écriait-il en sanglottant. Ayant aperçu Loysa qui, en ce moment, sortait de la forêt avec Anselme et Nicolo, le triste vieillard s'était précipité au devant d'elle, la prenant pour Isolina.

Car le malheureux père avait eu aussi son lot de douleur dans cette journée de désolation, il avait perdu sa fille.

Arrachée par surprise des bras de Conradin, Isolina avait donné peu de foi au grossier mensonge de Septime et de Tipaldo; elle n'en avait pas moins attendu tout le jour avec assez de patience le retour de la chasse fabuleuse. Le soir ne ramena pas son amant, le lendemain ne le ramena pas davantage; et l'inquiétude, l'épouvante, l'avaient chassée de la tour dès le matin du samedi. Elle s'en était échappée dès l'aurore, et avait fait retentir les bois muets du nom de Conradin; mais Conradin n'avait pas répondu; il expirait alors sur la place du Peuple.

Lasse, éperdue, elle était revenue tomber de lassitude et de désespoir au bord de la mer entre Asture et Neptune. Couchée sur le sable, elle inondait de larmes et de baisers les Heures du saint d'Arona, otage de mort et d'amour; elle avait été aperçue dans cet état par le Barbaresque qui épiait depuis si long-temps cette fleur du désert pour l'arracher. Le hardi pirate avait tenté un coup plein d'audace; se jetant, lui cinquième, dans un canot, il avait gagné la côte à force de rames sous le feu même des tours, et enlevé la jeune fille dans ses bras. Le ravisseur avait regagné son bord avant d'avoir été aperçu; en vain les canons tonnèrent; les boulets volèrent; la voile s'enfla, le léger vaisseau bondit, et le vent, son complice, emporta la vierge d'Europe à l'encan des voluptés africaines.

Les gardes-côtes avaient, par humanité, trompé le

vieux Mattéo. Il croyait sa fille égarée dans les bois, et c'est ainsi qu'il avait pris Loysa pour elle. Quand il eut reconnu son erreur, il éclata en anathêmes contre Anselme.

— « C'est toi excommunié! lui cria-t-il; c'est toi qui m'as damné! car je suis damné, damné! et les peines éternelles commencent pour moi dès ici-bas. Dieu m'a puni de mon coupable silence. Oui! c'est pour toi, maudit, que j'ai perdu ma fille et mon ame. O mon Isolina, où es-tu, où es-tu? Pourquoi ne réponds-tu pas à ton vieux père? Si tu es déjà au ciel, prie, oh! prie pour lui, car ils m'ont fermé le ciel, les impies! ils m'ont damné. Ils m'entraînent avec eux dans l'étang de feu et de soufre. » — Épuisé par tant d'efforts, le vieillard tomba évanoui sur le sable.

Un tel accueil épouvanta Loysa; portée plutôt que soutenue par Anselme, elle arriva pâle et tremblante sur la plate-forme de la tour : — « Voici lui dit-il, en la déposant au pied de l'autel, voici le temple où tu vas sacrifier à la fortune du proscrit ta virginale couronne pour ceindre avec lui le bandeau d'épines. »

Le soleil était couché; le crépuscule et le silence régnaient sur les flots. L'archipel de Ponza n'était plus visible; un vent frais des montagnes apportait aux mers les parfums des bois.

En sentinelle sur les deux grèves de Neptune et de Paola, les deux soldats carbonari protégeaient la pompe nuptiale de leur chef, comme ils avaient protégé naguère la pompe funèbre de Grimaldi. Nicolo était comme eux à son poste; les deux autres étaient consignés.

Quant au Député, il était pénétré d'horreur; un crucifix et un ciboire aux mains des carbonari étaient pour lui une épouvantable profanation; il ne s'y était prêté que par peur et par faiblesse. Il lui semblait voir des diables tenir le sabbat dans une église, et jouer avec les vases sacrés.

Revenu de son évanouissement, il se verrouilla, il se barricada dans sa chambre, et murmura toute la nuit des exorcismes. Il mourut quelques jours plus tard de douleur, d'épouvante, de désespoir, appelant toujours sa fille et criant qu'il était damné.

Prêtre, autel, époux, tout était prêt pour la cérémonie, et la robe brune du capucin, sa barbe noire, sa figure morne, ajoutaient à l'austérité de cette fête austère.

— « Comme vous êtes mon hôte, dit Anselme au sergent, en lui tendant la main, soyez mon témoin. Vous serez ensuite, d'ici en Corse, notre pilote à tous. »

Oddo se découvrit, mais il ne répondit pas; son émotion lui ôtait la voix.

Loysa était silencieuse. Une appréhension vague et nouvelle à son ame de vierge l'intimidait. De subites rougeurs allumaient son front, puis la pâleur l'éteignait, et son regard immobile ne quittait pas les flots.

Élevée dans les naïves croyances, elle croyait sans réticences et sans figures. L'hostie pour elle était bien le Sauveur en chair et en os, et le Sauveur, c'était Dieu; la voix du prêtre était la voix du ciel; à lui seul appar-

tenait de légitimer la tendresse ; en dehors du sacrement, il n'y avait que crime et péché. Ainsi la solennité nuptiale se parait, à ses yeux croyans, du double prestige de l'amour et de la religion.

La foi d'Anselme était moins simple, elle était plus raisonneuse, plus disputante ; ces formes matérielles, ces pompes extérieures, il les méprisait dans son cœur ; la sanction du prêtre n'était pour lui qu'un acte de discipline humaine, de décence sociale ; il s'y résignait plus qu'il ne s'y soumettait, et sa résignation était la condescendance du fort vis-à-vis du faible ; sa raison superbe ne se pliait à ce sacrifice que pour complaire à sa maîtresse, et pouvoir dire en la présentant au monde : Ceci est ma femme, non ma concubine.

Il n'en mettait pas moins, dans son amour, de la piété, car il y a piété partout où il y a amour, l'un sans l'autre, n'existe point. Et de même qu'Anselme n'avait pas besoin du succès ni des prestiges de la victoire pour garder sa foi, dans l'exil, à la justice et à l'Italie, il n'avait pas besoin non plus de ce vain appareil de prêtre et d'autel pour rendre un culte en son ame à l'amour et à la fidélité.

L'épouse était en prière au pied de l'autel. Attendri par la pensée des périls et des épreuves auxquelles il condamnait sa jeunesse, le proscrit abaissa sur elle un œil plein d'amour et de larmes.

— « Chère enfant, lui dit-il, nos noces sont bien mornes, n'est-ce pas ? Ce n'est pas là, sans doute, ce que tu avais rêvé dans tes songes de quinze ans. Ne t'avais-je pas dit, poursuivit-il avec un sourire plus triste encore

que ses pleurs, que l'église était nue et vide ? Mais voici l'orgue qui ouvre la symphonie et les cierges qui s'allument. »

Et en effet la vague gazouillait, d'une voix douce et plaintive, au pied du donjon; et une étoile, Vénus peut-être, brillait sur les crêtes déjà plus sombres de la mystérieuse montagne de Circé.

Seul témoin de l'hyménée du désert, Oddo pleurait. Le moine attendait que Loysa eût fini sa prière. Enfin la cérémonie commença. Le fiancé s'agenouilla près de la fiancée, il prit sa main dans la sienne, et ils reçurent le sacrement à la clarté des étoiles.

— « Faites, ô Dieu, dit Anselme en embrassant Loysa, faites qu'elle ne s'en repente jamais ! »

Un rire satanique lui répondit; se retournant brusquement, les époux se trouvèrent face à face avec le capitaine Orlandini et vingt carabines.

— « Je sais le sort qui m'attend, s'écria le capucin de Calabre; mais les prêtres ne m'auront pas vivant. » — En disant cela il se jeta du pied de l'autel dans la mer. Ouverts pour le recevoir, les abîmes se refermèrent sur lui, et l'Océan fut son tombeau.

Le rieur infernal était Angelo; le forçat libéré : consigné dans la tour par le sergent pendant la cérémonie, il avait vu à travers la fenêtre des casques et des carabines briller au crépuscule sur les marines solitaires de Paola. Étaient-ce des troupes qui venaient assiéger la tour, ou bien passaient-elles là par hasard? c'est ce qu'il ne savait pas. Mais, dans un cas comme dans l'autre, l'occasion lui avait paru bonne de gagner ses galons de

sergent. Il s'était glissé doucement à la porte, en avait tiré sans bruit les verroux, et s'était mis en campagne. Mais pour être hors de la tour il n'était pas libre, puisque les bois et les grèves étaient gardés. Rendu à ses vieilles habitudes d'assassin, le galérien avait pris sur-le-champ son parti; afin que la sentinelle en faction du côté de Paola ne put l'arrêter ni jeter l'alarme, il l'avait assailli par derrière et assommé sur la place d'un coup de crosse à la tête; après ce noble exploit, il avait volé au devant d'Orlandini qui arrivait en ce moment de Terracine avec ses carabiniers, et il lui avait servi de guide jusqu'au pied de l'autel nuptial. La surprise avait été complète; et non moins favorisé de la fortune que son digne patron, le Gouverneur de Rome, le capitaine prenait du même coup la tour, sa fille, le pèlerin de Sainte-Marie-Majeure, et le carbonaro du Forum.

— « Je vous arrête au nom du Saint-Père! s'écria-t-il; le premier qui bouge est mort. »

Oddo s'approcha de lui.

— « Capitaine, lui dit-il, vous êtes carabinier, je suis artilleur; je ne suis ni de votre corps, ni de votre arme, et vous n'êtes point mon chef. Veuillez, s'il vous plaît, me montrer vos ordres.

— » Mes ordres! répondit Orlandini avec un rire atroce! ah! ah! tu veux voir mes ordres? Écoute donc bien; les voici: Carabiniers, ce sergent est un carbonaro; il a trahi le Saint-Père et déshonoré l'armée. Qu'on le fusille par derrière! »

Oddo fut entraîné par six hommes jusqu'au bord du Conca, au lieu même où avait brûlé le bûcher de Gri-

maldi; là ils s'arrêtèrent, et une décharge de carabines annonça que l'ordre sanglant était exécuté.

— « A nous deux maintenant, reprit Orlandini en s'adressant à Anselme, déjà saisi par les carabiniers; ne suis-je pas prophète? Ne t'avais-je pas dit à Sainte-Marie-Majeure que je t'escorterais moi-même au gibet?

— » Arrêtez! s'écria tout-à-coup Loysa en s'élançant sur les créneaux de la forteresse; si vous l'emmenez, je rejoins le capucin, je me précipite.

— » Allez toujours, mon capitaine, dit Angelo; elles disent toutes la même chose. N'ai-je pas vu ça, moi, quand on a pris le fameux bandit Garbarone? La belle Grazzia, sa maîtresse — soit dit, mon capitaine, sans vous offenser — menaçait aussi de se tuer si on arrêtait son amant; on l'a arrêté, et elle vit encore.

— » Angelo, Angelo! interrompit son camarade Salvator d'une voix effrayée, tu joues là un bien triste rôle. Ne crains-tu donc pas le sort du pauvre Chéco, brûlé sur la montagne?

— » Va-t-en, lâche imbécile! » répondit le forçat; et d'un coup de pied il jeta le trembleur au bas de l'escalier.

Cependant Loysa n'avait pas quitté son créneau, ni les carabiniers leur proie; mais sa menace les tenait en respect. La vue de son père lui avait rendu toute son énergie, et sa résolution était prise là comme à Sainte-Catherine. L'embarras d'Orlandini était grand, car il y allait de ses épaulettes de colonel. Il menaça à son tour, il jura, blasphéma, mais en vain; attentive au moindre geste, Loysa ne répondait que par ces

quatre mots : Si vous l'emmenez, je me précipite.

Anselme alors intervint. Jusque-là il s'était tû. Qu'avait-il à dire? Écrasé par le nombre, il se résignait en silence à la mort. Mais il ne se résignait pas à celle de sa jeune et héroïque épouse; ne pouvant voler dans ses bras pour rejoindre avec elle le capucin et mourir tous ensemble au sein des flots, il se mit à genoux, les mains jointes, au milieu de la plate-forme, dans l'attitude d'un suppliant; mais au premier mot qu'il voulut hasarder pour la conjurer de vivre, elle lui ferma la bouche.

— « Crois-tu, lui dit-elle fièrement, que je veuille d'un salut qui n'assurerait pas le tien, et d'une vie que tu ne devrais point partager? Ne suis-je pas ton épouse? N'es-tu pas mon époux? Le ciel n'a-t-il pas reçu nos sermens? Ne vient-il pas de bénir notre union?

— » Votre union! interrompit le capitaine exaspéré; votre union! Vous osez nommer cela un sacrement! C'est un sacrilége, et l'abominable prêtre qui s'est prêté à une telle profanation s'est senti lui-même si coupable, qu'il a prévenu par un nouveau crime les châtimens du Saint-Office. S'il a échappé à l'ergastulum de Corneto, il n'échappera pas à l'enfer. Mais enfin, continua-t-il en faisant un pas vers Loysa, te plaira-t-il de descendre de ce créneau, ou s'il faut que je t'en aille arracher de force?

— » N'approchez point. Un pas de plus, vous êtes parricide. Écoutez, mon père, je ne prétends nullement vous rappeler Sainte-Catherine ni les Quatre-

Fontaines; mais vous savez bien que je ne fais pas de vaines menaces. Ce que je dis, je l'exécute, vous ne l'ignorez pas. Je vous répète que si vous ne voulez pas être parricide, et vous présenter au jugement dernier teint du sang de votre propre fille, vous devez relâcher mon époux et le laisser fuir : vous me garderez si vous voulez ; mais lui, je sais le sort qui l'attend ; n'ai-je pas, ce matin même, entendu mettre à prix sa noble tête ? Je sais aussi bien que vous ce que cela signifie : si vous l'emmenez, il est perdu pour moi, et je n'ai plus qu'à mourir. Ainsi, mon père, n'espérez pas me tromper.

— » N'avez-vous point de pitié? s'écria tout-à-coup Anselme en tournant de la fille au père toutes ses supplications. Je ne vous prie pas pour moi ; mais c'est elle, c'est votre enfant qu'il faut sauver. S'il faut pour cela m'humilier devant vous, me voici à vos pieds. Qu'exigez-vous de plus? N'est-ce pas une victoire assez belle que d'avoir à vos genoux le pèlerin de Sainte-Marie-Majeure? Au nom du ciel, au nom de tous vos saints, préservez-la d'elle-même ; arrachez-la de cet affreux créneau. Vous voyez bien qu'elle va tomber, qu'elle va périr. Sauvez-la donc ! sauvez-là ! »

Il fut là encore interrompu par Loysa.

— « Et tu crois donc que, si les prières pouvaient le toucher, je ne t'en aurais pas épargné l'humiliation? Tu crois que je n'aurais pas moi-même usé sous mes genoux la plate-forme de cette tour de malédiction ? Va, ne prie plus, Anselme ; je le connais mieux que

toi: tes supplications se brisent contre un roc. Relève-toi; ne prie plus. Autant vaudrait, vois-tu, dire au Tibre de s'arrêter, et au Vésuve: Éteins-toi! Il n'a point d'entrailles. C'est la peur qui le touche, ce ne sont pas les larmes. Mais, mon père, songez-y, continua-t-elle en se tournant vers le capitaine; il ne s'agit plus de moi, il ne s'agit plus de lui, il s'agit de votre salut éternel; car vous êtes un parricide, et vous aurez à rendre compte à Dieu de ma mort si votre inflexibilité me force à prendre la route du capucin.

— » Il te sied vraiment de parler de Dieu, à toi, fille rebelle, qui te révoltes contre ton père, comme Absalon. Dieu te punira comme lui.

— » Allez toujours, mon capitaine, ne cessait de lui murmurer à l'oreille le galérien; elle ne se tuera pas plus que la belle Grazzia. Je vous en réponds. »

Un coup de canon partit de la mer; c'était le brick qui arrivait d'Ostie. Il avait aperçu de loin une embarcation clandestine qui fuyait la côte; l'ayant hêlée sans qu'elle répondît, il avait tiré dessus et l'avait coulée bas. C'était la parancelle. Une fois la tour au pouvoir des carabiniers, et tout espoir étant perdu, le soldat de garde vers Neptune s'était glissé sous le pont où elle était amarrée, et avait gagné le large; il fut coulé à fond avec elle.

Nicolo fut plus heureux: quoique dénoncé par Angelo, il échappa; pour éviter le bagne il prit le bois, c'est-à-dire qu'il entra dans une comitive de l'Apennin, et se fit bandit.

Cependant il fallait prendre un parti. Les carabi-

niers murmuraient déjà, et la présence du brick avait rallumé la vulgaire ambition d'Orlandini. Jaloux de terminer à lui seul une entreprise si noblement commencée, afin de mieux gagner ses épaulettes de colonel, il donna, plus peut-être pour éprouver sa fille et l'effrayer, que pour être obéi sur-le-champ, il donna l'ordre bref et précis d'emmener Anselme; il la somma elle-même militairement de descendre de son créneau, et s'élança vers elle pour l'y contraindre. Il arriva trop tard; elle avait suivi le moine. La mer jalouse engloutit dans son sein la vierge épouse, et se refermant en grondant sur ce trésor perdu pour la terre, l'abîme renvoya au père dénaturé un cri de malédiction.

C'en était trop pour le proscrit; resté à genoux sur la plate-forme, il tomba le front sur la pierre, et resta mort aux pieds des soldats, comme le Dante aux pieds de Françoise de Rimini.

Il revint à la vie, au lever du soleil, sur la route d'Ardée. Il se trouva garrotté sur le dos d'un cheval et entouré de cavaliers. Orlandini marchait en tête. Laissant sa fille au sein des mers et la tour d'Asture sous la garde d'Angelo, nommé sergent, et de quelques carabiniers détachés de sa troupe, il conduisit à Rome son prisonnier.

La cavalcade fit halte à Ardée, pour laisser rafraîchir les chevaux. Accablé de fatigue, muet de douleur, l'époux de Loysa était couché sur la prairie qui sert de place à la ville de Danaé, au lieu même où, quelques semaines auparavant, il s'était assis avec

Marius. Que d'espérances alors! et maintenant!......

Dévoré de chaleur et de soif, il ne demandait rien, il n'eût rien obtenu; un vieillard s'approcha malgré la brutalité des gardes, et, soutenu d'un prêtre, il tendit au prisonnier un verre d'eau que le prêtre fut obligé de lui porter lui-même aux lèvres, car ses deux bras étaient enchaînés. Le vieillard était ce moribond qu'Anselme avait arraché vivant de l'hypogée ténébreux; le prêtre, celui auquel il l'avait confié en repartant pour Astùre. Le moribond ressuscité avait reconnu son libérateur; Anselme le remercia du regard, et le vieillard se retira en fondant en larmes.

Le caravane repartit. Comme elle traversait le pont de Numicus, Orlandini avisa un homme qui gravissait devant eux la colline opposée. Il détacha à sa poursuite deux carabiniers qui revinrent sans l'avoir atteint. Il s'était perdu dans les bois.

Le fugitif était Septime. Réveillé, par l'instinct de sa propre conservation, de la longue léthargie où la mort de Conradin l'avait plongé, le vieux Sarde avait coupé une boucle de cheveux à la tête blonde du bel enfant; il avait serré sur son cœur ce triste et doux trophée; et, laissant son fils adoptif à Sainte-Cécile sous la garde des Trastévérines, il avait repris seul la route d'Asture. Il n'y était arrivé que pour y voir entrer Orlandini; mais caché par la nuit, il avait rebroussé chemin sans avoir été aperçu. A peine avait-il fait un mille du côté de Neptune, qu'un obstacle l'avait fait trébucher dans sa fuite; il crut que c'était un porc-épic; c'était le livre d'Heures de Conradin, que

le vent avait fait voler de la grève où l'avait laissé tomber Isolina, dans les bois où fuyait le père adoptif de son amant. Septime s'empara de la sainte relique, cacha dans son sein ce nouveau trophée, et, seule victime échappée au sacrifice, le soldat sexagénaire avait repris seul à travers ces solitudes hérissées de tant de périls le chemin de l'exil.

La cavalcade du désert avait atteint le Tibre par Camposelva, Lavinie, les champs Laurentins, Tellènes, toutes ces solitudes silencieuses, peuplées de tant d'invisibles prestiges et tant de fois traversées par Anselme aux jours éteints de l'espérance. Les instructions d'Orlandini portaient que les prisonniers d'Asture devaient être conduits à Rome par le Tibre, afin de prévenir toute tentative d'enlèvement. Une galère pontificale les attendait à l'embouchure de l'Eau Férentine. Anselme y fut embarqué sous bonne escorte; et, remorquée par les chevaux, la galère entra de bonne heure au Trastévéré dans le port de Rive-Grande, grande rive en effet illustrée par Coclès, Clélie et Scévola, aux siècles géans de la République.

Le faubourg du Janicule était désert, et la population trastévérine tout entière à Sainte-Cécile pour les obsèques de Conradin. Exposé sur le tombeau même de la sainte toute la journée du dimanche, le martyr adolescent devait être enseveli, par une grâce singulière, dans la chapelle même où la vierge mélodieuse reçut, elle aussi, le martyre dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté.

Le restes de Marius avaient été moins heureux. Déposés

par les Trastévérins à Saint-Jean-Décollé, ils en avaient été arrachés violemment dès le soir. Informée par l'ignoble et brutal confesseur du condamné qu'il avait refusé, l'impie, de baiser son crucifix de buis, et que par conséquent il était mort en état complet de réprobation, la Confrérie des suppliciés avait refusé son ministère au philosophe du Janicule; repoussant sa dépouille avec horreur comme indigne de reposer en terre sainte, elle l'avait fait jeter au pied du Muro-Torto, cimetière ou plutôt voirie des impénitens, entre la porte du Peuple et la villa Borghèse. La terreur qui régnait dans Rome n'empêcha pas de trouver, le lendemain matin, la tombe du carbonaro jonchée de lys et d'immortelles.

Mais un acte si féroce de barbarie monacale perdit Taddée. Cet acharnement des prêtres sur un cadavre l'exaspéra ; il alla dans sa rage jusqu'à maudire l'autel et ses ministres. Il le paya cher. Convaincu par le Saint-Office de blasphême public au premier degré, il fut condamné aux galères perpétuelles, et le dictateur du Trastévéré alla mourir au bagne de Civita-Vecchia.

Le jour venu d'ensevelir Conradin, les Trastévérines, ses ardentes protectrices, avaient envoyé une députation au cloître de Saint-François, suppliant le cardinal de Pétralie de vouloir bien condescendre, pour l'amour d'elles, à officier en personne aux funérailles du jeune inconnu, leur protégé. — C'est le fils adoptif du faubourg, lui dirent-elles, et le Grand-Pénitencier est le père du faubourg. Comment refuserait-il de prier pour le plus pur et le plus beau de ses enfans ?

Anéanti par la restitution muette, éloquente, de son mystérieux anneau, le Sicilien sortit une seconde fois de la tombe où il était plus qu'à demi descendu, et consentit à payer au monde ce dernier tribut.

Dès l'aube du lundi, l'église de Saint-Cécile était en deuil. Beau dans la mort comme dans la vie, Conradin reposait, le visage découvert, au pied du maître-autel d'albâtre et d'agathe où la sainte repose. Sa chevelure blonde et pendante ondoyait sur les marbres sacrés; seize cierges — il avait autant d'années — brûlaient autour du cercueil. Le cardinal monta en chaire, pâle, livide, déjà saisi du froid de la tombe. Il parla, le moribond, de la jeunesse, de l'espérance, de l'éternité; et ce fut un spectacle à la fois triste et touchant que cette oraison funèbre de l'adolescent inconnu par le prince de l'Église septuagénaire. Tous deux fils de l'Italie, entraînés tous deux à Rome par la même idée, le vieux bâtard de Sicile et le jeune orphelin d'Arona mouraient, sinon du même âge, du même coup. La multitude était en larmes; mais voyant la l'un dans la pourpre, l'autre dans le linceul, quel œil eût pu soupçonner entre le vieillard et l'enfant une si intime conformité d'espérance et d'infortune?

Le bruit d'une cavalcade troubla la cérémonie, et du haut de sa chaire, le cardinal vit passer devant l'église un homme enchaîné. Du port de Rive-Grande, Orlandini traînait son prisonnier au château Saint-Ange. Le galop des chevaux se perdit au loin dans la solitaire Longare, et, un instant distraite par le bruit, la pensée de l'auditoire revint à Conradin.

Le prédicateur n'y revint pas; il avait reconnu Anselme. Resté muet dans sa chaire, il garda un long et morne silence. Tout à coup, son œil terne et son front livide s'allumèrent d'un feu surnaturel; faisant sur lui-même un puissant effort, le moine étendit les deux bras sur la foule prosternée, et il s'écria avec le Crucifié du calvaire :

— « Jérusalem! Jérusalem! toi, qui tues tes prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfans, comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu! »

A ces mots, il retomba dans sa chaire évanoui.

Comme on plongeait Anselme dans le cachot quitté la veille par Marius, le Grand-Pénitencier fut reporté mourant dans sa cellule. Il y languit plusieurs jours; un devoir l'attachait encore à la vie. Il s'attendait au supplice d'Anselme, et il en épiait l'heure afin d'user du droit des Vestales, et de se jeter entre le martyr et l'échafaud. Cette consolation lui fut déniée. Le palais Madame avait assez de l'émeute de Marius sans en affronter une seconde. Condamné à mort, Anselme fut exécuté dans son cachot.

Ce dernier fil rompu, rien ne retenait plus à la terre le bâtard de Sicile; il retomba sur son lit de douleur, sur son lit de mort, et descendit dans la tombe après tous les autres. Quand tous y furent couchés, il s'y coucha lui-même en silence, et sa grande ame, inconnue du monde, emporta dans l'éternité le secret de son génie et de ses douleurs.

Un mois s'était écoulé depuis la tragédie du Forum. Les milles bouches du Vatican en hurlaient encore de joie ; Naples et Turin faisaient écho. La consternation régnait dans les Ventes ; on y avait reçu à la fois et les dépêches clandestines d'Anselme et la nouvelle publique de sa défaite ; cette lamentable nouvelle ajournait tout. C'était une plaie saignante au carbonarisme italien ; et, ne pouvant songer à se remettre à l'œuvre avant d'avoir cicatrisé ses blessures, il attendait sa guérison et y travaillait dans le silence du désespoir, mais du désespoir qui ne se résigne pas.

Un soir du mois de juillet, après une journée brûlante, une légère barque sortit du port d'Arona sur le lac Majeur.

Le soleil était couché, mais le crépuscule, clair encore, surgissant du milieu des citroniers et des cyprès,

la gigantesque statue de Saint-Charles Borromée se dressait dans l'espace et se dessinait inerte et sombre sur les mouvantes nuées d'un couchant d'or. A l'autre rive, ondulaient les coteaux enchantés de Varèse, tout brillans de chapelles, de tours, de villas, et dominés par le sanctuaire aérien de la Madone-du-Mont. Ispra, Belgirate, Palanza, Lisance, tous les villages, les couvens, les chateaux, semés sur les bords, suspendus aux flancs des collines, se miraient dans les eaux bleues et tranquilles, et, couronnées d'orangers en fleurs, de myrtes, de grenadiers, les îles Borromées y siègeaient en reines. Les glaciers roses de Bellinzone et du Valais fermaient au nord l'horizon.

Bercée sur les flots avec mollesse, la barque glissait en paix. Elle n'avait qu'un rameur, et à la poupe était assise une femme blonde, vêtue de noir, belle, gracieuse, jeune encore, mais pâle et fatiguée par les pleurs. Arrivée au milieu du lac, elle tira de son sein un portrait qu'elle couvrit de baisers. Cette femme en deuil était la mère de Conradin, et, dernière ébauche de Rémo, ce portrait — qui ne s'en souvient avec larmes? — sortait du donjon d'Asture. Confié là à Marius, et déposé par lui, à Bologne en des mains sûres, il était parvenu à la veuve d'Arona par des voies mystérieuses. Sans autre nouvelle du jeune proscrit, et le croyant toujours en Corse, elle s'exilait chaque soir de la terre de servitude, et cherchait le tranquille désert du lac pour verser en liberté sur son Benjamin des pleurs dont la tyrannie jalouse lui faisait un crime.

Ses larmes coulaient sans bruit; le jour baissait; et,

venu aussi d'Arona, un esquif monté d'un homme seul fendit tout à coup les vagues. Il eut bientôt atteint la mère de Conradin. Arrivé près d'elle, l'inconnu sauta de l'esquif dans la barque; il s'agenouilla à ses pieds, il prit sa main, la baisa en silence; et tirant un livre de son manteau, il le lui présenta sans parler.

C'étaient les Heures du saint Lombard, dont le colosse de bronze contemplait, du haut des collines en fleurs, cette scène muette et douloureuse. Uue boucle de cheveux blonds tachés de sang pendait au volume héréditaire.

La triste mère comprit; elle leva sur Septime — car c'était lui — ses beaux yeux bleus noyés de larmes, et tomba dans ses bras sans connaissance.

— « Fuyez! » — s'écria derrière lui la voix du rameur; et tournant les yeux vers la terre, le banni vit galoper sur la rive sarde une troupe de carabiniers royaux. Ils l'aperçurent, descendirent de cheval, et, sautant dans une embarcation, ils se mirent à sa poursuite.

Septime pressa sur son cœur la mère de son fils d'adoption; il baisa une dernière fois ses mains glacées, il la déposa doucement dans la barque, et, entré à la hâte dans son esquif, il gagna la côte lombarde à force de rames. Là, du moins les sbires piémontais ne pouvaient le poursuivre. Ils ne l'atteignirent pas, mais ils se vengèrent de la fuite du carbonaro sur la veuve évanoui. Elle fut traînée dans la citadelle de Novare, pour avoir entretenu de coupables intelligences avec les ennemis de l'État.

Débarqué au fond d'un petit golfe désert, Septime se

jeta seul, et par des sentiers de traverse, dans les vallées lombardes de Gavirate et de Cassano. Il marcha toute la soirée, toute la nuit; au soleil levant il franchit la Trésa, et, avec elle, la frontière libre des républiques suisses.

Il était sauvé.

Désormais en sûreté, il gravit à pas lents le Mont-Cendre; arrivé au faîte, il s'arrêta; il se retourna vers l'Italie étendue à ses pieds, comme une esclave enchaînée; il salua d'un long, d'un dernier regard cette terre inondée du sang de tous ses frères, et, se prenant à pleurer, il se demanda, le guerrier sexagénaire, pourquoi, lui, le plus vieux de tous, il survivait seul; si ce n'était pas là quelque ironie amère du destin, ou si, anneau providentiel d'une chaîne invisible et consolante, il ne serait point destiné peut-être à unir à la génération des martyrs la génération des vengeurs.

L'avenir lui répondra.

FIN.

NOTE.

—

On fait observer à l'auteur qu'un livre de la nature de celui-ci réclamerait des pièces justificatives. L'auteur y avait pensé, et les documens originaux ne lui manquent pas; mais ils sont en si grand nombre, que les notes auraient à elles seules composé — et composeront en effet plus tard (1), — un ouvrage spécial. Il est un point cependant qui exige dès aujourd'hui une explication, les sanfédistes. L'action, on l'a compris, se passe à la fin de la Restauration; or la révolution de juillet a fait subir à la secte guelfe une modification qu'il est bon de constater, afin de prévenir toute confusion et tout malentendu. La victoire des Parisiens a frappé d'un tel effroi Rome et César, qu'elle les a rapprochés momentanément dans un intérêt commun d'existence, et le guelfe a pactisé avec le gibelin pour tuer de concert la liberté. La pièce suivante expliquera mieux que tout ce qu'on pourrait dire le but de l'alliance : c'est le serment secret qui lie entre eux les adeptes. Ce document singulier et authentique voit le jour pour la première fois. Il nous arrive d'Italie par des voies sûres, et nous le publions tel qu'il nous est

(1) Fragmens politiques et littéraires sur l'Italie; 1 vol. in-8°.

communiqué; aussi bien est-il explicite, et après une telle profession de foi, tout commentaire serait superflu :

INSTRUZIONE.

PER I FRATELLI DELLA CATTOLICA APOSTOLICA SOCIETA DEI SANFEDISTI.

Giuramento.

Io N. N. in preza di Dio onnipotente padre, figliuolo *e* spirito santo, di Maria sempre vergine immacolata, di tutta la Corte celeste, e di te, onorando padre, giuro di farmi tagliare piuttosto la mano dirritta, la gola, di morire dalla fame, o fra i più atroci tormenti, e prego il signore Iddio onnipotente che mi condanni alle pene eterne dell' inferno piuttosto che tradire o ingannare uno degli onorandi padri e fratelli della cattolica apostolica società alla quale in questo momento mi ascrivo; o se iò non adempissi scrupolosamente le sue leggi, o non dassi assistenza ai miei fratelli bisognosi. Giuro di mantenermi fermo nel diffendere la santa causa che ho abbracciato, di non risparmiare nessun individuo appartenente all' infame combricola de' liberali, qualunque sia la sua nascita, parentela o fortuna, di non avere pietà nè dei pianti de' bambini, nè de' vecchi, e di versare fino all' ultima goccia il sangue de gl' infami liberali senza riguardo a sesso, et à, nè a grado. Giuro in fine odio implacabile a tutti i nemici della nostra santa religione cattolica romana unica e vera

Parole di passo e colloquio di ricognizione.

Saluto : « Evviva! — *Risposta :* Evviva pure!

Dimanda : « Abbiamo una bella giornata? — *Risposta :* Domani spero che sarà migliore.

D. Sarà bene, perchè la strada è cattiva.

R. In breve sarà accommodata.

D. E in qual modo? — *R*. Cogl' ossi dei liberali.

D. Come vi chiamate? — R. Luce.

D. Di dove viene la luce? — *R*. Dal cielo.

D. Che pensate oggi di fare? — *R*. Di perseverare sempre a separare il grano dal loglio.

D. Qual è la vostra parola d'ordine. — R. ***.

D. Qual è la vostra professione di fede? — *R*. La distruzione dei nemici dell' altare e del trono.

D. Qual è la lunghezza del vostro bastone? — *R*. E lungo abbastanza per abbatterli.

D. Quol pianta l' ha prodotto? — *R*. Un alloro seminato in Palestina, cresciuto nel Vaticano sotto la fronda del quale stanno al coperto tutti i fedeli.

D. Vi proponete voi di viaggiare? — *R*. Si.

D. Dove? — Verso i lidi della fedeltà e della religione, a bordo del navicello del pescatore.

Segue per gli initiati d'un ordine superiore.

D. Evviva! siete il ben venuto; ditemi per la seconda volta chi siete voi? — *R*. Un vostro fratello.

D. Siete voi uomo? — *R*. Si certamento ed acconsento che la mia mano dritta, e la mia gola sia tagliata; di morire di fame e fra i più atroci tormenti, se mai ingannassi o tradiss un fratello.

D. Come fate a conoscere un uomo fedele al suo Dio e al suo principe? — *R*. Con queste tre parole: fede, speranza ed unione indissolubile.

D. Chi vi ha ammesso fra i sanfedisti?

R. Un uomo venerabile con i capelli bianchi.

D. Come a fatto a ricevervi? — *R.* Mi ha fatto porre un ginocchio sopra la croce, la mano dritta sopra la santissima Eucaristia, e mi ha armato di un ferro benedetto.

D. In che luogo vi ha ricevuto? — Alle rive del Giordano, in luogo non contaminato dai nemici della santa religione et dei principi, nell' ora istessa che nacque il nostro divin Redentore.

D. Quali sono i vostri colori? — *R.* Col giallo e col nero mi copro la testa, (*colori della bandiera austriaca*) e copro il cuore col bianco e col griallo, (*colori della bandiera papale.*)

D. Sapete voi quanti siamo? — *R.* Siamo certamente in numero sufficiente per annientare i nemici della santa religione e della monarchia.

D. Qual è il vostro dovere? — *R.* Di sperare in nome di Dio e della sola versà chiesa cattolica romana.

D. Da dove viene il vento? — *R.* Dalla Palestina e dal Vaticano; questo disperderà tutti i nemici di Dio.

D. Quali sono i nodi che ci stringono? — *R.* L'amore di Dio, della patria, e della verità.

D. Come vi addormentate? — *R* Sempre in pace con Dio e colla speranza di svegliarmi in guerra contro i nemici del suo santo nome.

D. Come si chiamano i vostri passi? — *R.* Il primo: *Alfa;* il secondo: *Archa di Noè;* il terzo: *Aquila imperiale;* il quarto: *le Chiavi del cielo.*

Coraggia dunque, fratello, e perseveranza.



TABLE.

DU TOME SECOND.

FIN DE LA TABLE.

